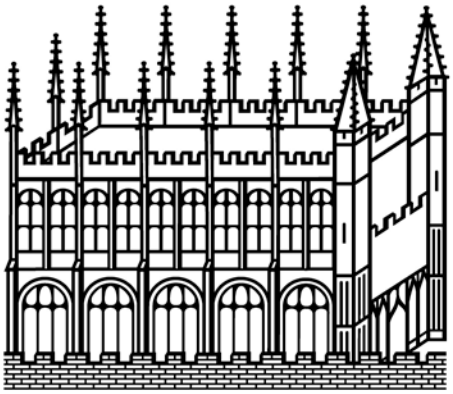


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

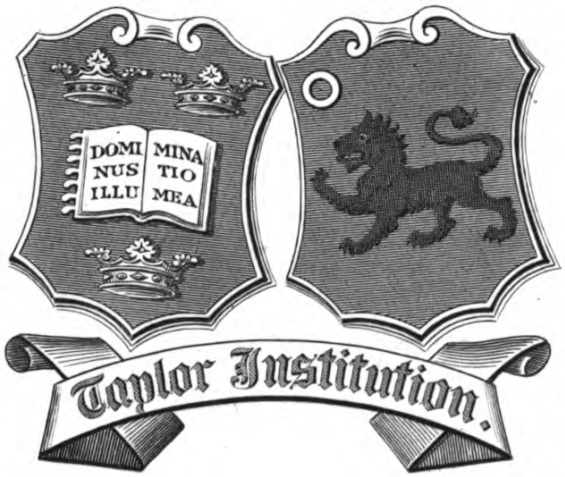
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

J. 55.

Finch Adols



PROVERBES DRAMATIQUES.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez LEJAY, Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

L'ECRIVAIN DES CHARNIERS.

QUARANTE-HUITIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE, *Marchande Lingere.*

Mlle JANNETON, *ſa Fille.*

M. DUBOIS, *Débitant de Tabac.*

M. DUBOIS, Fils, *Commis des Barrieres.*

M. DISCRET, *Ecrivain des Charniers.*

NICOLAS, *Commiſſionnaire.*

La Scene eſt ſous les Charniers des Innocens.

L'ECRIVAIN

DES

CHARNIERS,

PROVERBE.

La Scene repréſente les Charniers des Innocens. A droite eſt la Boutique de Madame de l'Aiguille, Marchande Lingere, & à gauche, un tonneau qui ſert de Bureau à M. Diſcret, Ecrivain.

SCENE PREMIERE.

Mlle JANNETON, M. DUBOIS.

M. DUBOIS.

MAIS, Mademoiſelle, ſi vous me faites

l'honneur de m'aimer véritablement comme vous le dites, pourquoi vous affligez-vous?

Mlle JANNETON.

Ah, M. Dubois, ſi vous ſçaviez!...

M. DUBOIS.

Comment, ne me trouvez-vous pas un aſſez bon parti? Ma Place de Commis de la Barriere me vaut pourtant ſix cens francs par an.

Mlle JANNETON.

Je le ſai bien; mais ma chere mere ne vous connoît pas.

M. DUBOIS.

Ce n'eſt pas ma faute, & ſi vous le vouliez elle me conoîtroit bientot.

Mlle JANNETON.

Si j'étois ſure qu'elle pût penſer comme moi, Monſieur, vous n'auriez rien à craindre.

M. DUBOIS.

Comment, rien à craindre? Croyez-vous que je puiſſe avoir peur? vous ne me connoiſſez pas. Vous me faites trembler, Mademoiſelle Janneton.

Mlle JANNETON.

Mais, par exemple, ſi elle vouloit me marier à un autre que vous.

M. DUBOIS.

Ah, cela devient différent; mais je ne le crois pas.

Mlle JANNETON.

Cela n'eſt pourtant que trop vrai.

M. DUBOIS.

Comment?

Mlle JANNETON.

Je ne ſçai ſi vous connoiſſez M. Diſcret, l'Ecrivain qui demeure là, vis-à-vis de chez nous?

M. DUBOIS.

Je ne l'ai jamais vu.

Mlle JANNETON.

Eh bien; c'eſt à lui que ma chere mere veut me marier.

M. DUBOIS.

A lui? & l'aimez-vous?

Mlle JANNETON.

Si je l'aimois, je ne vous aimerois pas.

M. DUBOIS.

Ah, c'eſt vrai; comment ferons-nous?

Mlle JANNETON.

Je n'en ſçai rien; car ma chere mere lui a donné ſa parole, & il y compte, & voilà

pourquoi je vous ai prié de me venir voir pendant qu'elle eſt ſortie.

M. DUBOIS.

Et Monſieur Diſcret, eſt-il un homme d'eſprit?

Mlle JANNETON.

Mais, je crois que oui; car c'eſt lui qui fait tous nos Mémoires. Il écrit tout courament des lettres pour tout le monde, & il eſt très-malin.

M. DUBOIS, *rêvant.*

Il écrit des lettres? Attendez, je ſerai auſſi malin que lui, laiſſez-moi faire; dans peu vous entendrez parler de moi, & vous verrez ce qui en ſera; puiſqu'il écrit des lettres. Je ſuis un homme... Enfin je ne vous en dis pas davantage.

Mlle JANNETON.

Ah, je vous en prie, mon cher Monſieur Dubois, dites moi ce que vous ferez.

M. DUBOIS.

Je n'ai rien à vous refuſer; mais je n'ai pas le tems de vous l'expliquer. Songez ſeulement à dire à votre chere mere que M. Diſcret vous a fait une infidélité, & ne vous embarraſſez pas du reſte.

Mlle JANNETON.

Si vous m'aimiez bien, vous n'auriez pas de ſecret pour moi, & j'ai envie de me fâcher.

M. DUBOIS.

A quoi cela ſervira-t-il ? Écoutez plutôt ce que j'ai encore à vous dire.

Mlle JANNETON.

Eh bien, qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. DUBOIS.

J'ai dit à mon pere, qui a un débit de tabac auprès des Quinze-vingts, que j'ai grande envie de me marier avec vous, & comme c'eſt le meilleur homme du monde, il doit venir aujourd'hui ici marchander une paire de chauſſons, pour voir ſi vous êtes auſſi jolie que je lui ai dit. Il m'a dit qu'il avoit été à la nôce de Madame votre mere, & il a envie de renouveller la connoiſſance ſelon ce qui en ſera, & ce ſeroit un bon acheminement à notre mariage.

Mlle JANNETON.

C'eſt très-bien penſé ; mais qu'eſt-ce que vous ne voulez pas me dire ?

M. DUBOIS.

Ah, vous en revenez toujours à vos moutons, & il faut que je m'en aille.

Mlle JANNETON.

Eh bien, Monſieur, allez-vous-en, & ne revenez jamais.

M. DUBOIS.

Quoi, vous vous fâchez tout de bon? Allons, embraſſez-moi, pour faire la paix. *Il veut l'embraſſer.*

Mlle JANNETON, *ſe débattant.*

Non, Monſieur, non, je ne le veux pas; finiſſez donc, vous allez faire tomber mon ouvrage. *Il tombe.* Bon, le voilà à terre. Il va être tout crotté.

M. DUBOIS.

Ah, ne vous fâchez pas, cela ſe ſéchera. *Il lui rend ſon ouvrage.* Adieu, Mademoiſelle, je ſuis votre très-humble ſerviteur.

Mlle JANNETON.

Revenez bientôt.

M. DUBOIS.

Oui, oui, ne vous embaraſſez pas.

Mlle JANNETON.

Allez-vous-en vîte; car je vois revenir ma chere mere.

M. DUBOIS.

Adieu donc.

Mlle JANNETON.

Adieu. Adieu.

SCENE II.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON *pleure en travaillant.*

Me. DEL'AIGUILLE.

Eh bien, qu'eſt-ce que tu as à pleurer ? Tenez, voyez à dix-ſept ans, ſi on peut être comme cela.

Mlle JANNETON.

Mais, ma chere mere, quand vous ſçaurez à l'occaſion de quoi je pleure, je crois que vous penſerez comme moi.

Me. DEL'AIGUILLE.

Effectivement, je pleurerai auſſi moi, ah oui, tu vas voir. Allons, allons, laiſſe-moi paſſer à ma place, grande nigaude. *Mlle Janneton ſe leve, ſa mere paſſe, & elles s'aſſoyent toutes les deux.* Donne-moi un peu cette terrine, que j'épluche nos féves.

Mlle JANNETON.

Tenez, la voilà.

Me DEL'AIGUILLE.

Et le ſac aux féves ? *Mlle Janneton le lui donne, & elle épluche ſes féves.* Ah ça, finis de Pleure-micher comme cela ; car tout cela m'ennuye.

Mlle JANNETON.

Mais, ma chere mere, écoutez donc la raiſon de cela.

Me. DEL'AIGUILLE.

Allons, voyons ; qu'eſt-ce qu'elle va dire ?

Mlle JANNETON.

Si vous vous fâchez...

Me. DEL'AIGUILLE.

Que je me fâche ou non, ce n'eſt pas ton affaire. Tais-toi & parle.

Mlle JANNETON.

Vous ſçavez bien que vous m'avez accordé en mariage à M. Diſcret.

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui, parce que c'eſt un honnête homme & qui me convient ; eſt-ce que tu n'en veux plus ? en voici bien d'une autre ! Bon gré malgré tu l'épouſeras, premierement & d'un,

voilà qui eſt fini, je n'écoute plus rien.

Mlle JANNETON.

Mais je ne dis pas que je ne l'aime plus.

Me. DEL'AIGUILLE.

Et qu'eſt-ce que tu dis donc? Il faut parler au lieu de pleurer.

Mlle JANNETON.

Je dis que j'ai bien peur de ne pas être ſa femme.

Me. DEL'AIGUILLE.

Et pourquoi cela?

Mlle JANNETON.

Parce que... *Elle pleure.*

Me. DEL'AIGUILLE.

Eh bien?

Mlle JANNETON.

Je n'oſerois vous le dire.

Me. DEL'AIGUILLE.

Mais s'il faut que je le ſçache, je ne peux pas le deviner.

Mlle JANNETON.

Dame; c'eſt qu'on m'a dit qu'il étoit devenu amoureux d'une autre, & qu'il vouloit me faire une infidélité.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Ah, je ne crois pas celui-là, il peut te faire toutes les infidélités qu'il voudra; mais il faudra bien qu'il t'épouſe, je n'entendrai pas raillerie là-deſſus, un honnête homme n'a que ſa parole.

Mlle JANNETON.

Mais s'il eſt infidéle?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

A préſent cela ne fait rien; mais quand tu ſeras ſa femme, je le ferai bien charier droit. Eſt-ce que ton pere ne vouloit pas faire comme cela au bout d'un an de mariage? ah pardi il ne s'y eſt pas frotté deux fois; il te le diroit bien, s'il n'étoit pas mort, le pauvre défunt!

Mlle JANNETON.

Oui, mais ſi M. Diſcret en aime une autre; il ne voudra plus de moi. Il n'a pas paru encore à ſa place d'aujourd'hui.

M. DEL'AIGUILLE.

Oh, mais c'eſt Lundi, il faut de la raiſon partout. Laiſſe-le venir, je lui parlerai, moi, il faudra bien qu'il réponde.

Mlle JANNETON.

Ah, ma chere mere, ne lui dites rien encore. Il faut attendre & ſçavoir ſi tout cela eſt bien vrai.

Me. DEL'AIGUILLE.

Voilà encore un joli ſujet pour être amoureux d'une autre que de ma fille.

Mlle JANNETON.

Nous verrons comment il ſe conduira.

Me. DEL'AIGUILLE.

Je veux bien ne lui pas parler ; mais c'eſt que s'il me fait une fois monter la moutarde au nés...

Mlle JANNETON.

Il ne faut pas vous emporter.

Me. DEL'AIGUILLE.

Oh, je ne m'emporte pas ; va, va, laiſſe-moi faire, je ſçai comme il faut s'y prendre avec les hommes, tu n'as qu'à faire comme moi. Ne lui diſons rien ni l'une ni l'autre, il ſera bien embarraſſé.

Mlle JANNETON.

C'eſt très-bien dit. Mais voilà un Monſieur qui cherche quelque choſe, il regarde bien notre enſeigne. *à part.* Je crois que c'eſt le pere de M. Dubois.

SCENE III.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON. M. DUBOIS Pere.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

MONSIEUR, y a-t-il quelque choſe pour votre ſervice, de la toile, des manchettes? c'eſt ici.

M. DUBOIS Pere.

Madame, je vous demande bien pardon, j'ai oublié mes lunettes &....

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Monſieur, nous ne vendons pas de lunettes.

M. DUBOIS Pere.

Je le ſçai bien, Madame; mais c'eſt que je ne peux pas lire l'enſeigne d'un quelqu'un que je cherche.

Mlle JANNETON.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur?

M. DUBOIS Pere.

C'eſt celle de Madame de l'Aiguille.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Vous y êtes, Monſieur, c'eſt moi-même.

M. DUBOIS Pere.

Ah, Madame, je ſuis bien votre ſerviteur.

Me. DEL'AIGUILLE.

Janneton, donne donc un tabouret à Monſieur.

M. DUBOIS Pere.

En voilà un, Mademoiſelle, ne vous dérangez pas. Et puis je ſerois bien reſté debout, ſurtout autrefois ; par ce que je ſuis accoutumé à tout. *Il s'aſſied.* Madame ; c'eſt que je voudrois bien achetter une ou deux paires de chauſſons ; c'eſt ſe lon le prix que vous me les ferez payer.

Me. DEL'AIGUILLE.

Monſieur, ſi vous voulez du bon, il ne faut pas épargner voulez-vous quelque choſe de réſiſtance ?

M. DUBOIS Pere.

Oui, je veux du meilleur.

Me. DEL'AIGUILLE.

Janneton, donne à Monſieur de ceux marqués *N.*

Mlle JANNETON, *donnant un paquet.*

Les voilà juſtement.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Tenez, Monſieur, voilà ce qu'il vous faut.

M. DUBOIS Pere.

Seront-ils aſſez grands ? car j'ai des cors à tous les doigts des pieds.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

C'eſt-là ce que nous vendons dans ces cas-là.

M. DUBOIS Pere.

Et cela vaut, en conſcience ? . . .

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Dix ſols la paire, mais je ne veux pas gagner avec vous, je vous les donnerai à neuf ſols.

M. DUBOIS Pere.

C'eſt le dernier mot ?

Mlle JANNETON.

Ah, ma chere mere, ne pourriez-vous pas les donner à Monſieur, à huit ſols ?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Je le veux bien ; mais je n'y gagnerai rien.

M. DUBOIS Pere.

Je m'en vais donc vous donner vingt-quatre ſols, & vous me rendrez. *Il donne vingt-quatre ſols.*

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Prenez-en encore une paire, cela fera un compte rond.

M. DUBOIS Pere.

Allons, je le veux bien en faveur de l'ancienne connoiſſance. Vous ne me remettez pas, Madame de l'Aiguille ?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Pardonnez-moi, je me ſouviens...

M. DUBOIS Pere.

Vous ſouvenez-vous que c'eſt moi qui vous avois enlevée le jour de votre nôce ?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Quoi, c'eſt vous qui vous nommiez.... J'oublie toujours les noms...

M. DUBOIS Pere.

Lafleur, j'étois dans ce tems-là chez M. Largentier, Fermier Général.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Juſtement.

M. DUBOIS Pere.

Oui, c'eſt lui qui m'a fait avoir un débit de tabac auprès des Quinze-vingts, & je m'appelle Dubois à préſent.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Je m'en ſouviens, oui, il y a longtems; dont vous parlez-là.

M. DUBOIS Pere.

Ah, cela ne fait rien, vous êtes toujours tout de même. Eſt-ce là Mademoiſelle votre fille?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Oui vraiment.

M. DUBOIS Pere.

Ah, mauvaiſe herbe croît toujours, comme vous ſçavez.

M. DUBOIS Pere.

L'on voit bien que vous êtes ſa mere. Et notre ami de l'Aiguille, comment ſe porte-t-il?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Ah, le pauvre homme! il y a ſix ans qu'il eſt mort.

M. DUBOIS Pere.

Quoi, M. de l'Aiguille eſt mort?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Oui vraiment; vous ſçavez qu'il aimoit un peu à boire.

M. DUBOIS Pere.

C'eſt vrai.

Me. DEL'AIGUILLE.

Ah, que trop ! un jour de la S. Martin, bon jour bonne œuvre, eſt-ce que la rouë d'un fiacre ne lui a pas paſſé ſur les deux jambes, qu'il ne s'en eſt pas relevé. J'ai cru que je le garderois toujours comme cela ; enfin Dieu me l'a ôté, il a bien fallu ſe faire une raiſon. Il ne m'a laiſſé que Janneton que vous voyez là.

M. DUBOIS Pere.

Eh bien, je ſuis ſûr qu'elle fait votre conſolation ; car elle a l'air bien raiſonnable.

Me. DEL'AIGUILLE.

Ah, comme cela. *M. Dubois ſe léve.*

SCENE IV.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Pere. M. DISCRET, *ſe mettant à ſon Bureau.* M. DUBOIS Fils *paſſant & montrant à Mlle Janneton que c'eſt ſon pere qui eſt chez elle, & qu'il va aller trouver M. Diſcret.*

M. DUBOIS Pere.

Ah ça, il ſe fait tard, & il eſt tems d'aller manger la ſoupe.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Si vous vouliez accepter la fortune du pot ? c'eſt de bon cœur.

M. DUBOIS.

Une autre fois, je viendrai vous revoir Adieu, Madame ; adieu Mademoiſelle, je ſuis bien votre ſerviteur.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Adieu, Monſieur, ne nous oubliez pas ; ſur-tout quand il vous faudra quelque choſe.

M. DUBOIS Pere.

Non, non, Madame, vous y pouvez compter ; je vous ſalue. *Il s'en va.*

Mlle JANNETON.

Il eſt bien poli ce Monſieur-là.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Oui, oui, allons-nous-en dîner. Voilà M. Diſcret, ne le regardons pas. *Elles vont dîner.*

SCENE V.

M. DISCRET, *taillant des plumes.*

MADAME de l'Aiguille ne me regarde pas, non plus que Mlle Janneton ; eſt-ce qu'elles

ſeroient fâchées contre moi ? Qu'eſt-ce que cela veut dire ? C'eſt peut-être parce que je n'ai pas fait le mémoire qu'elle m'a demandé, pour tout ce qu'elle a vendu à ce Chaircuitier de la Croix Rouge. Dame, ſi elle eſt fâchée, elle ſe défâchera, elle n'aura que deux peines ; mais, Mademoiſelle Janneton, qu'eſt-ce qu'elle peut avoir contre moi ? c'eſt peut-être à cauſe de ſa mere.

SCENE VI.

M. DISCRET, M. DUBOIS Fils, *la main droite en écharpe.*

M. DUBOIS Fils.

MONSIEUR, je ſuis bien votre ſerviteur ; auriez-vous le tems de m'écrire une lettre tout-à-l'heure ?

M. DISCRET.

Oui, Monſieur, vous n'avez qu'à dire, tout ce qui eſt preſſé avec moi a toujours la préférence. Voulez-vous bien vous donner la peine de vous aſſeoir ?

M. DUBOIS Fils, *s'aſſéyant.*

Ce n'eſt pas que je ne ſçache écrire au moins; mais c'eſt qu'il m'eſt venu un mal d'aventure au pouce, qui me fait un mal de chien, de façon que je n'en peux rien faire ni le jour ni la nuit, j'ai la main groſſe comme votre tête.

M. DISCRET.

Ah bien, je vous donnerai un remede qui vous emportera cela comme avec un raſoir & ſans douleur.

M. DUBOIS.

Après la lettre. Voici, Monſieur, dequoi il retourne. Je ſuis amoureux d'une Demoiſelle & je voulois l'épouſer; mais elle me fiche malheur depuis quelques jours, ainſi que ſa mere, cela me déplaît à moi; parce que je ſuis un gaillard, qu'il ne faut pas me dire en deux fois une même choſe. Voilà la lettre qu'elle m'a écrite ce matin, à quoi je veux faire une réponſe un peu ſalée, là, vous m'entendez bien.

M. DISCRET.

Laiſſez, laiſſez-moi faire, vous ſerez content. Mais voyons la lettre.

M. DUBOIS Fils.

La voilà, liſez tout haut.

M. DISCRET, *liſant.*

Monſieur & cher Amant,

» J'ai l'honneur de vous écrire ces lignes » pour vous faire à ſçavoir que j'ai bien du » chagrin ; parce que je crains déjà que quand » je ſerai votre femme vous ne m'aimiez pas ; » voilà pourquoi ma chere mere me défend de » vous parler davantage, ce qui met mon cœur » en combuſtion, & que je ne paſſe pas une nuit » ſans dormir en rêvant de vous ; ce n'eſt pour- » tant pas que je vous aime autant que je vous » aimois, voilà ce que je ne voulois pas vous » dire, quoique je croye que vous ne m'aimez » plus ; mais la plume me tombe des mains » pour dire que cela n'eſt pas vrai, & que je » vous aime toujours de tout mon cœur.

Votre très-humble & très-obéiſſante Servante,

JANNETON.

Janneton ? *Il eſt étonné.*

M. DUBOIS Fils.

Oui, Janneton.

M. DISCRET.

C'eſt plaiſant ; mais ce n'eſt pas ſon écriture, ainſi ce n'eſt pas elle.

M. DUBOIS Fils.

Je vous dis que c'eſt ſon écriture. Oh, elle écrit bien, ce n'eſt pas par-là que le pot s'enfuit.

M. DISCRET.

C'eſt que vous ne ſçavez pas ce que je veux dire. Ah ça je m'en vais vous faire une réponſe, quel ſtyle voulez-vous ?

M. DUBOIS Fils.

Comme vous voudrez, je veux l'envoyer promener ainſi que ſa mere ſur-tout ; parce que c'eſt comme cela qu'il faut traiter les femmes pour en venir à bout.

M. DISCRET.

C'eſt bien dit. Vous connoiſſez bien le beau Sexe.

M. DUBOIS Fils.

Je veux faire ſemblant comme ſi je n'avois pas reçu ſa lettre & que cela vienne premierement de moi, ce que je lui dirai.

M. DISCRET.

Je vous entends bien. Vous allez voir. *Il*

M. DUBOIS Fils.

Parlez de la mere ſur-tout.

M. DISCRET.

Ne vous embarraſſez pas. *Il écrit.*

M. DUBOIS Fils.

Nous verrons.

M. DISCRET.

Tenez, voilà le commencement.

M. DUBOIS Fils.

Voyons.

M. DISCRET *lit.*

Mademoiſelle,

Je mets la main à la plume, mais avec regret, mon cœur ſaigne de tous les côtés, hors du vôtre, quand il penſe à Madame votre mere qui eſt comme un dragon toujours envers moi.

M. DUBOIS, Fils,

C'eſt bien; mais....

M. DISCRET.

Ecoutez, écoutez, vous ſerez content. Il me vient une bonne idée dans la tête, *écrivant*

» Et qui ne peut vous donner que de mau-
» vais conſeils quant à l'égard de mon amour.

M. DUBOIS, Fils.

C'eſt cela, mais il faudroit que la mere pût ſe

fâcher, & lui dire que je ne veux plus de mariage.

M. DISCRET.

Oh, je fais bien, vous allez voir. *Il écrit.* Tenez voyez ſi ce n'eſt pas là ce que vous vouliez dire? *Il lit.*

» Et comme le pié deſtal de ſa vertu a ſouventfait des faux pas....

M. DUBOIS Fils,

Très-bien; c'eſt fort bon!

M. DISCRET, *lit.*

» Je crains qu'il n'en arrive de même de vous.

M. DUBOIS Fils,

On ne peut pas mieux!

M. DISCRET, *écrivant.*

» Si vous vouliez éprouver mon amour, » ſans mariage, je ne demanderois pas mieux » dans ce cas-là que d'être de tout mon cœur, » Mademoiſelle.

Votre très-humble & très-reſpectueux Serviteur.

M. DUBOIS Fils.

C'eſt comme ſi je l'avois écrit moi-même, voilà tout ce que je voulois dire; il n'en faut pas davantage.

M. DISCRET.

Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez content ; dame nous autres, il nous paſſe tant de ces affaires-là par les mains, que j'y ſuis un peu Grec.

M. DUBOIS Fils.

Je le vois bien.

M. DISCRET.

Avant de la cacheter, ne faut-il pas ſigner ?

M. DUBOIS Fils.

Oui, vraiment.

M. DISCRET.

Dites-moi votre nom.

M. DUBOIS Fils.

Je m'appelle Diſcret.

M. DISCRET.

Diſcret ? mais c'eſt auſſi mon nom.

M. DUBOIS Fils.

Tout de bon ?

M. DISCRET.

Sûrement. C'eſt plaiſant cela ! Eſt-ce que vous ſeriez le fils de M. Diſcret, Facteur de la petite Poſte, qui a été tué à l'armée il y a bien longtems ?

M. DUBOIS Fils.

C'eſt moi-même ; c'eſt que j'avois déſerté, & voilà pourquoi on m'avoit fait paſſer pour mort.

M. DISCRET.

Cela fait une différence ; mais en ce cas-là nous ſommes couſins.

M. DUBOIS Fils.

Ah, j'en ſuis charmé. Parbleu il faudra boire chopine enſemble.

M. DISCRET.

Je ne demande pas mieux, je m'en vais cacheter cette lettre, & puis je vous menerai à un endroit où il y a de bon vin. Je m'en vais mettre l'adreſſe à Mademoiſelle Mademoiſelle Janneton ?

M. DUBOIS Fils.

Sans doute.

M. DISCRET, *écrivant & cachetant.*

Voilà votre affaire finie, couſin. *Il lui donne la lettre.* Si vous voulez venir *à* préſent...

M. DUBOIS Fils, *mettant la main à la poche.*

Mais il faut que je vous paye.

M. DISCRET.

Bon, entre parens. Et puis vous allez payer

chopine. Allons, je vous expliquerai ce qui m'a ſi fort étonné.

M. DUBOIS Fils.

Allons, venez.

M. DISCRET, *rangeant ſes papiers.*

C'eſt qu'il faut arranger ſes affaires. Je vous ſuis. *Ils s'en vont.*

SCENE VII.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON.

Mlle JANNETON, *appellant ſa mere.*

MA chere mere, ma chere mere?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Eh bien, qu'eſt-ce que tu veux?

Mlle JANNETON.

Il n'y eſt plus.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Apparemment qu'il eſt allé à ſes affaires.

Mlle JANNETON.

C'eſt que ſi ce qu'on m'a dit eſt vrai...

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Ah, ſi tu vas me tourmenter comme cela!... Ne veux-tu pas que je le garde dans ma po-

che ? Je crains que tu ne ſois jalouſe.

Mlle JANNETON.

Jalouſe, non ; mais quand on aime bien....

Me. DEL'AIGUILLE.

Tiens, ma fille, ce ſeroit tant-pis pour toi, les hommes ne ſe menent pas comme cela.

Mlle JANNETON.

On voit bien que vous n'avez jamais aimé.

Me. DEL'AIGUILLE.

Jamais ? va, va, j'ai aimé plus que toi & plus que tu n'aimeras de ta vie ; en tout bien & tout honneur dà. D'abord il ne faut pas ſe plaindre ſans raiſon. Tiens, écoute-moi. Un jour que...

SCENE VIII.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, NICOLAS, *une lettre à la main, les regardant.*

Me. DEL'AIGUILLE.

Qu'est-ce que celui-là cherche ?

NICOLAS.

NICOLAS.

Madame, ne pourriez-vous pas m'enſeigner où demeure Mlle Janneton ?

Mlle JANNETON.

C'eſt moi ; qu'eſt-ce que c'eſt ? *Elle prend la lettre & lit l'adreſſe.* Ah, ma chere mere, c'eſt l'écriture de M. Diſcret.

NICOLAS.

Oui, c'eſt de ſa part.

Me. DEL'AIGUILLE.

De ſa part ? *prenant la lettre.* Voyons un peu ce qu'il chante.

Mlle JANNETON.

Je meurs de peur qu'on ne m'ait dit vrai.

Me. DEL'AIGUILLE.

Allons, tais-toi donc. *Elle lit la lettre.* Hum... hum... hum... hum... mon cœur ſaigne de tous les côtés...

Mlle JANNETON.

Il lui eſt arrivé quelque malheur !

Me. DEL'AIGUILLE, *liſant.*

Hum... quand je penſe à Madame votre mere, hum... hum... hum... hum... Et comme le piédeſtal de ſa vertu a ſouvent fait des

faux pas... Qu'eſt-ce que veut dire cet Animal là ? De qui parle-t-il ?

Mlle JANNETON.

De vous, ma chere mere.

Me. DEL'AIGUILLE.

Voyons le reſte. *Elle lit.* Je crains qu'il n'en arrive de même de vous.

Mlle JANNETON.

Comment de moi ?

Me. DEL'AIGUILLE, *liſant.*

Si vous vouliez pourtant éprouver mon amour ſans mariage, je ne demanderois pas mieux, dans ce cas-là, que d'être de tout mon cœur,

Mademoiſelle,

Votre très-humble & très-reſpectueux ſerviteur,

DISCRET.

Voilà un grand coquin, un grand gueux !

Mlle JANNETON.

Mais, ma chere mere, peut-être que...

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Non, tu n'as que faire de me parler de lui davantage.

NICOLAS.

Madame, m'allez-vous donner la réponſe?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Oui, oui, donne-moi mon aulne, que j'étrille ce drôle-là.

NICOLAS.

Mais il m'a dit que vous me payeriez.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Eh bien, tu n'as qu'à venir.

NICOLAS.

Je m'en vais lui dire que c'eſt comme cela que vous recevez ſa lettre.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Ah, tu n'as qu'à lui dire qu'il n'approche pas d'ici de dix lieues.

NICOLAS.

Je n'y manquerai pas.

SCENE IX.

Mᵉ. DEL'AIGUILLF, Mlle JANNETON.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

MA vertu a fait des faux pas, ce ne ſera

pas avec lui, toujours; s'il revient ici, je lui arracherai les yeux.

Mlle JANNETON.

Mais c'eſt peut-être un faux rapport qu'on lui aura fait.

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Quand cela ſeroit vrai, je ne veux pas qu'on me le diſe, enfin je te défends de penſer à lui davantage.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais, ma chere mere, ſi je ne peux pas m'empêcher de l'aimer?

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Quoi, tu aurois ce cœur-là, d'aimer un vilain coquin comme cela qui t'inſulte, qui inſulte ta mere; je te torderois plutôt le col que de ſouffrir que tu l'aimes encore après cela.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais, ma chere mere, comment voulez-vous que je faſſe?

Me. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Aimes-en un autre, n'importe lequel, cela m'eſt égal, pourvu que ce ne ſoit pas lui.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais ſi je ne le peux pas.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE, *en colere.*

Je te dis que je le veux, je ſuis ta mere en un mot comme en cent.

Mlle JANNETON, *pleurant.*

Mais c'eſt que moi, je ne ſçai ſi vous voudriez...

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Quoi? ne pleure plus, tais toi & parle.

Mlle JANNETON *ſe mouche.*

Vous ſçavez bien, ma chere mere, ce Bal où j'ai été dans la rue de la Mortellerie, avec ma couſine.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Oui, que tu m'as fait relever, après t'avoir attendue toute la nuit pour t'ouvrir la porte, ah, ne me parle pas de cela. Eh bien, qu'eſt-ce que tu veux dire?

Mlle JANNETON.

C'eſt qu'il y avoit un ami de ma couſine, avec qui j'ai beaucoup danſé, je ne vois après Monſieur Diſcret que lui...

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Quoi, tu m'en parles encore?

Mlle JANNETON.

Ce n'eſt que pour vous dire qu'après lui,

il n'y a que ce Monſieur-là que je puiſſe aimer ; ma couſine m'a dit que c'étoit un bon parti, & que ſi elle n'étoit pas accordée avec un autre, qu'elle auroit bien voulu de lui.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Et de quel métier eſt-il ? Il faut ſçavoir ſa vacation.

Mlle JANNETON.

Il n'a point de métier, il porte l'épée.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Il porte l'épée : qu'eſt-ce qu'il eſt donc ?

Mlle JANNETON.

Il eſt Commis aux Barrieres.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Et il ſe nomme ?

Mlle JANNETON.

M. Dubois.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Comment, M. Dubois ? Eh, mais s'il étoit le fils de M. De Lafleur, qui s'appelle auſſi M. Dubois, cela ſeroit trop heureux.

Mlle JANNETON.

Qui, ce Monſieur qui nous a acheté des chauſſons ce matin ?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Oui, pourquoi pas ? il s'étoit marié trois ans avant moi, & il doit avoir un fils aſſez grand à préſent.

Mlle JANNETON.

Dame, écoutez donc, cela pourroit bien être ; car il m'a dit que ſon pere avoit bien de la protection, qu'il étoit débitant de tabac, & que pour lui il auroit bientôt un meilleur emploi.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Mais il faudroit ſçavoir ſi tout cela eſt bien vrai, & s'il n'eſt pas amoureux d'une autre ; car ces chiens d'hommes, il ne faut pas trop s'y fier, après ce qui nous arrive.

Mlle JANNETON.

Oh, je ſuis bien ſure qu'il eſt amoureux de moi ; car il me l'a dit ; mais je ne lui ai rien réponndu, parce que je comptois épouſer M. Diſcret, cet ingrat-là.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Quoi, tu y penſes encore ?

Mlle JANNETON.

Ah, ma chere mere, c'eſt pour la derniere ois. Et tenez, le voilà M. Dubois.

Me. DEL'AIGUILLE.

Où cela ? celui qui vient de ce côté-ci ?

Mlle JANNETON.

Oui, juſtement, le voilà qui me ſalue. Il vient à nous.

Me. DEL'AIGUILLE.

Eh bien, laiſſe-le approcher,

SCENE X.

Me. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Fils.

M. DUBOIS Fils.

MADEMOISELLE, oſerois-je prendre la liberté de m'informer de l'état de votre ſanté, avec la permiſſion de Madame votre mere ?

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui, oui, Monſieur, très-volontiers. Aſſéyez-vous donc, s'il vous plaît.

M. DUBOIS Fils.

Je viens de la Barriere S. Antoine, & je m'en vais à la Douane, & j'ai dit comme cela chemin faiſant, il faut que j'aille ſçavoir des nouvelles de Mlle Janneton.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Monſieur, vous faites bien de l'honneur à ma fille, & tenez, elle me parloit de vous.

M. DUBOIS Fils.

Ah, Madame, je ſuis donc plus heureux que je ne croyois ; car je ne penſois pas qu'elle pût jamais ſe ſouvenir de moi.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Pourquoi cela, Monſieur ? quand on a des manieres honnêtes, c'eſt toujours bien fait ; les honnêtes gens ſont ſi rares, ſur-tout dans ce tems-ci.

M. DUBOIS.

Cela eſt bien vrai. *Il offre du tabac à Mᵉ. de l'Aiguille.* Madame en uſe-t-elle ?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Oui-dà volontiers. Il eſt bien bon ce tabac-là, où le prenez-vous ?

M. DUBOIS Fils.

Chez mon pere, qui n'en vend que du bon ; parce qu'il y a des raiſons pour cela.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Monſieur votre pere ? ſeroit-ce M. de Lafleur, qui demeuroit autrefois chez M. Largentier ?

M. DUBOIS Fils.

Oui, Madame, & c'eſt M. Largentier, qui nous aime beaucoup, qui m'a fait avoir la place que j'ai.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Mais vraiment c'eſt cela tout juſte, Monſieur votre pere eſt de nos plus anciens amis. Et tenez, comme il le diſoit tantôt, il n'y a que cela; car à préſent on ne ſçait ſur qui compter.

M. DUBOIS Fils.

C'eſt que l'on ne connoît pas tout le monde; mais je ſçai un quelqu'un qui ſeroit bienheureux, ſi vous & Mademoiſelle Janneton.... &, elle ſçait bien ce que je veux dire.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Écoutez donc, il n'y a qu'un mot qui ſerve, comme dit l'autre, & puiſque nous avons renouvellé connoiſſance avec Monſieur votre pere... Je ſuis bien fâchée qu'il n'ait pas voulu manger la ſoupe avec nous; cela ſeroit peut-être fini à préſent.

M. DUBOIS Fils.

Comment, quoi, Madame, qu'eſt-ce que vous voulez donc dire? Serois-je aſſez heu-

reux pour avoir le bonheur que de!... mais ; Mademoiſelle, dites donc?...

Mlle JANNETON.

C'eſt à ma chere mere à parler.

Me. DEL'AIGUILLE.

Eh bien, parlez, vous, je parlerai après.

Mlle JANNETON.

C'eſt que je diſois comme cela à ma chere mere que vous aviez envie de vous marier.

M. DUBOIS Fils.

Il eſt bien vrai que je n'y avois jamais penſé avant de vous avoir vu; mais du depuis ce tems-là, je ne penſe pas à autre choſe.

Me. DEL'AIGUILLE.

Tenez, écoutez-moi, mes enfans; je ne ſuis qu'une femme, & je ne vais point par quatre chemins; ce qu'on tient il ne faut pas le lâcher; allez chercher Monſieur votre pere; s'il eſt vrai que vous êtes ſon fils, cela ſera bientôt fini; voilà comme je ſuis moi, voyez-vous.

M. DUBOIS Fils.

Ah, Madame! ah Mademoiſelle Janneton! Mais ſeroit-il bien vrai? *Il ſe léve.* Dans ces occaſions-là, il ne faut pas épargner, je m'en vais prendre un fiacre, & je reviens tout de

ſuite. *Il va pour s'en aller.* Mais, Madame, un bonheur ne vient point ſans l'autre, voilà mon pere qui paſſe par là-bas & qui vient de ce côté-ci.

Mlle JANNETON.

Tout de bon ?

M. DUBOIS Fils.

Oui, voyez.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Il va être bien étonné de voir que nous vous connoiſſons. Allons, allons, c'eſt bon.

SCENE XI.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Pere, M. DUBOIS Fils.

M. DUBOIS Fils.

MON pere, mon pere ? par ici.

M. DUBOIS Pere.

Ah, ah, qu'eſt-ce que tu fais-là ? Eſt-ce que vous connoiſſez ce garçon-là, Madame de l'Aiguille ?

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Oui vraiment, nous le connoiſſons & nous

le connoîtrons bientôt mieux ſi vous voulez.

M. DUBOIS Pere.

Ah, Dame, écoutez donc, ce n'eſt pas parce que c'eſt mon fils; mais c'eſt un grivois qui ne mange pas ſon pain dans ſa poche tel que vous le voyez, & ſi vous étiez d'humeur enfin... devinez ce que je veux dire.

Me. DEL'AIGUILLE.

Ah, voyez le gros fin! bien attaqué, bien répondu; pour moi je crois que Monſieur vaut bien Madame, & tenez ſans barguigner davantage, je dis qu'il faut les marier enſemble.

M. DUBOIS Pere.

Eh mais, écoutez donc, ſi vous y conſentez, je ne demande pas mieux.

Me. DEL'AIGUILLE.

Tout de bon?

M. DUBOIS.

Aſſurément, quand on ſe connoît de longue main, c'eſt tout ce qu'il faut. Il a un bon emploi, il en aura un meilleur encore. Quand je ſerai mort, je donnerai à ma belle-fille, mon débit de tabac; je crois qu'avec cela mon fils eſt un bon parti.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Moi, je n'ai que Janneton d'enfans, ainſi tout ce que j'ai ſera pour elle.

M. DUBOIS Pere.

C'eſt bien dit, je vous donne ma parole.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Et moi la mienne. Allons, embraſſez-vous, mes enfans, voilà qui eſt fini. *M. Dubois fils embraſſe tout le monde.* Allons, entrons chez nous, nous boirons un coup en cauſant de tout cela.

Mlle JANNETON.

Ah, ma mere, voilà Monſieur Diſcret.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Laiſſez-moi faire. Je m'en vais lui laver la tête.

Mlle JANNETON.

Non, bon, ne lui dites rien plutôt.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Non, je veux en avoir le cœur net.

Mlle JANNETON.

Ah, Monſieur Dubois !

M. DUBOIS Fils.

Ne craignez rien, je lui parlerai moi, s'il dit quelque choſe.

SCENE XII.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE, Mlle JANNETON, M. DUBOIS Pere, M. DUBOIS Fils, M. DISCRET.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

PARLEZ un peu, Monſieur l'Ecrivain, je vous conſeille de ne plus venir vous étaler auprès de chez nous, car je vous frotterois les oreilles.

M. DISCRET.

Mais, mais qu'eſt-ce que vous avez donc; Madame de l'Aiguille ?

Mlle JANNETON.

Fi, c'eſt bien vilain à vous, M. Diſcret.

M. DISCRET.

Mais je ne ſçai pas ce que vous voulez dire.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Comment, coquin, après la lettre que tu as écrite à ma fille.

M. DISCRET.

Comment; mais je croyois que vous ſçaviez que je lui écrivois, & quand on doit ſe marier enſemble...

Me. DEL'AIGUILLE.

Oui, & le pied d'eſtal de ma vertu qui a fait un faux pas. Attends, attends-moi.

M. DISCRET *regarde M. Dubois fils.*

Quoi ?.....

Me. DEL'AIGUILLE.

Si je prends mon aulne, je te la caſſerai ſur le corps, vilain coquin.

M. DISCRET.

Comment ? mais couſin...

M. DUBOIS Fils.

Couſin ? je ne vous connois pas, Monſieur, paſſez votre chemin, ou...

Me. DEL'AIGUILLE.

Tu ne veux pas de ma fille en mariage tu ne l'auras pas non plus ; car Monſieur l'épouſe

M. DISCRET.

Mais c'eſt traître cela !

Me. DEL'AIGUILLE.

Et tu n'as que faire de revenir jamais griſonner devant chez moi.

M. DISCRET.

Mais écoutez-moi donc, Madame de l'Aiguille, Mademoiſelle Janneton.....

Mlle JANNETON.

Allons, allons, laiſſez-le là, ma chere mère.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Non, je veux qu'il s'en aille.

M. DISCRET.

Je ne demande à dire qu'un mot.

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Tu en as écrit plus qu'il n'en falloit.

M. DISCRET.

Mais ce n'eſt pas moi qui....

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Ce n'eſt pas ton écriture, chien de menteur ?

M. DISCRET.

Je ne dis pas cela; mais...

Mᵉ. DEL'AIGUILLE.

Allons va-t-en tout-à-l'heure.

M. DISCRET.

Je veux auparavant...

M. DUBOIS Fils.

Monſieur Diſcret, ſi vous raiſonnez...

M. DISCRET.

Mais vous ſçavez bien que c'eſt vous, & je ne ſçai à quoi il tient...

M. DUBOIS Fils.

A quoi il tient ? *Il met la main ſur ſon épée.*

Mlle JANNETON.

Allons, Monſieur Diſcret, allez-vous-en.

M. DISCRET.

Allez, Mademoiſelle, vous êtes une ingrate.

M. DUBOIS Fils.

Monſieur, je vous prie de ménager un peu le ſexe, ou bien...

M. DISCRET.

Monſieur, je ne dis rien... mais c'eſt affreux à vous...

M. DUBOIS Fils.

Je crois que vous m'attaquez. Vous en irez-vous ?

M. DISCRET.

C'eſt que je prends toutes mes affaires. *Il ramaſſe tous ſes papiers.* Non, je ne reviendrai plus ici. Je les donne toutes au diable ainſi que vous.

M. DUBOIS Fils.

Comment, vous raiſonnez.

M. DISCRET.

Non, Monſieur, je m'en vais; mais quelque jour... *Il s'en va.*

M. DUBOIS Fils.

Nous en voilà débarraſſés.

Mlle JANNETON.

Ah, Monſieur Dubois, que je ſuis heureuſe de vous avoir connu !

M. DUBOIS Pere.

Venez donc, vous autres.

Me. DEL'AIGUILLE.

Eſt-il parti ?

M. DUBOIS Fils.

Oh, je vous réponds qu'il n'aura pas envie de revenir.

Me. DEL'AIGUILLE.

Allons, mes enfans, mon gendre, venez; venez. *Ils entrent tous chez Me. de l'Aiguille.*

LE
SUISSE DE PORTE
ET
LE PORTRAIT;
QUARANTE-NEUVIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

La MARQUISE, *Veuve.*

Le BARON.

Le COMTE.

Le SUISSE *de la Marquiſe.*

DUBOIS, *Valet de Chambre de la Marquiſe.*

La Scene eſt chez la Marquiſe.

LE SUISSE DE PORTE ET LE PORTRAIT. PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le BARON, DUBOIS.

Le BARON.

DUBOIS, que fait la Marquiſe ?

DUBOIS.

Elle eſt à ſa toilette, Monſieur le Baron, & elle écrit.

Le BARON.

On ne peut pas la voir ?

DUBOIS.

Non pas dans ce moment-ci.

Le BARON.

J'attendrai. Faites entrer quelqu'un qui eſt là, qui eſt venu avec moi, & ne dites pas à la Marquiſe que je ne ſuis pas ſeul.

DUBOIS.

C'eſt bon. Monſieur, donnez-vous la peine d'entrer. *Dubois ſort.*

SCENE II.

Le BARON, Le COMTE.

Le COMTE.

Ah, Baron ! tu ne ſçaurois concevoir tout ce que j'éprouve en me retrouvant ici.

Le BARON.

Je le crois ; puiſque tu aimes encore la Marquiſe.

Le COMTE.

Et elle ne veut pas conſentir à me voir !

Le BARON.

Il eſt vrai ; mais je ne ſçaurois croire qu'elle ait ceſſé de t'aimer. Il eſt vrai que toutes les fois que je lui ai parlé de toi, elle m'a fait taire ou, elle ne m'a jamais écouté ſans une eſpéce d'indignation.

Le COMTE.

Je ne puis la blâmer ; mais le tems doit tout adoucir.

Le BARON.

Je ne ſçaurois te rien faire eſpérer encore ; & je crains que l'épreuve que tu veux faire ne te réuſſiſſe pas.

Le COMTE.

Je le crains comme toi ; mais je n'ai point d'autre reſſource que celle de tomber à ſes pieds. Si elle me rebute, je me retire pour jamais dans mes Terres de Dauphiné, oui, je pars dans l'inſtant.

Le BARON.

Je te demande au moins huit jours.

Le COMTE.

Que n'ai-je pas fait pour expier ma faute ! Hélas, tu le ſçais. Combien de fois ne me ſuis-je pas préſenté à ſa porte, que de let-

tres elle m'a renvoyé ſans vouloir les lire !

Le BARON.

Tout cela devoit être.

Le COMTE.

Et pourquoi ?

Le BARON.

Comment veux-tu qu'après une rupture auſſi éclatante elle puiſſe te recevoir ? Après avoir donné ton portrait à ſon Suiſſe, afin qu'il ne s'y trompe pas, & qu'il ne te laiſſe plus entrer.

Le COMTE.

Peux-tu me rappeller ce comble d'humiliation ?

Le BARON.

Il eſt vrai que ce même Suiſſe a été renvoyé depuis un mois, & que ſans cela tu ne ſerois pas entré ici aujourd'hui, que même tu ne l'aurois pas eſſayé.

Le COMTE.

Non ſurement.

Le BARON.

Je vais donc parler à la Marquiſe encore en ta faveur : cache-toi, & ſi tu trouves un inſtant où tu puiſſe eſpérer de la toucher, tu

feras tout ce que tu voudras, je te ſeconderai autant qu'il me ſera poſſible.

Le COMTE.

Je te devrai le bonheur de ma vie.

Le BARON.

Entre dans ce Cabinet, auſſi bien j'entends quelqu'un & c'eſt peut être-elle. *Le Comte entre dans le Cabinet.*

SCENE III.

La MARQUISE, Le BARON.

La MARQUISE.

BARON, je vous ſuis obligé d'avoir bien voulu m'attendre ; j'achevois une lettre, & je crois que vous auriez été fâché que je me dérangeaſſe ; je compte aſſez ſur votre amitié pour cela.

Le BARON.

Je ſuis plus ſenſible a cette confiance qu'à toutes les proteſtations qu'on peut faire. Quelque plaiſir que j'aye à vous faire ma cour ;

ſi je n'avois eu qu'un inſtant à vous donner, je m'en ſerois privé plutôt que de vous interrompre. Vous ne me paroiſſez pas trop bien aujourd'hui.

La MARQUISE.

Je n'ai point dormi, j'ai eu de l'agitation, j'ai rêvé, mais des choſes qui m'ont tourmentée beaucoup.

Le BARON.

Je vous plains bien ſincerement ; en vérité il ne me paroît pas trop injuſte que l'on ne ſoit pas tout-à-fait heureux, quand on fait le malheur des autres.

La MARQUISE.

Je vois où vous en voulez venir, Baron.

Le BARON.

Mais Madame, voulez-vous être toujours inſenſible ? Je vois malgré vous, tout ce que vous ſouffrez de cette rigueur ; l'impreſſion qu'avoit fait le Comte ſur votre cœur, ne peut point s'effacer, vous vous efforcez en vain de me le cacher, votre ſanté en eſt altérée & il ne dépendroit que de vous de terminer tous vos maux.

La MARQUISE.

Eh, le puis-je, Baron! vous ſçavez le procédé du Comte. Preſqu'au moment de m'épouſer. Il me trahit, l'ingrat! & pour qui?

Le BARON.

Pouvez-vous croire que ſon cœur ait eu part à cette erreur? Non, Madame: vous n'avez pas voulu ſçavoir tout ce qu'il en a ſouffert, il a bien expié ſon crime; ſi vous aviez été témoin de ſon repentir, du délire où l'a plongé ſa douleur! je ne dis pas l'amour, mais la pitié ſeule, vous auroit rendue ſenſible à tant de maux. Après la maladie qu'ils lui ont occaſionnée, la convaleſcence bien loin d'avoir des charmes pour lui en lui rendant ſes forces, faiſoit chaque jour renaître ſes tourmens. Je me ſuis tû tant qu'il m'a paru coupable; mais un ſi vif repentir m'a prouvé qu'il méritoit ſa grace, oui, Madame, vous avez fait juſtice; mais vous devez pardonner.

La MARQUISE.

Quoi, vous pouvez me donner ce conſeil? Je vous croyois mon ami...

Le BARON.

C'eſt pour vous-même que je vous le

donne, & ſi vous me laiſſiez lire dans votre cœur...

La MARQUISE.

Vous y verriez que la confiance n'y peut plus renaître. Lorſque l'amour le plus tendre s'eſt vu tromper une fois, l'eſpoir de la conſtance dans les hommes eſt perdu ſans retour.

Le BARON.

Mais vous aimez encore le Comte.

La MARQUISE.

Je l'aimerois, qu'il n'en ſeroit pas plus heureux.

Le BARON.

Conſentez du moins à le voir.

La MARQUISE.

S'il étoit à Paris, je m'en éloignerois dans l'inſtant.

SCENE IV.

La MARQUISE, Le COMTE, Le BARON.

Le COMTE, *ſortant du Cabinet & ſe jettant aux genoux de la Marquiſe.*

NON, Madame, c'eſt moi qui vais m'en

bannir pour toute ma vie ; puiſque je n'ai plus d'eſpoir, & je viens vous dire un éternel adieu.

La MARQUISE, *émue & en colere.*

Que vois-je ! quelle audace !...

Le BARON.

Madame...

La MARQUISE, *au Comte.*

Levez-vous, Monſieur. *au Baron.* Baron, ſonnez, je vous prie.

Le BARON.

Que voulez-vous faire ?

La MARQUISE.

Sonnez, ou bien je vais moi-même...

Le BARON.

Allons, Madame. *Il ſonne.*

SCENE V.

La MARQUISE, Le COMTE, Le BARON, DUBOIS, Le SUISSE.

La MARQUISE, *à Dubois.*

Qu'on faſſe monter le Suiſſe.

DUBOIS.

Le voilà qui apporte les lettres de Madame.

La MARQUISE, *au Suiſſe.*

Pourquoi avez-vous laiſſé entrer Monſieur?

Le SUISSE.

Matame il n'a point dit de refuſer perſonne aujourd'hui.

La MARQUISE.

Oui, mais Monſieur? ne vous a-t-on pas dit que jamais...

Le SUISSE.

Monſieur, il vient avec Monſieur Baron; il eſt vrai que j'ai point vu encore ſa nom ni ſa viſage, & j'ai crois que c'eſt un connoiſſance nouvelle.

La MARQUISE.

Mais Fribourg, vous a laiſſé un portrait?

Le SUISSE.

La Camarade, il m'a donné, je laiſſe point entrer jamais non plus ſte Monſieur.

La MARQUISE.

Et le voilà.

Le SUISSE.

Oh que non; Matame, il rit avec moi.

La

La viſage que j'ai dans mon poche, il eſt un un gros viſage. *Il tire le Portrait.* Regarde vous-même.

La MARQUISE.

Je n'ai que faire de voir.

Le SUISSE.

Il eſt pon cette viſage du portrait, & je laiſſe point entrer.

La MARQUISE.

Je vous dis que c'eſt Monſieur, & je vous chaſſe.

Le SUISSE.

Je ſorte point, c'eſt la Peintre qui n'a point raiſon, je vais dire à lui de venir & puis Madame il le chaſſera après s'il veut. Regarde vous un peu la portrait toujours en attendant. *Il le laiſſe ſur une table & il ſort.*

SCENE VI.

La COMTESSE, Le BARON, Le COMTE.

Le BARON.

MADAME, le Suiſſe n'a pas tort, il auroit

connu le Comte autrefois, qu'il auroit pu ne pas le reconnoître aujourd'hui.

Le COMTE.

Non, Madame, je ne ſuis plus le même; mes remords m'ont bien changé, mon cœur n'a jamais ceſſé de vous adorer; au milieu de mon égarement je me ſuis abhorré moi-même, les premiers reproches que j'ai éprouvés ce ſont les miens. Je mérite une haine éternelle; mais ſi vous m'avez aimée...

La MARQUISE.

Ne prononcez pas ce mot-là.

Le COMTE.

Le malheur peut nous entraîner une fois; mais après cela, le flambeau de la Raiſon vous répond de la conduite du reſte de la vie. Qui n'a rien éprouvé ne ſçauroit répondre de ſoi.

La MARQUISE.

Et ſi vous m'aviez véritablement aimée, comment auriez-vous pu conſentir à me trahir?

Le COMTE.

Je vous l'ai dit, Madame, mon cœur n'a point eu de part à ce délire: oubliez cette faute, c'eſt toute la grace que je vous demande; ſi je continue à être privé de votre eſtime, je ne réponds pas de mon déſeſpoir.

La MARQUISE.

Dépend-t-il de moi de vous la rendre ? la contrarieté peut irriter votre amour & vous faire croire que vous ne ſeriez plus coupable ; voilà tout le changement qui s'eſt fait en vous.

Le COMTE.

Ah, Madame ; ne croyez pas ....

La MARQUISE.

Je ſai ſur quoi je pourrai compter.

Le BARON.

Madame, je réponds de lui.

La MARQUISE.

Eh, croyez-vous, ſi l'on pouvoit répondre des hommes, que j'aurois beſoin de caution dans ce moment-ci. Reprenez ce portrait. Comte. *Elle le lui donne.*

Le COMTE.

Comment, Madame ?

La MARQUISE.

L'image du bonheur m'avoit trompée. Puiſſe celle du repentir que je vois dans cet inſtant, ne m'abuſer jamais !

Le COMTE.

Qu'entends-je ? ...

La MARQUISE.

Je viens de chaſſer mon Suiſſe, je veux que vous le repreniez.

Le COMTE.

Je ne ſçai que penſer...

La MARQUISE.

Ce ne ſera plus à vous que je m'en prendrai s'il vous arrive une ſeconde fois...

Le COMTE.

Banniſſez pour jamais cette penſée.

La MARQUISE.

Ce ſera à moi, à ma foibleſſe, à mon amour que tous vos torts n'ont pu détruire.

Le COMTE.

Je vais expirer de joie à vos pieds! *Il veut ſe jetter aux genoux de la Marquiſe, qui le releve & lui donne ſa main.*

Le BARON.

Voilà, Madame, l'opinion que j'avois de votre ame, elle eſt trop délicate & trop généreuſe pour être toujours inflexible.

La MARQUISE.

Je me ſacrifie pour ce que j'aime.

Le COMTE.

Vous jugerez de l'excès de mon bonheur par tout ce que je ferai pour le mériter toujours.

L'ETRANGER.

CINQUANTIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. TROTBERG, *Banquier Allemand.*

M. DUBREUIL, *Banquier François.*

M. DUBREUIL Fils.

LAPIERRE, *Laquais de M. Dubreuil.*

La Scene eſt chez M. Dubreuil.

L'ETRANGER,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL Pere.

M. DUBREUIL Pere.

MONSIEUR, voilà votre appartement.

M. TROTBERG.

Appartement ?

M. DUBREUIL Pere.

Oui, votre logement.

M. TROTBERG.

Ah, logement, c'eſt appartement ; je comprends fort bon. Il eſt fort joli.

M. DUBREUIL Pere.

Monſieur, je voudrois que vous vous trouvaſſiez bien chez moi, je vous ai tant d'obli-

gation d'avoir bien voulu recevoir mon fils à Nuremberg, que je ne puis assez vous en marquer ma reconnoissance.

M. TROTBERG, *écrivant sur des tablettes.*

Monsieur, vous dites logement; c'est appartement?

M. DUBREUIL Pere.

Oui, Monsieur.

M. TROTBERG.

C'est que j'écris à mesure que je entend pour garder dans le mémoire.

M. DUBREUIL Pere.

C'est une très-bonne façon d'apprendre le François.

M. TROTBERG.

Oui, c'est que comme cela on apprend meilleur, & j'ai commandé de même à Monsieur votre fils dans sa voyage d'Allemagne.

M. DUBREUIL Pere.

C'est un bon avis que vous lui avez donné.

M. TROTBERG.

Avis?

M. DUBREUIL Pere.

Oui, Monsieur.

M. TRO BERG.

Je n'ai rien donné qui ſoit avis.

M. DUBREUIL Pere.

Je vous demande pardon; avis, c'eſt conſeil, avertiſſement.

M. TROTBERG.

Ah, permettez que j'écrive avertiſſement, conſeil, c'eſt avis. *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

Tiaple, je croyois à Nuremberg ſçavoir bien la Langue du François, je vois à préſent que c'eſt bien autrement encore que je diſois.

M. DUBREUIL Pere.

Vous parlez bien cependant.

M. TROTBERG.

Ah, comme cela, pas trop autrement, & je ſuis impatientement que Monſieur votre fils, il ſoit ici, pour me expliquer mieux.

M. DUBREUIL Pere.

Il arrivera bientôt, il n'eſt qu'à trois lieues d'ici, il ſçait que vous devez venir, & je l'ai envoyé querir.

M. TROTBERG.

Querir? Eſt-ce courir?

M. DUBREUIL Pere.

Non, querir, c'eſt chercher ?

M. TROTBERG.

Chercher, c'eſt querir ? il faut que je écrive auſſi querir, chercher, querir. *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Monſieur, je vous prie de vous regarder ici comme le maître de la maiſon, ordonnez & l'on vous donnera tout ce que vous voudrez.

M. TROTBERG.

A moi ?

M. DUBREUIL Pere.

A vous.

M. TROTBERG.

Pour mon beſoin ?

M. DUBREUIL Pere.

Tout ce qui vous ſera néceſſaire.

M. TROTBERG.

Néceſſaire, cela veut dire ?...

M. DUBREUIL Pere.

Beſoin.

M. TROTBERG.

Tiaple, vous avez toujours deux mots pour un, je comprends pas cela, vous dites beſoin ; c'eſt néceſſaire ?

M. DUBREUIL Pere.

Oui, néceſſaire.

M. TROTBERG.

Je écris auſſi.

M. DUBREUIL Pere.

C'eſt très-bien fait.

M. TROTBERG.

Allons, je ne veux parler que françois quand je reſte dans cette pays, même quand je ſuis avec moi tout ſeul, cela il me apprendra.

M. DUBREUIL Pere.

C'eſt un bon moyen?

M. TROTBERG.

Un bon moyen?

M. DUBREUIL Pere.

Oui, une méthode très-bonne.

M. TROTBERG.

Encore moyen; c'eſt méthode.

M. DUBREUIL Pere.

Oui dans ce cas-là; mais il vaut mieux dire méthode.

M. TROTBERG.

Je écris donc méthode, puiſqu'il eſt le meilleur.

M. DUBREUIL Pere.

Oui, oui, mettez méthode.

M. TROTBERG.

Je ſuis fort obligé, je demande bien pardon.

M. DUBREUIL Pere.

Vous vous moquez de moi.

M. TROTBERG.

Moi non, je ne moque pas de vous ; moquer c'eſt comme rire, n'eſt-ce pas ?

M. DUBREUIL Pere.

Oui.

M. TROTBERG.

Oui ? j'ai écrit déja pluſieurs fois, & vous voyez bien que je ne ris pas.

SCENE II.

M. DUBREUIL, M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

MONSIEUR, il y a un Monſieur dans votre cabinet qui vous attend.

M. DUBREUIL Pere.

C'eſt bon ; je vais y aller.

M. TROTBERG.

C'eſt un affaire peut-être, il faut aller, marcher. Je ſuis fort bon ici.

M. DUBREUIL Pere.

Voilà du papier, de l'encre; je reviendrai vous tenir compagnie bientot.

M. TROTBERG.

Je ſuis ici avec ma portefeuille, je lis tout cela,

M. DUBREUIL Pere.

Si vous avez beſoin de quelque choſe, appellez Lapierre.

M. TROTBERG.

Beſoin, c'eſt néceſſaire, je me ſouviens. Et Lapierre?

M. DUBREUIL Pere.

C'eſt cet homme-là.

M. TROTBERG.

Cet homme-là, on l'appelle une pierre!

M. DUBREUIL Pere.

Oui; c'eſt ſon nom.

M. TROTBERG.

Je entend bien; c'eſt comme nous diſons un arbre de noix, arbre d'olive.

M. DUBREUIL Pere.

Oui, du noyer, olivier.

M. TROTBERG.

Du noyer, noix; olivier, olive. Je écris; permettez. *Il écrit.* Je finis.

M. DUBREUIL Pere.

Vous aurez tout ce que vous voudrez. Si vous voulez envoyer quelque part, dites où.

M. TROTBERG.

Où ? *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Oui. Si vous voulez manger, dites quoi.

M. TROTBERG.

Quoi ? *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Oui. Si vous voulez boire, dites le.

M. TROTBERG.

Le ? *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Si vous voulez sortir, dites quand.

M. TROTBERG.

Quand ? *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

Oui.

M. TROTBERG.

C'eſt pour ſortir ? fort bon.

M. DUBREUIL Pere.

Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

M. TROTBERG.

Pour coucher ?

M. DUBREUIL Pere.

Pour lever, de même.

M. TROTBERG.

C'eſt fort ſingulier. Voilà un pour deux à préſent. *Il écrit.*

M. DUBREUIL Pere.

J'eſpere que mon fils va arriver, & il vous tiendra compagnie.

M. TROTBERG.

Oh, j'ai pas beſoin, j'ai ici ma occupation.

M. DUBREUIL Pere.

Lapierre va reſter dans votre anticham-bre. Tu entends bien, Lapierre?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. DUBREUIL Pere.

Et tu feras ce que Monſieur te dira.

LAPIERRE.

Oui, oui, Monſieur.

M. DUBREUIL Pere.

Ah ça, Monſieur, je vous laiſſe, je ſuis bien votre Serviteur.

M. TROTBERG.

Serviteur, Monſieur, Serviteur.

SCENE III.

M. TROTBERG, *rêvant.*

Je vous laiſſe. Laiſſe. Je comprends pas laiſſe. Pourquoi j'ai pas demandé. Laiſſe? laiſſe? Il faut que je ſçache à ce moment pour écrire. Lapierre?

SCENE IV.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE, *de la porte.*

MONSIEUR.

M. TROTBERG.

Entre ici.

LAPIERRE.

Me voilà, Monſieur.

M. TROTBERG.

Qu'eſt-ce que c'eſt que laiſſe il veut dire?

LAPIERRE.

Laiſſe?

M. TROTBERG.

Oui, laiſſe?

LAPIERRE.

LAPIERRE.

Leſſe ? je ne ſçai pas, Monſieur.

M. TROTBERG.

Monſieur Dubreuil, il a dit, leſſe.

LAPIERRE.

Leſſe ? Ah, Monſieur, c'eſt à votre chapeau.

M. TROTBERG.

A mon chapeau, laiſſe ?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur, je vais vous montrer. *Il prend le chapeau de M. Trotberg.* Tenez, voilà ce que c'eſt qu'une leſſe.

M. TROTBERG.

Cela il eſt une leſſe.

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

Monſieur Dubreuil, il ne m'a point parlé de chapeau.

LAPIERRE.

C'eſt pourtant cela.

M. TROTBERG.

Allons, va-t-en; je demande à lui-même, quand il viendra.

SCENE V.

M. TROTBERG.

C'EST un langue de tous les tiables. La fils de M. Dubreuil, il ſera fort bon pour moi ici. *Il regarde toutes ſes lettres de recommandation.* Ah, je trouve ici un lettre qu'il faut que j'envoye tout préſentement. Lapierre.

SCENE VI.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

MONSIEUR.

M. TROTBERG.

Tiens, où. *Donnant une lettre.*

LAPIERRE.

Qu'eſt-ce que vous voulez, Monſieur?

M. TROTBERG.

Où.

LAPIERRE.

Où? Qu'eſt-ce qu'il faut faire?

M. TROTBERG.

Je te dis, où.

LAPIERRE.

Où ; mais je n'entends point l'Allemand.

M. TROTBERG.

Mais, c'eſt François, où. Il eſt ſur mon tablette. *Il regarde.* Oui, où.

LAPIERRE.

Non, Monſieur, où ne veut rien dire.

M. TROTBERG.

Ce tiaple de François, ils ne ſçavent point la langage de leur pays. Monſieur Dubreuil il m'a dit, où, quand on veut envoyer quelque part.

LAPIERRE.

Pour envoyer, on ne dit point, où, on dit, allez là.

M. TROTBERG.

Allez là?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. TROTBERG.

Il faut donc que j'écrive allez là, auſſi; mais je demanderai. Attends à cette moment. *Il écrit.* Allez là.

LAPIERRE.

Là, c'eſt ſur la lettre.

M. TROTBERG.

Sur la lettre là ? Non, c'eſt l'adreſſe.

LAPIERRE.

Eh bien, oui.

M. TROTBERG.

Là ; c'eſt l'adreſſe ?

LAPIERRE.

L'adreſſe eſt la deſſus, deſſus la lettre.

M. TROTBERG.

Oui. Je comprends pas jamais. Revenez ſur la moment.

LAPIERRE.

Je vais l'envoyer par quelqu'un ; parce que je ne dois pas vous quitter.

M. TROTBERG.

Fort bien, fort bien.

SCENE VII.

M. TROTBERG.

Il faut un bon patience avec cette domeſtique ; je ne ſçais pas pourquoi il m'a donné comme cela un bête pour mon ſervice. Je ſuis tout en échauffement de cette garçon qu'il

ne m'entend pas. J'ai envie de faire porter un glas de bier, non, non, un verre de bierre qu'il faut dire en François. Je veux parler autrement jamais à préſent. Lapierre. Lapierre.

SCENE VIII.

M. TROTBERG, LAPIERRE.

LAPIERRE.

MONSIEUR, qu'eſt-ce que vous voulez? Votre lettre eſt partie.

M. TROTBERG.

Je veux, le.

LAPIERRE.

Le?

M. TROTBERG.

Oui, je dis, le.

LAPIERRE.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Je veux pas quoi, je veux, le.

LAPIERRE.

Le? je ne ſçai pas ce que vous voulez dire; dites quoi.

M. TROTBERG.

Je veux pas dire quoi, je veux dire, le.

LAPIERRE.

Je ne peux pas vous deviner.

M. TROTBERG.

Que tiaple! eſt ce que je ferois un faute? *Il lit dans ſes tablettes.* Non, c'eſt, le.

LAPIERRE.

Le quoi.

M. TROTBERG.

Eh bien, donne-moi quoi? Tu donneras après le; puiſque tu veux donner quoi.

LAPIERRE.

Je ne vous entends pas, Monſieur.

M. TROTBERG.

C'eſt pourtant Monſieur Dubreuil, qui m'a dit de dire, le.

LAPIERRE.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Quand je dis le, je dis pas quoi: quand je dis quoi, je dis pas le.

LAPIERRE.

Je ne puis vous donner que ce que vous me dites.

M. TROTBERG.

Je dis le ; mais faites marcher ici Monſieur Dubreuil, Il dira ſi je dis pas bien.

LAPIERRE.

Il vient de ſortir.

M. TROTBERG.

Sortir. C'eſt quand.

LAPIERRE.

Quand ? tout-à-l'heure.

M. TROTBERG.

L'heure, c'eſt coucher, il m'a dit.

LAPIERRE.

Je ne dis pas qu'il eſt couché, je dis qu'il vient de ſortir.

M. TROTBERG.

Eh bien, ſortir, quand.

LAPIERRE.

Quand ? je vous dis tout-à l'heure.

M. TROTBERG.

L'heure c'eſt coucher, je ſçai fort bon ; mais on ne peut pas être couché & être ſorti, je puis pas ſouffrir la menſonge.

LAPIERRE.

Mais je ne dis pas qu'il eſt couché non plus.

M. TROTBERG.

Que tiable dis-tu donc?

LAPIERRE.

Je dis qu'il vient de ſortir.

M. TROTBERG.

Quand?

LAPIERRE.

Tout-à-l'heure.

M. TROTBERG.

Je tiens plus, je vais quand, auſſi moi de cette logis.

LAPIERRE.

Tenez, j'entends Monſieur Dubreuil le fils, il ſçait l'Allemand, il vous entendra.

M. TROTBERG.

Je parle François encore, c'eſt un grand impatientement que cette garçon-là!

SCENE IX.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL Fils; LAPIERRE.

M. DUBREUIL Fils.

AH, Monſieur Trotberg, je ſuis charmé de vous voir à Paris. *Il l'embraſſe.*

M. TROTBERG.

Je ſuis bien content auſſi, véritablement.

M. DUBREUIL Fils.

Je comptois que vous n'arriveriez que demain, je vous demande bien pardon de n'avoir pas été ici à votre arrivée.

M. TROTBERG.

J'ai vu Monſieur votre pere; mais il m'a mis de l'embarras avec cette garçon; parce que les miens ils ſont tous malades de la poſte, & puis ils ſçavent pas la langage de cette pays, & je puis pas expliquer à cette Pierre, qu'il n'entend pas.

M. DUBREUIL Fils.

Cette Pierre?

LAPIERRE.

Oui, c'eſt moi, Lapierre, qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Eſt-ce qu'il n'eſt pas François Lapierre?

M. DUBREUIL Fils.

Pardonnez-moi.

M. TROTBERG.

Il ne ſçait donc pas les mots de ſon pays!

M. DUBREUIL Fils.

Comment?

LAPIERRE.

Monſieur, il me dit le, quoi, quand, l'heure; je ne ſçai pas ſi c'eſt Allemand ou François.

M. TROTBERG.

Vous voyez bien qu'il dit lui-même.

M. DUBREUIL Fils.

Je n'entends pas non plus. Mais ſi vous voulez quelque choſe, dites-moi, & vous l'aurëz.

M. TROTBERG.

Eh bien, je veux le.

M. DUBREUIL Fils.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Eh, il dit auſſi lui Lapierre, quoi, pour lors que je dis, le.

M. DUBREUIL Fils.

C'eſt ſingulier cela. Dites-moi en Allemand ce que vous voulez.

M. TROTBERG.

Non, j'ai juré de parler toujours François dans cette pays. Et Monſieur votre pere il m'a dit de dire, le.

M. DUBREUIL Fils.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Non, ce n'eſt pas quoi, c'eſt le.

M. DUBREUIL Fils.

Lapierre, dis à mon pere que je le prie de monter.

M. TROTBERG.

Monſieur votre pere, il eſt quand & l'heure, à ce qu'il dit.

M. DUBREUIL Pils.

Quand & l'heure?

LAPIERRE.

Oui. Je ne ſçai pas ce qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Ni moi non plus, je croyois ſavoir mieux la François, il m'a pourtant dit de dire comme cela, Monſieur Dubreuil.

M. DUBREUIL Fils.

Le voilà, nous allons ſçavoir ce que cela veut dire.

M. TROTBERG.

Vous verrez que j'ai dit raiſonnablement.

SCENE X.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL Pere; M. DUBREUIL Fils, LAPIERRE.

M. DUBREUIL Pere.

MONSIEUR, je vous demande bien pardon; mais j'ai été obligé de ſortir...

M. TROTBERG.

Oui, je ſçai quand, vous voyez bien.

M. DUBREUIL Pere.

Oui, mais ne vous a-t-il rien manqué?

M. DUBREUIL Fils.

Voilà l'embarras, M. Trotberg a demandé tout plein de choſes, que Lapierre n'a pû lui donner.

M. DUBREUIL Pere.

Parce que je n'ai pû rien comprendre.

M. DUBREUIL Fils.

Ni moi non plus.

M. TROTBERG.

Et cependant, Monſieur, vous m'avez dit de dire le, & je demande le, il veut me donner quoi. Et puis je voulois parler à vous, il m'a dit quand, & l'heure; c'eſt un tiable d'homme, qui me feroit être un fou, cette Lapierre.

M. DUBREUIL Pere.

Je ſuis auſſi embarraſſé que vous.

M. TROTBERG.

Mais, Monſieur, je puis bien vous dire; j'ai écrit ici. *Il prend ſes tablettes.* Ne m'avez-vous pas dit ſi vous voulez envoyer quelque part, dites, où.

M. DUBREUIL Pere.

Oui.

M. TROTBERG.

J'ai dit où, auſſi, il ne vouloit pas entendre ; mais après il a envoyé.

M. DUBREUIL Pere.

Lapierre, as-tu envoyé ?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur, c'étoit une lettre ; & l'adreſſe étoit deſſus.

M. DUBREUIL Pere.

C'eſt bon.

M. TROTBERG.

Oui, mais j'ai eu un grand peine.

LAPIERRE.

Il diſoit toujours, où, où, où. Je ne ſçavois pas ce qu'il vouloit dire.

M. TROTBERG.

Mais j'ai dit bien, n'eſt-ce pas Monſieur Dubreuil ?

M. DUBREUIL Pere.

Je crois que oui.

M. TROTBEBG.

Après j'ai veux boire, je dis le, il veut me donner quoi. Moi, je veux pas quoi je veux le.

M. DUBREUIL Pere.

Le ?

M. TROTBERG.

Oui. Je puis pas expliquer, je demander à parler à vous, il dit que vous êtes quand & l'heure. Je puis pas entendre.

M. DUBREUIL Pere.

Ma foi ni moi non plus.

M. TROTBERG.

J'ai pourtant dit comme vous m'aviez dit de dire.

M. DUBREUIL Pere.

Moi ?

M. DUBREUIL Fils.

C'eſt-il vrai, mon pere ?

M. DUBREUIL Pere.

Je n'ai pas dit cela.

M. TROTBERG.

Vous n'avez pas dit, Monſieur; j'ai pourtant écrit ſur mon tablette.

M. DUBREUIL Fils.

Eh bien, liſez-nous ce qu'il y a.

M. TROTBERG.

Quand vous voulez envoyer quelque part; dites où. J'ai dit où.

M. DUBREUIL Pere.

Où ; mais il faut dire où il faut aller.

M. TROTBERG.

Où il faut aller ? Ah diable, je ſçavois pas. Je écrirai après. Je lis encore. Si vous voulez boire, dites-le. Je dis le, il dit quoi, je veux pas quoi moi, je veux le.

M. DUBREUIL Pere.

Cela veut dire, ſi vous voulez boire, dites-le, dites que vous voulez boire.

M. TROTBERG.

Ah, je comprends. Après j'ai écrit, ſi vous voulez manger, dites quoi.

M. DUBREUIL Pere.

Quoi, c'eſt ce que vous voulez manger.

M. TROTBERG.

C'eſt cela ſurement.

M. DUBREUIL Fils.

Sans doute.

M. TROTBERG.

Je penſois pas. *Il lit.* Si vous voulez ſortir, dites quand.

M. DUBREUIL Pere.

Quand vous voudrez ſortir.

M.

M. TROTBERG.

Ah, je croyois que quand, vouloit dire ſortir, je entend préſentement. Et puis, *il lit.* Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

M. DUBREUIL Fils.

C'eſt l'heure que vous voulez vous coucher.

M. TROTBERG.

Coucher, ou vous lever; voilà pourquoi je comprenois pas. C'eſt mon faute de n'être pas plus ſçavant du Langue François.

M. DUBREUIL Pere.

Ce n'eſt rien que cela.

M. TROTBERG.

Ah, je demande pardon, je dirai le choſe dont je veux à préſent.

M. DUBREUIL Pere.

Venez, venez ſouper, vous devez en avoir beſoin.

M. TROTBERG.

Je ferai avec plaiſir, je ſuis embarraſſé avec vous de mon colere.

M. DUBREUIL Fils.

En buvant tout cela ſe paſſera.

M. DUBREUIL Pere.

Allons, allons, venez.

M. TROTBERG.

Je marche avec vous, Meſſieurs.

LE
LIEVRE,
CINQUANTE-UNIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

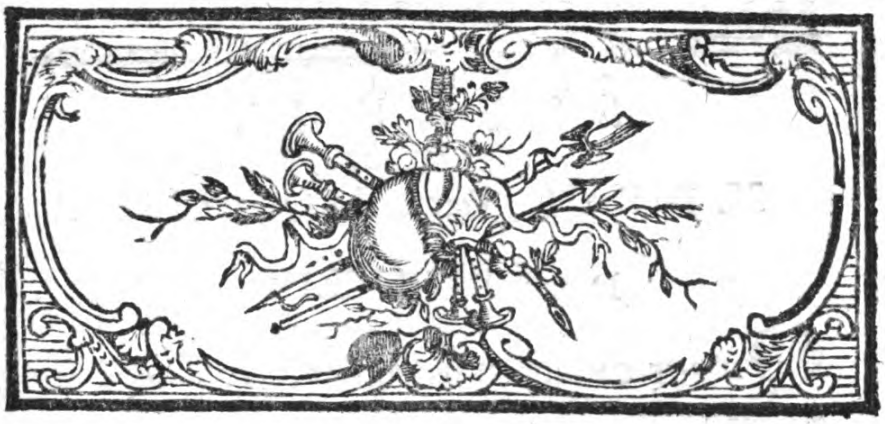
M. DUBUT, *Avocat.*

Dame JAQUELINE, *Servante de M. Dubut.*

GROS-PIERRE, *Payſan.*

VINCENT, *Payſan.*

La Scene eſt chez M. Dubut, dans une petite Ville de Province.



LE
LIEVRE,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DUBUT, *en robe de chambre, écrivant.*

TOUJOURS travailler ! en voilà aſſez : il faut que j'aille prendre un peu l'air. Dame Jaqueline, Dame Jaqueline.

SCENE II.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE.

Dame JAQUELINE.

QU'EST-CE que vous voulez, Monſieur l'Avocat ?

M. DUBUT.

Donnez-moi mes ſouliers.

Dame JAQUELINE.

Quoi, vous voulez ſortir, il ne fait pas trop beau.

M. DUBUT.

Cela ne fait rien.

Dame JAQUELINE, *donnant les ſouliers.*

Les voilà, ils ſont tous prêts.

M. DUBUT.

Et mon habit, ma perruque ? *Il ſe chauſſe.*

Dame JAQUELINE.

Tout eſt ici. Mais pourquoi ne pas reſter chez vous plutôt ?

M. DUBUT.

Parce que je veux m'aller promener un peu, pour me délaſſer de mon travail.

Dame JAQUELINE.

De votre travail, & pourquoi tant travailler ?

M. DUBUT.

Il faut bien être utile au Public, tant qu'on le peut.

Dame JAQUELINE.

Et vous vous tuez preſque toujours pour rien ; à votre place je ne travaillerois que pour ceux qui me payeroient bien.

M. DUBUT.

Mais, Dame Jaqueline, il faut aider les malheureux qui n'ont pas dequoi.

Dame JAQUELINE.

Oui ceux-là ; mais il vous vient tous les jours des Payſans qui ſont les pauvres, pour ne vous rien donner, & vous étes la dupe de cela ; vous.

M. DUBUT.

On n'eſt jamais dupe en faiſant le bien.

Dame JAQUELINE.

C'eſt peut-être beau ce que vous dites là ; mais cela ne rapporte rien. Pourquoi ne pas faire comme vos Confreres ? Toutes les fois qu'on vient les conſulter, ils attrapent tou-

jours quelque choſe, pied ou aîle, n'importe, & voilà comme on fait une bonne maiſon.

M. DUBUT.

Mais j'ai aſſez de bien pour moi.

Dame JAQUELINE.

On n'en a jamais trop, il faut amaſſer, on ne ſçait pas ce qu'il peut arriver.

M. DUBUT.

Il ne faut pas ſe méfier de la Providence, Dame Jaqueline.

Dame JAQUELINE.

Je ſçai bien qu'on dit cela; mais il ne faut pas refuſer non plus ce qu'elle nous envoye, il ne faut pas jetter à ſes pieds ce qu'on tient dans ſes mains.

M. DUBUT.

Oui, oui, vous avez raiſon. Donnez-moi mon habit.

Dame JAQUELINE.

Le voilà, le voilà. Vous ne ferez rien de tout ce que je vous dis là?

M. DUBUT, *mettant ſon habit.*

Si, ſi, ne vous embarraſſez pas. Ma cravatte?

Dame JAQUELINE.

La voilà. Dame, c'eſt que ſi vous vouliez y penſer, je vous ferois faire meilleure chere.

M. DUBUT.

Si c'étoit aux dépens du pauvre, cela ne vaudroit pas la peine.

Dame JAQUELINE.

Du pauvre? non pas du pauvre ; mais de ceux à qui vous faites gagner des procès.

M. DUBUT.

Il leur en coûte toujours aſſez. *Il met ſa cravatte.*

Dame JAQUELINE.

Oui, voilà comme vous êtes; vous n'en ferez rien.

M. DUBUT.

Je vous dis que ſi.

Dame JAQUELINE.

Mais quand?

M. DUBUT.

Nous verrons.

Dame JAQUELINE.

Oui, oui, nous verrons.

M. DUBUT.

Ma perruque?

Dame JAQUELINE.

La voilà. Promettez moi donc.

M. DUBUT.

Hé bien, je vous le promets. *Il met ſa perruque.* Ma canne, mon chapeau.

Dame JAQUELINE.

Je vous le promets, je vous le promets. Je crains bien que ce ne ſoit à beau prêcher qui n'a cœur de bien faire. Où allez-vous ?

M. DUBUT.

Sur la place ; ſçavoir s'il y a quelques nouvelles.

Dame JAQUELINE.

Revenez bientôt & n'allez pas vous enrhumer toujours.

M. DUBUT.

Non, non. S'il vient quelqu'un, faites attendre, je ne ſerai pas longtemps.

SCENE III.

Dame JAQUELINE.

C'EST tout comme ſi l'on ne diſoit rien, il travaille & pourquoi faire? Tous ces gens d'eſprit-là ſont plus bêtes! Si on ne les gouvernoit pas, je ne ſçai pas comment ils feroient; cela fait pitié! Bon, pendant que je m'amuſe là à gémir, peut-être que mon bœuf à la mode ne cuit pas.

SCENE IV.

Dame JAQUELINE, GROS-PIERRE.

GROS-PIERRE.

BONJOUR, Dame Jaqueline.

Dame JAQUELINE.

Ah, vous êtes à la Ville, aujourd'hui, Gros-Pierre.

GROS-PIERRE.

Oui, vraiment. Vous vous portez bien?

Dame JAQUELINE.

Oui, aſſez bien, comme cela, tous les ans douze mois, comme on dit.

GROS PIERRE.

Ah, Dame, écoutez donc, on n'eſt pas toujours de méme; il faut aller comme le tems. Eh bien, dites-moi un peu; eſt-ce que Monſieur l'Avocat n'eſt pas ici? j'ons affaire à lui, & je ne venons que pour ça.

Dame JAQUELINE.

Il eſt allé faire un tour, il reviendra bientôt, attendez-le.

GROS-PIERRE.

Pardi, il faut bien que je l'attende.

Dame JAQUELINE.

Eſt-ce que vous avez un Procès?

GROS-PIERRE.

Oh, non; mais j'ons envie de le conſulter pour en avoir un; c'eſt un ſi brave homme, que j'ons confiance en lui, voyez-vous.

Dame JAQUELINE.

Vous l'aimez, parce qu'il ne vous prend pas d'argent quand vous le conſultez.

GROS-PIERRE.

Oh, c'eſt bien vrai. Je l'y en ont offert pourtant une fois; mais il n'a pas voulu; il m'a dit comme ça, allons, Gros-Pierre, je ne veux point de ton argent, ne m'en parle

jamais : ton Pere étoit fermier du mien ; ainſi je ne prendrai rien de toi ; c'eſt là un honnete-homme, cela par exemple.

Dame JAQUELINE.

Oui, voilà comme il ſe ruine.

GROS-PIERRE.

Oh, que non ! eſt-ce qu'il n'a pas une bonne ferme auprès de chez nous ?

Dame JAQUELINE.

Oui, mais cela n'empêche pas que tout travail ne mérite ſalaire. Pourquoi ne poſez vous pas là votre paquet, au lieu de le garder ſur votre épaule ?

GROS-PIERRE.

Cela n'eſt pas lourd.

Dame JAQUELINE.

Queſt-ce que c'eſt donc ?

GROS-PIERRE.

Ce n'eſt rien.

Dame JAQUELINE.

Je crois que c'eſt un Lièvre ; car je vois des pattes qui paſſent.

GROS-PIERRE.

Des pattes ?

Dame JAQUELINE,

Oui, ce ſont des pattes ; je ne me trompe pas, c'eſt un Liévre.

GROS-PIERRE.

C'eſt une commiſſion qu'on m'a chargé de faire.

Dame JAQUELINE.

Il les aime bien les Liévres, Monſieur l'Avocat.

GROS-PIERRE.

Tout de bon ?

Dame JAQUELINE.

Oh, quand je peux en avoir un pour lui faire un un civet, il eſt enchanté.

GROS-PIERRE.

Et les aimez-vous, Dame Jaqueline ?

Dame JAQUELINE.

Oh, mais il ne faut pas prendre garde à moi.

GROS-PIERRE.

Pourquoi ? Dites, dites, naturellement ? Avouez que vous mangeriez bien un bon civet de Liévre ?

Dame JAQUELINE.

Mais...

GROS-PIERRE.

Pourquoi ne pas dire ſans façon?

Dame JAQUELINE.

Oui, je l'aimerois bien.

GROS-PIERRE ; *il fait comme s'il alloit donner ſon Liévre, & il ſe redreſſe.*

Vous l'aimeriez bien? Et moi auſſi.

Dame JAQUELINE, *à part.*

Hum, le vilain Trigaud!

SCENE V.

Dame JAQUELINE, GROS-PIERRE, VINCENT.

VINCENT.

Hé, Gros-Pierre. Quoi que tu fais ici? je t'ai vu entrer, & j'ai dit comme ça, il faut que je lui demande s'il veut que nous nous en allions enſemble.

GROS-PIERRE.

M'attendras-tu?

VINCENT.

Eh pardi ſurement, je t'attendrai.

Dame JAQUELINE.

Ah ça, je vous laiſſe. Je m'en vais voir à mon ſouper. Aſſeyez-vous là.

GROS-PIERRE.

Allez, allez, ne vous embarraſſez pas de nous.

SCENE VI.

GROS-PIERRE, VINCENT.

VINCENT.

EH, dis donc, Gros-Pierre, eſt-ce que tu as un procès?

GROS-PIERRE.

Non, mais je veux en faire un à la veuve Mignot; tu ſçais bien qu'alle a tun pré tout près du nôtre.

VINCENT.

Oui; mais ça n'eſt pas bian de vouloir l'avoir.

GROS-PIERRE.

Et ſon pere n'a-t'il pas eu comme ça un quartier de nos vignes?

VINCENT.

VINCENT.

Mais c'eſt différent.

GROS-PIERRE.

Je le ſai bien ; mais ſi Monſieur l'Avocat me le conſeille.

VINCENT.

Il ne te conſeillera pas de dépouiller une veuve.

GROS-PIERRE.

Une veuve ne me fait pas plus de pitié qu'une autre, alle n'a qu'à ſe remarier, alle ne ſera plus veuve.

VINCENT.

C'eſt vrai ça ; mais il ne faut pas prendre le bien de ſon voiſin.

GROS-PIERRE.

Je ne le prendrai pas non plus, c'eſt la juſtice qui me le donnera.

VINCENT.

Mais alle ne ſeroit plus une juſtice dans ce cas là.

GROS-PIERRE.

Mais n'eſt-ce pas les Avocats & les Procureux, qui font la juſtice ? hé bien, eſt-ce qu'ils

ne pouvons pas vous faire avoir le bien que vous voulez ?

VINCENT.

Dame, je ne ſçavons pas.

GROS-PIERRE.

Il ne faut donc pas parler. Enfin je veux que Monſieur l'Avocat me baille cet avis-là, vois-tu ? & s'il me le baille, je lui baillerai un Lièvre que j'ai apporté par exprès pour cela. Mais s'il me baille un autre avis, il n'aura pas le Liévre, & je le mangerons nous. Je le vois qui vient, je crois. Oui, c'eſt ly-même.

VINCENT.

Je ne ſçai plus que te conſeiller à préſent.

GROS-PIERRE.

Oh, laiſſe-moi faire ; tu vas voir, tu vas voir.

SCENE VII.

M. DUBUT, GROS-PIERRE, VINCENT.

M. DUBUT.

Ah, ah, vous voilà à la Ville, Gros-Pierre ?

GROS-PIERRE.

Oui, Monſieur l'Avocat, j'y venons parce que j'ons une affaire de conſéquence, où j'aurions grand beſoin que vous me baillios votre avis, voyais-vous.

M. DUBUT.

Eh bien, mon ami, tu n'as qu'à dire. Tu ſçais bien que j'aime à te faire plaiſir.

GROS-PIERRE.

C'eſt auſſi pour cela que je venons à vous, Monſieur l'Avocat.

VINCENT, *à Gros-Pierre.*

Il m'eſt avis qu'il faut que je m'en aille; je m'en vais t'attendre aux trois Rois.

GROS-PIERRE.

Quand j'aurai fini, j'irai t'y trouver.

VINCENT.

Adieu, Monſieur l'Avocat.

M. DUBUT.

Adieu, mon ami, adieu.

SCENE VIII.

M. DUBUT, GROS-PIERRE.

M. DUBUT, *s'aſſéyant.*

ALLONS, Gros-Pierre, conte-moi ton affaire.

GROS-PIERRE.

Vous ſçaurez, Monſieur l'Avocat, qu'il y a à côté de mon grand pré, un autre pré qui eſt à la veuve Mignot. Vous la connoiſſez la veuve Mignot ?

M. DUBUT.

Non.

GROS PIERRE.

La Veuve Mignot eſt la plus méchante femme du monde ; elle dit que je recule tous les ans la borne qui nous ſépare, & elle veut que je plantions une haye pour n'avoir plus de diſpute ; moi, je ne veux pas de haye, & je voudrois l'attaquer en juſtice ſur ce qu'elle dit que j'ai reculé la borne.

M. DUBUT.

Mais il n'y a qu'à meſurer le terrain, & l'on verra bien ſi vous y avez touché.

GROS-PIERRE.

Je ne voulons pas qu'on le meſure, & je ne voulons pas qu'alle m'accuſe de cela ; ceſt pourquoi je voulons l'y faire un procès en réparation de dommages & intérêts, afin qu'on m'adjuge ſon pré, pour que je n'ayons pas de diſputes.

M. DUBUT.

J'entends bien cela.

GROS-PIERRE.

Voilà ce que je voudrois que vous me conſeilliez, Monſieur l'Avocat.

M. DUBUT.

Mais, Gros-Pierre, cela e'eſt pas bien de vouloir avoir comme cela l'héritage de ſon voiſin.

GROS-PIERRE.

Je ſçavons bien qu'on dira cela ; mais ſi la Juſtice me le donne, qu'eſt-ce qu'il y aura à dire ?

M. DUBUT.

La Juſtice ne te le donnera pas.

GROS-PIERRE.

Pardonnez-moi, il n'y a qu'à embrouiller tout cela de façon que cela finiſſe comme

je le voulons; vous comprenez bian, Monſieur l'Avocat.

M. DUBUT.

Je ne te conſeillerai jamais de tenter un procès injuſte.

GROS-PIERRE.

Mais pourquoi ?

M. DUBUT.

Parce qu'il faut être honnête homme d'abord.

GROS-PIERRE.

Mais de tous les gens qui ont des procès, il y en a toujours un qui perd.

M. DUBUT.

Sans doute.

GROS-PIERRE.

Hé bien, ſi la veuve Mignot perd, c'eſt tout ce que je veux.

M. DUBUT.

Oui; mais ſi tu perds toi, comme cela arrivera, tu payeras les frais & tu diras que je t'ai mal conſeillé.

GROS-PIERRE.

Je dirai... je dirai que vous n'avez pas bien embrouillé l'affaire comme je le voulois

parce que je ſuis ſûr qu'on pourroit me faire avoir ce pré-là.

M. DUBUT.

Mais je te dis que la Loi eſt contre toi.

GROS-PIERRE.

Mais il n'y a qu'à la retourner, elle ſera pour moi.

M. DUBUT.

Tu n'y entends rien, je ne te veux pas embarquer dans une mauvaiſe affaire, je crois que c'eſt te donner un bon conſeil.

GROS-PIERRE.

Oui, un bon conſeil qui ne rapporte rien; à quoi eſt-il bon?

M. DUBUT.

A empêcher qu'on ne te mange inutilement.

GROS-PIERRE.

Voilà donc votre dernier mot, Monſieur l'Avocat?

M. DUBUT.

Oui & celui que tu dois ſuivre.

GROS-PIERRE.

Si vous aviez voulu, vous auriez pu m'en donner un autre, tant pis pour vous.

M. DUBUT.

Je ne veux pas te tromper. Juſqu'à préſent ne t'ai-je pas bien conduit dans tes affaires ?

GROS-PIERRE.

Cela eſt vrai.

M. DUBUT.

Eh bien, de quoi te plains-tu ?

GROS-PIERRE.

Oh de rien. Vous n'avez rien à mander chez nous, Monſieur l'Avocat ?

M. DUBUT.

Non, non, mon ami. Porte-toi bien.

GROS-PIERRE.

Je vous baille bien le bonjour.

SCENE IX.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE.

Dame JAQUELINE.

Eh bien, Monſieur l'Avocat, vous avez vu Gros-Pierre ?

M. DUBUT.

Oui.

Dame JAQUELINE.

Qu'eſt-ce qu'il vous vouloit ?

M. DUBUT.

Me conſulter ſur un procès qu'il vouloit avoir avec une de ſes voiſines.

Dame JAQUELINE.

Lui avez-vous donné votre avis ?

M. DUBUT.

Oui,

Dame JAQUELINE.

Et qu'eſt-ce qu'il vous a donné lui ?

M. DUBUT.

Rien.

Dame JAQUELINE.

Comment rien ? C'eſt donc là ce que vous m'aviez promis.

M. DUBUT.

Mais que veux-tu ? Tu ſçais bien que Gros-Pierre...

Dame JAQUELINE.

Je ſçai, je ſçai qu'avec tout votre eſprit vous ne ſçavez ce que vous faites ; ſi j'avois été là, j'aurois ſurement eu un Liévre qu'il avoit.

M. DUBUT.

Il avoit un Liévre ?

Dame JAQUELINE.

Aſſurément.

M. DUBUT.

Je ne l'ai pas vu.

Dame JAQUELINE.

Je le crois bien, & puis ce coquin-là ſe moque de vous après cela.

M. DUBUT.

Je ne lui donne rien du mien.

Dame JAQUELINE.

Et votre peine, votre ſcience... j'a iplus de regrets à ce Liévre-là!... où eſt-il allé, Gros-Pierre?

M. DUBUT.

Il eſt allé aux trois Rois, retrouver un de ſes amis.

Dame JAQUELINE.

Il y ſera peut-être encore. Je veux abſolument avoir le Liévre, ou je ne demeurerai plus avec vous.

M. DUBUT.

Quoi, vous voudriez me quitter, depuis vingt-cinq ans que nous ſommes enſemble.

Dame JAQUELINE.

Qu'eſt-ce que j'y ai gagné? Faites-vous la

moindre choſe de ce que je veux ? Vous me promettez tantôt, & puis vous n'y ſongez pas à la premiere occaſion.

M. DUBUT.

Que voulez-vous ? je vous promets encore...

Dame JAQUELINE.

Oui, oui, promettre & tenir ſont deux ; voilà qui eſt fini, je m'en irai demain.

M. DUBUT.

Ah, Dame Jacqueline...

Dame JAQUELINE.

Il n'y a point de Dame Jaqueline qui tienne.

M. DUBUT.

Mais comment faire ?

Dame JAQUELINE.

Je veux avoir le Liévre, & tout-à-l'heure. Voyez à vous arranger, je ne me contente pas de promeſſes davantage, je veux des effets. ſi vous voulez je m'en vais dire à Gros-Pierre que vous avez quelque choſe à lui dire.

M. DUBUT.

Si j'ai le Liévre, notre paix ſera donc faite ?

Dame JAQUELINE.

Oui, pour cette fois-ci.

M. DUBUT.

Fort-bien, allez, allez le chercher.

Dame JAQUELINE.

Je le vois à la porte des trois Rois. Je m'en vais l'appeller.

SCENE X.

M. DUBUT.

DAME JAQUELINE a raiſon, mieux on conſeille les gens & moins ils ont de reconnoiſſance. Si j'avois été de l'avis de Gros-Pierre, il m'auroit ſurement donné ſon Liévre. Puiſque cela fait tant de plaiſir à Dame Jaqueline, je m'en vais employer un moyen qui ſurement me réuſſira. Prenons un gros Livre pour faire ſemblant de conſulter; il en ſera ſurement la dupe. *Il prend un grand Livre, & il ſe met à lire.*

SCENE XI.

M. DUBUT, Dame JAQUELINE, GROS-PIERRE, VINCENT.

Dame JAQUELINE.

TENEZ, Monſieur l'Avocat, le voilà Gros-Pierre, il n'étoit pas encore parti.

GROS-PIERRE.

Eſt-ce que vous avez quelque choſe à me dire, Monſieur l'Avocat ?

M. DUBUT.

Eh oui vraiment, j'ai ſongé à ton affaire, & j'ai trouvé ici....

GROS-PIERRE,

Quoi, Monſieur l'Avocat ?

M. DUBUT.

Que tu pourrois bien...

GROS-PIERRE.

Avoir mon pré ?

M. DUBUT.

Oui, s'il n'y a jamais eu de haye qui ait ſéparé ces deux héritages.

GROS-PIERRE.

Non, Monſieur l'Avocat, je ſuis bien ſûr

qu'il n'y en a jamais eu, parce que le tout appartenoit au même Maître; c'eſt pourquoi je pourrions demander ce qui eſt à la veuve Mignot, mon pré étant plus grand que le ſien.

M. DUBUT.

Le tien eſt plus grand?

GROS-PIERRE.

Oui.

M. DUBUT.

Il n'y a plus de difficultés.

GROS-PIERRE.

Tout de bon, Monſieur l'Avocat, vous le croyez?

M. DUBUT.

Sans doute & le procès ſe gagnera, parce que le fort emporte le foible.

GROS-PIERRE.

C'eſt vrai, cela; vous êtes un bien habile homme.

M. DUBUT.

On ne voit pas tout d'un coup le pour & le contre.

GROS PIERRE.

Vincent, je t'avois bien dit que ma cauſe

étoit bonne, tu n'entends rien aux affaires à toi.

VINCENT.

Eh bien, je ne le crois pas encore.

GRAND-PIERRE.

Tu es bien obſtiné ! tu ne mangeras pas de mon Liévre; car je m'en vais le donner à Monſieur l'Avocat.

Dame IAQUELINE.

Qu'eſt-ce que vous dites, Gros-Pierre ?

GROS-PIERRE.

Je dis que je donne ce Liévre à Monſieur l'Avocat. Prenez-le, Dame Jaqueline. *Il lui donne.*

Dame JAQUELINE.

Donnez, donnez. *Elle l'emporte, & elle revient.*

M. DUBUT.

Ah ça, écoutez-moi, Gros-Pierre, je vois que vous aimez les bons conſeils.

GROS-PIERRE.

Eh pardi, je vous le demande ? il n'y a que ceux-là.

M. DUBUT.

C'eſt donc ceux-là qu'il faut payer, & non pas les autres.

GROS-PIERRE.

C'eſt ce que je vous diſons.

M. DUBUT.

Eh bien, c'eſt le premier que je vous ai donné qui étoit le bon & non pas le ſecond.

GROS-PIERRE.

Quoi celui de ne pas plaider.

M. DUBUT.

Sans doute.

GROS-PIERRE.

Quoi, le plus fort...

M. DUBUT.

Eſt ſouvent le plus injuſte.

GROS-PIERRE.

Mais l'adreſſe, l'habileté, la ruſe...

M. DUBUT.

Fait des dupes.

VINCENT.

Je te l'avois bien dit, Gros-Pierre.

GROS-PIERRE.

Tais-toi.

Dame JAQUELINE.

Si tu ne t'étois pas moqué de mo tantôt avec ton Liévre, nous ne nous moquerions pas de toi à préſent.

GROS-PIERRE.

Je parie que c'eſt vous, Dame Jaqueline, qui avez conſeillé à Monſieur l'Avocat de me faire ce tour-là.

Dame JAQUELINE.

Eh bien, c'eſt vrai, Gros-Pierre.

M. DUBUT.

Tu en es quitte à meilleur marché que ſi tu plaidois.

GROS-PIERRE.

Oh, je n'en ſuis pas fâché à cauſe de vous; mais à cauſe d'elle.

VINCENT.

Moi, j'en ſuis bien-aiſe, parce que tu n'as pas voulu me croire. Allons, allons-nous-en.

M. DUBUT.

Adieu, mes amis, votre ſerviteur.

GROS-PIERRE.

Adieu, Monſieur l'Avocat, je ne croirons plus jamais que votre premiere parole, *Ils ſortent.*

Dame JAQUELINE.

Vous voyez bien que j'avois raiſon, Monſieur l'Avocat.

M. DUBUT.

Oui ; mais vous m'avez fait mentir, je n'aime pas cela. Allons ſouper. *Ils ſortent.*

LES BONS,

CINQUANTE-DEUXIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DEGRANTIER, *Financier.*

M. DUPONT, *Secrétaire de M. de Grantier.*

Mᵉ. DEVILLEMARE, *Sœur de M. de Grantier.*

L'ABBÉ DE LA SOURDIERE.

M. DESPRÉS, *Employé de Chartres.*

M. DEMÉRIN, *Commis.*

DUBOIS.

LAFOND.

DEL'ISLE, *Valet de Chambre de M. de Grantier.*

M. HOCHEPOT, *Maître d'Hôtel de M. de Grantier.*

La Scene eſt dans le Cabinet de M. de Grantier.

LES BONS,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT.

M. DEGRANTIER, *en entrant avec des papiers à la main.*

Ah, vous êtes ici, Monſieur Dupont, je vous faiſois chercher par-tout.

M. DUPONT.

Il y a une demie-heure que j'attends.

M. DEGRANTIER.

Ah ça, cette ſaiſie, il faudra la faire rendre

M. DUPONT.

Mais Monſieur, c'eſt la ſeconde fois que ces gens-là ſont pris en flagrant délit.

M. DEGRANTIER.

On n'en ſçait rien, ainſi n'en parlez pas.

M. DUPONT.

Je ſçai bien que Madame votre mere s'intéreſſe pour eux, & je lui ai dit qu'ils n'étoient pas dans le cas qu'on leur faſſe de grace.

M. DEGRANTIER.

Vous avez bien fait ; mais Madame de Franville m'a dit qu'elle ſe brouilleroit avec moi, ſi je ne finiſſois pas cela comme elle le deſire ; ainſi vous voyez bien....

M. DUPONT.

Il n'y aura qu'à faire accroire à Madame votre mere que c'eſt à ſa conſidération.

M. DEGRANTIER.

Sans doute.

M. DUPONT.

Monſieur, veut-il ſigner cette délibération d'hier ?

M. DEGRANTIER.

Oui, donnez. *Il ſigne.*

M. DUPONT.

J'ai répondu au Receveur d'Etampes qu'il faut qu'il faſſe des pourſuites.

M. DEGRANTIER.

Il faut ajouter, ſans quoi il ſera caſſé.

M. DUPONT.

Je l'ai mis auſſi.

M. DEGRANTIER.

Avez-vous les deux bons pour cet entrepôt de Tabac & le Grenier à Sel?

M. DUPONT.

Oui, Monſieur, les voilà.

M. DEGRANTIER.

C'eſt très-bien.

M. DUPONT

Si Monſieur vouloit donner l'entrepôt de Tabac à mon Frere.

M. DEGRANTIER.

Votre Frere? mais je l'ai placé.

M. DUPONT.

Oui, Monſieur; mais il n'a que huit cent francs.

M. DEGRANTIER.

Il eſt encore bien heureux.

M. DUPONT.

Mais Monſieur, à moi; il y a longtems que vous m'en promettez un.

M. DEGRANTIER.

Nous verrons cela une autre fois, eſt-ce que vous voulez me quitter ?

M. DUPONT.

Non, Monſieur, aſſurément ; mais je le ferois exercer.

M. DEGRANTIER.

Cela ne ſe peut pas, il faut exercer ſoi-même.

M. DUPONT.

Mais Monſieur, il y a des exemples....

M. DEGRANTIER.

Oui, autrefois ; mais à preſent cela ne ſe fait plus.

M. DUPONT.

Mais le Grenier à Sel ; mon pere eſt dans cette ville-là & en le mettant ſous ſon nom...

M. DEGRANTIER.

Votre pere, votre pere n'entend rien à ces affaires-là.

SCENE II.

M. DEGRANTIER, L'ABBÉ, M. DUPONT.

DEL'ISLE, *annonçant.*

MONSIEUR l'Abbé de la Sourdiere.

M. DEGRANTIER.

Ah, Monſieur l'Abbé, je ſuis charmé de vous voir.

L'ABBÉ.

J'avois peur de ne pas vous trouver.

M. DEGRANTIER.

Je devois ſortir ce matin ; mais une affaire que j'avois, eſt remiſe ; j'en ſuis bien aiſe, parce que j'ai l'honneur de vous voir.

L'ABBÉ.

C'eſt que j'ai une grande affaire à vous : c'eſt la Vicomteſſe, elle vouloit venir elle-même mais elle a été obligée d'aller à Verſailles.

M. DEGRANTIER.

Queſt-ce que c'eſt ?

L'ABBÉ.

C'eſt pour un homme qu'elle protége beau-

coup, & vous lui ferez le plus grand plaiſir, ſi vous pouvez lui donner un entrepôt de tabac, ou un grenier à ſel, qui eſt dans votre département: voilà ſon mémoire, vous verrez les droits de cet homme-là, elle ne demande pas à propos de rien.

M. DEGR NTIER.

Je n'ai pas beſoin de voir; ces deux emplois ne ſont pas de mon département & je n'y peux rien du tout.

L'ABBÉ.

On lui avoit pourtant dit que cela vous regardoit.

M. DEGRANTIER.

Je le voudrois très-fort, je ſerois enchanté de pouvoir lui faire ce plaiſir-là, ainſi qu'à vous.

L'ABBÉ.

Quoi, ni l'un ni l'autre?

M. DEGRANTIER.

Ni l'un ni l'autre.

L'ABBÉ.

Elle y compte pourtant.

M. DEGRANTIER.

J'en ſuis déſeſpéré.

L'ABBÉ.

Elle ſe plaint déjà beaucoup de vous au moins.

M. DEGRANTIER.

De moi ?

L'ABBÉ.

Oui vraiment, elle dit que vous la négligez depuis quelque tems.

M. DEGRANTIER.

Elle eſt bien bonne ; j'aurai l'honneur de lui aller faire ma cour inceſſamment.

L'ABBÉ.

Je lui dirai donc que cela ne vous regarde pas.

M. DEGRANTIER.

Si vous voulez bien. Où allez-vous donc, Monſieur l'Abbé ? Eſt-ce que vous ne dînez pas ici ?

L'ABBÉ.

Non, je ne peux pas avoir cet honneur-là aujourd'hui.

M. DEGRANTIER.

Mais quand vous verra-t-on ?

L'ABBÉ.

Surement demain ou après. Ah ça, vous êtes en affaire, laiſſez-moi aller.

M. DEGRANTIER.

Vous le voulez ?

L'ABBÉ.

Vous vous moquez de moi.

M. DEGRANTIER.

Ne m'oubliez pas.

L'ABBÉ.

Non, non.

SCENE III.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT.

M. DEGRANTIER.

Où en étions-nous ? Ah, ces deux Cavaliers qui ont été pris avec du tabac ?

M. DUPONT.

Monſieur, voilà le procès-verbal.

M. DEGRANTIER.

Allons, il faut écrire au Major. Sçavez-vous où eſt leur Régiment ?

M. DUPONT.

Non, Monſieur.

M. DEGRANTIER.

Vous vous en informerez.

M. DUPONT.

Oui, Monſieur.

M. DEGRANTIER.

Il faut répondre à Monſieur Delorme à propos. Écrivez. Ne manquez pas, Monſieur, ſitôt la préſente reçue.

M. DUPONT, *écrivant.*

Reçue?

M. DEGRANTIER.

Reçue, de faire faire l'état que vous me propoſez.

SCENE IV.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT.

DEL'ISLE.

DELISLE.

MONSIEUR, il y a là un Employé de Chartres qui demande à vous parler.

M. DEGRANTIER.

Savez-vous ce qu'il veut?

DEL'ISLE.

Non, Monſieur; il dit que c'eſt quelque choſe de très-preſſé.

M. DEGRANTIER.

Faites-le entrer.

DEL'ISLE.

Entrez, Monſieur.

SCENE V.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT, M. DESPRÉS.

M. DEGRANTIER.

Eh bien, Monſieur, qu'eſt-ce qu'il y a? pourquoi venez-vous à Paris ſans congé?

M. DESPRÉS.

Monſieur, c'eſt que je viens vous demander vos bontés.

M. DEGRANTIER.

Pour quoi faire?

M. DESPRÉS.

C'eſt que ſi Monſieur, vouloit...

M. DUGRANTIER.

Parlez donc.

M. DESPRÉS.

Le Grenier à Sel d'Epernon eſt vacant & il ne dépendroit que de Monſieur de faire ma fortune.

M. DEGRANTIER.

Cela ne ſe peut pas.

M. DESPRÉS.

Mais, Monſieur, conſidérez...

M. DEGRANTIER.

Allons, Monſienr Dupont, où en ſommes-nous ?

M. DUPONT, *liſant.*

De faire faire l'état que vous me propoſez.

M. DEGRANTIER.

Que vous me propoſez dans votre lettre du 21. de ce mois.

M. DESPRÉS.

Si j'oſois, Monſieur...

M. DEGRANTIER.

Allons, en voilà aſſez.

M. DESPRÉS.

Mais, Monſieur, ſi Monſieur vouloit ſe reſſouvenir que j'ai eu une fois le bras caſſé par des Contrebandiers, & que j'ai été encore une autre fois bleſſé...

M. DEGRANTIER.

Vous avez eu une gratification.

M. DESPRÉS.

Il eſt vrai, Monſieur, auſſi je ne m'e plains pas.

M. DEGRANTIER.

Après Monſieur Dupont?

M. DUPONT.

Dans votre lettre du 21. de ce mois.

M. DEGRANTIER.

Du 21. de ce mois; parce qu'en conſéquence je ferai délibérer.

M. DESPRÉS.

Monſieur...

M. DEGRANTIER.

Je vous dis encore une fois que cela ne ſe peut pas, & je vous conſeille de vous en aller tout de ſuite, ſans quoi on vous apprendra à venir à Paris ſans congé.

M. DESPRÉS.

Monſieur, j'eſpére que vous me pardonnerez.

M. DEGRANTIER.

Oui; mais que cela ne vous arrive plus. Allons, adieu.

M. DESPRÉS.

Monſieur, je ſuis bien fâché...

M. DEGRANTIER.

Allons, allons, c'eſt bon.

SCENE

SCENE VI.

M. DEGRANTIER, Mᵉ. DEVILLEMARE, M. DUMONT, DEL'ISLE.

DEL'ISLE.

MADAME de Villemare.

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Ah, mon frere, je ſuis charmée de vous trouver.

M. DEGRANTIER.

Moi, je ſuis bien aiſe de voir que vous vous portiez bien à préſent.

Mᵉ. VILLEMARE.

Ah, ne parlez pas de cela, je ſuis dans un état affreux depuis huit jours; j'arrive de la campagne pour voir ce que je ferai à mes nerfs.

M. DEGRANTIER.

Comment eſt-ce que la campagne ne vous a pas fait de bien?

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Non, vraiment, au contraire.

M. DEGRANTIER.

C'eſt que vous vous êtes toujours couchée au jour, je le parierois.

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Eh bien oui; mais je ne peux pas faire autrement; ne parlons plus de cela.

M. DEGRANTIER.

Je n'en parlerai pas ſi vous voulez; mais ſi vous vous couchiez comme moi à minuit, vous verriez que vous vous porteriez à merveille. Je le diſois encore hier à votre mari.

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Si vous m'aimiez, voilà ce que vous ne lui diriez pas.

M. DEGRANTIER.

Mais je vous demande pardon? c'eſt parce que je vous aime.

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Nous allons le voir; car je viens vous demander de me faire un plaiſir.

M. DEGRANTIER.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Vous connoiſſez la Marquiſe de Courciere?

M. DEGRANTIER.

Oui.

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Vous ſavez comme nous nous aimons.

M. DEGRANTIER.

Oui, comme les femmes s'aiment.

Me. DEVILLEMARE.

Vous ne le croyez pas; cependant rien n'eſt plus vrai, je l'aime beaucoup moi. Il y a un homme pour qui elle s'intéreſſe vivement, je me ſuis chargé de vous demander pour lui un entrepôt de tabac qui eſt vacant & que vous...

M. DEGRANTIER.

Il eſt donné.

Me. DEVILLEMARE.

Mais il y a un Grenier à Sel.

M. DEGRANTIER.

Tout cela eſt donné.

Me. DEVILLEMARE.

Mais ſon pere doit vous écrire auſſi.

M. DEGRANTIER.

Le Pere de la Marquiſe?

Me. DEVILLEMARE.

Oui, vous ne pouvez pas le refuſer.

M. DEGRANTIER.

Pourquoi cela? Il n'eſt plus en place.

Me. DEVILLEMARE.

Ah, mon frere!...., un homme comme lui!

M. DEGRANTIER.

Mais, Madame, je ne peux pas faire l'impoſſible.

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Ma mere vous en parlera, je vous en avertis.

M. DEGRANTIER.

Ma mere me tourmente toujours; tenez, Monſieur Dupont, peut vous dire qu'il y a deux de ſes ſes Protégés à qui je ſauve aujourd'hui les galeres.

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Bon, voilà une belle miſére! mon Frere ſi vous pouviez, vous me feriez plaiſir, d'ailleurs vous connoiſſez celui pour qui nous demandons.

M. DEGRANTIER.

Qui eſt-ce?

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Monſieur Demérin.

M. DEGRANTIER.

Demérin?

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Oui, il eſt là dans votre antichambre.

M. DEGRANTIER.

Ah bien, j'arrangerai cela avec lui.

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Je vous en aurai la plus grande obligation.

M. DEGRANTIER.

Ne vous inquiétez pas.

Mᵉ. DEVILLEMARE.

C'eſt charmant à vous. Je m'en vais en ce cas-là.

M. DEGRANTIER.

Pourquoi ne dînez-vous pas ici ?

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Eſt-ce que je dîne ?

M. DEGRANTIER.

Vous avez tort.

Mᵉ. DEVILLEMARE.

Oui, avec mon eſtomach. Ah ça, adieu, mon frere. Embraſſez-moi donc. *Elle l'embraſſe.* Quand eſt-ce que je vous verrai ?

M. DEGRANTIER.

Ce ſoir ou demain. *Il la reconduit.* Monſieur Demérin, entrez un peu ici.

SCENE VII.

M. DEGRANTIER, M. DEMERIN, M. DUPONT.

M. DEMERIN.

MONSIEUR, Madame votre Sœur a eu la bonté de vous parler en ma faveur.

M. DEGRANTIER.

Oui, oui; mais je voudrois bien ſavoir à propos de quoi vous vous aviſez de me faire parler comme cela par tout le monde.

M. DEMERIN.

Monſieur; c'eſt que je n'ai oſé vous parler moi-méme.

M. DEGRANTIER.

Et vous avez-bien fait Monſieur. Je trouve votre demande fort extraordinaire.

M. DEMERIN.

Comment, Monſieur....

M DEGRANTIER.

Il me ſemble que vous deviez être content de l'emploi que vous avez.

M. DEMERIN.

Monſieur, ce ſont ces Dames qui veulent

bien s'interreſſer à moi, & qui ont cru, que vous voudriez bien me protéger.

M. DEGRANTIER.

Je vous protégerai auſſi ; mais c'eſt pour vous conſerver ce que vous avez & je vous défends de jamais penſer à autre choſe.

M. DEMERIN.

Monſieur, je n'ai pas cru....

M. DEGRANTIER.

Il n'eſt pas queſtion de cela, Monſieur, je vous le dis très-ſérieuſement.

M. DEMERIN.

Cela ſuffit, Monſieur.

M. DEGRANTIER.

Penſez-y, & qu'il ne me vienne plus de recommandation à votre ſujet, allons, voilà qui eſt fini.

M. DEMERIN.

Monſieur, comme vous voudrez. *Il ſort.*

M. DEGRANTIER.

Ces Meſſieurs-la ne ſont jamais contents ; avec douze cens francs il me ſemble qu'il y a pourtant bien dequoi vivre.

SCENE VIII.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT, DEL'ISLE.

DEL'ISLE.

MONSIEUR, il y a là Monſieur Dubois & un de ſes parens.

M. DEGRANTIER.

Qu'eſt-ce que c'eſt que Monſieur Dubois?

DEL'ISLE,

C'eſt le valet de chambre de Madame de Franville.

M. DEGRANTIER.

Faites-le entrer.

SCENE IX.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT, DE L'ISLE, DUBOIS, LAFOND.

M. DEGRANTIER.

QU'EST-CE qu'il y a, Monſieur Dubois?

DUBOIS.

Monſieur, Madame de Franville vous fait

bien ſes complimens, & voilà une lettre qu'elle m'a chargé de vous remettre.

M. DEGRANTIER.

Ah, ah, voyons. *Il lit la lettre.*

DUBOIS.

Voilà auſſi Monſieur Delafond, le frere de Mademoiſelle Julie, qu'elle vous recommande.

M. DEGRANTIER, *liſant.*

C'eſt le frere de Mademoiſelle Julie ?

DUBOIS.

Oui, Monſieur, la femme de chambre de Mademoiſelle.

M. DEGRANTIER, *liſant.*

Ah je ſuis bien aiſe de lui faire plaiſir, ainſi qu'à vous, Monſieur Dubois.

DUBOIS.

Monſieur, nous vous ſerons très-obligés.

M. DEGRANTIER.

Monſieur Dupont, mettez le nom de Monſieur Dubois, au bon pour l'entrepôt de tabac & à celui du Grenier à Sel celui de Monſieur....

LAFOND.

Delafond, Monſieur, à vous ſervir.

M. DEGRANTIER.

Vous direz à Madame de Franville que je ne lui écris pas ; mais que j'aurai l'honneur de la voir ce ſoir.

DUBOIS.

Monſieur, je n'y manquerai pas.

M. DUPONT.

Monſieur, c'eſt fini. *Il donne les Bons à M. Degrantier.*

M. DEGRANTIER, *donnant les Bons à Dubois & Lafond.*

Tenez, Meſſieurs, ah ça, j'eſpere que vous vous comporterez bien.

DUBOIS.

Ah, Monſieur, vous pouvez en être bien ſûr.

M. DEGRANTIER.

Allons, je ſuis charmé de vous avoir fait plaiſir.

DUBOIS.

Nous vous avons bien de l'obligation, & nous ne l'oublierons jamais.

M. DEGRANTIER.

C'eſt très-bien. Adieu, adieu.

SCENE X.

M. DEGRANTIER, M. DUPONT. M. HOCHEPOT.

M. HOCHEPOT,

MONSIEUR, eſt ſervi.

M. DEGRANTIER.

Allons, Monſieur Dupont, allez-vous-en dîner, nous acheverons cela tantôt. Revenez de bonne heure.

M. DUPONT.

Oui, Monſieur. *Ils s'en vont.*

L'AVOCAT CONSULTANT,

CINQUANTE-TROISIÉME PROVERB.

PERSONNAGES.

M. GALAND DELARIVERIE, *Avocat.*

M. DE S. HILAIRE, } *Officiers.*
M. DE CACHANT, }

BENOIST, *Laquais de M. Galand de la Riverie.*

La Scene eſt chez M. Galand de la Riverie.

L'AVOCAT CONSULTANT,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE CACHANT, M. DE S. HILAIRE.

M. DECACHANT.

QU'EST-CE que tu viens donc faire ici, S. Hilaire ?

M. DE S. HILAIRE.

Je viens conſulter M. Galand Delariverie, ſur une affaire.

M. DECACHANT.

Parbleu, je te plains d'être entre ſes mains.

car il ne finit rien ; je ſuis bien fâché de l'avoir pour Avocat.

M. DE S. HILAIRE.

Mon affaire à moi ne ſera pas longue, ce ne ſera qu'une conſultation.

M. DECACHANT.

On ne le trouve jamais chez lui.

M. DE S. HILAIRE.

Je ſçai bien où il va ; mais ne t'embarraſſe pas ; je ne crois pas qu'il y retourne davantage.

M. DECACHANT.

On dit qu'il eſt amoureux d'une Demoiſelle.

M. DE S. HILAIRE.

C'eſt cela même.

M. DECACHANT.

Tu la connois peut-être ?

M. DE S. HILAIRE.

Beaucoup.

M. DECACHANT.

Je t'entends.

M. DE S. HILAIRE.

Je crois avoir imaginé un moyen pour cela.

M.

M. DECACHANT.

Ne lui fait pas de mal.

M. DE S. HILAIRE.

Ne t'inquiéte pas.

M. DECACHANT.

C'eſt que s'il étoit malade, cela reculeroit encore mon affaire.

M. DE S. HILAIRE.

Tu n'as rien à craindre.

M. DECACHANT.

Je m'en vais, je reviendrai tantôt.

SCENE II.

M. DE S. HILAIRE, M. DECACHANT, BENOIT.

BENOIT.

MESSIEURS, Monſieur l'Avocat va revenir dans l'inſtant.

M. DE S. HILAIRE.

Où eſt il?

BENOIT.

Il n'eſt pas loin, il eſt chez Mademoiſelle de Sainte Lucie.

M. DECACHANT.

C'eſt cela même.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, c'eſt bon.

M. DECACHANT.

Adieu, S. Hilaire, à ce ſoir.

BENOIT.

Le voilà, Monſieur l'Avocat, il rentre par le jardin.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, laiſſez nous.

BENOIT *par la fenêtre.*

Ici Monſieur, ici.

SCENE III.

M. DE S. HILAIRE, M. GALAND.

M. GALAND.

Ah, c'eſt Monſieur de S. Hilaire.

M. DE S. HILAIRE.

Oui, Monſieur Galand, je viens vous conſulter.

M. GALAND.

Monſieur, vous me faites bien de l'honneur, aſſeyez-vous donc, s'il vous plâit.

M. DE S. HILAIRE.

Ce n'eſt pas la peine. Voici, dequoi il s'agit.

M. GALAND.

Mais, Monſieur, je ne peux pas vous écouter comme cela.

M. DE S. HILAIRE.

Allons, puiſque vous le voulez abſolument. *Ils s'aſſoyent.*

M. GALAND.

C'eſt que réellement vous ſerez mieux.

M. DE S. HILAIRE.

Monſieur, je viens vous conſulter pour ſavoir ce que je dois choiſir d'une choſe ou de l'autre que je me trouve dans la néceſſité de faire.

M. GALAND.

Voyons, Monſieur, expliquez votre affaire comme elle eſt.

M. DE S. HILAIRE.

Monſieur, je n'ai jamais eu de procès de ma vie, & je voudrois bien n'en pas avoir.

M. GALAND.

Il y a peut-être quelque moyen d'accommodement; voyons.

M. DE S. HILAIRE.

Monſieur, il y a un homme dans le monde qui me déplaît beaucoup, je ſuis déterminé à lui donner cent coups de bâton, ou à le jetter par les fenêtres.

M. GALAND.

Monſieur, c'eſt violent.

M. DE S. HILAIRE.

Je le ſçai bien; mais je ne peux pas abſolument m'en diſpenſer, & je viens vous conſulter ſur le choix de ces deux choſes-là.

M. GALAND.

Je ne vous conſeillerai jamais ni l'une ni l'autre, il y a trop de danger.

M. DE S. HILAIRE.

Oui pour cet homme-là.

M. GALAND.

Pour vous-même; mais quelles raiſons avez-vous? Il y a les voies de la Juſtice.

M. DE S. HILAIRE.

Je vous dis que je ne veux pas avoir de procès, cela m'impatiente, & je ne veux pas tirer cette affaire-là en longueur.

M. GALAND.

Mais que vous a fait cet homme qui puiſſe vous porter à cet excès de violence?

M. DE S. HILAIRE.

Le voici, Monſieur. Je ſuis très-amoureux d'une Demoiſelle fort aimable que j'ai même envie d'épouſer, je crois lui plaire, & cet homme ne ceſſe point de venir dans la maiſon ; vous entendez ?

M. GALAND.

Oui, Monſieur, très-bien.

M. DE S. HILAIRE.

Or, comme il paroît vouloir déterminer la mere de cette Demoiſelle en ſa faveur, je ne vois pas d'autre parti à prendre que de l'expulſer de cette maiſon. N'eſt-ce pas expulſer qu'il faut dire ?

M. GALAND.

Oui, Monſieur.

M. DE S. HILAIRE.

Je trouve bien que de le faire ſauter par les fenêtres ſeroit plus court ; mais il pourroit en mourir, & pourvu qu'il n'y revienne plus, c'eſt tout ce qu'il me faut ; ainſi les coups de bâton pourroient peut-être lui ſuffire. Conſeillez-moi.

M. GALAND.

Monſieur, il pourroit arriver que...

M. DE S. HILAIRE.

Parlez moi naturellement, j'aimerois fort les coups de bâton.

M. GALAND.

Prenez plutôt le parti de la douceur; cela auroit moins d'inconvénient.

M. DE S. HILAIRE.

Oui; mais cela ſera lent.

M. GALAND.

Non, non, attendez quelques jours, vous verrez que cet homme-là prendra ſon parti.

M. DE S. HILAIRE.

Vous le croyez?

M. GALAND.

Oh ſurement vous ne le reverrez plus.

M. DE S. HILAIRE.

Vous me le promettez?

M. GALAND.

J'en réponds, même.

M. DE S. HILAIRE.

En ce cas-là... Mais ſi je le retrouve encore, pour lors je prendrai le parti de la fenêtre.

M. GALAND.

Vous ne ſerez plus expoſé à cette violence

M. DE S. HILAIRE.

Allons, Monſieur, nous verrons. *Il met deux écus ſur le Bureau de M. Galand.*

M. GALAND.

Monſieur, qu'eſt-ce que vous faites donc?

M. DE S. HILAIRE.

Il faut bien que je vous paye votre conſultation.

M. GALAND.

Monſieur, vous vous mocquez de moi.

M. DE S. HILAIRE.

Vous n'êtes pas obligé de donner votre tems & votre ſcience pour rien, je ſuivrai donc votre conſeil, j'attendrai deux jours; mais après cela je ne balancerai plus. Adieu, Monſieur Galand, en vous remerciant.

M. GALAND.

Monſieur....

M. DE S. HILAIRE.

Rentrez donc.

M. GALAND.

Monſieur, je vous verrai aller. *Ils ſortent.*

EXPLICATION
DES PROVERBES
De la ſeptiéme partie.

48. *Il ſe ſert de la patte du Chat pour tirer les marons du feu.* 5
49. *Face d'homme, porte vertu.* 55
50 *L'entente eſt au diſeur.* 71
51. *Il faut gratter les gens où il leur demange.* 101
52. *Aux derniers les bons.* 133
53. *Un bon averti en vaut deux.* 159

FIN.

LES
DÉSESPÉRÉS
DE
L'OPERA,
CINQUANTE-QUATRIÉME PROV.

PERSONNAGES.

M. SANGLIER.

M. PILLIER.

M. POINTDUTOUT.

M. QU'IMPORTE.

Le GARÇON *Caffetier.*

La Scene eſt dans un Caffé.

LES DÉSESPÉRÉS DE L'OPERA, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. PILLIER, LE GARÇON.

M. PILLIER.

GARÇON!

LE GARÇON.

Monſieur Pillier, qu'eſt-ce qu'il y a pour votre ſervice ?

M. PILLIER.

Monſieur Sanglier, eſt-il venu ici aujourd'hui ?

LE GARÇON.

Non, Monſieur, pas encore.

M. PILLIER.

Et a-t-on dit quelques nouvelles ce matin?

LE GARÇON.

Non, Monſieur.

M. PILLIER.

Quoi, rien du tout ?

LE GARÇON.

Pardonnez-moi, le feu a été dans une cheminée ici près, hier au ſoir.

M. PILLIER.

Bon, le feu dans une cheminée !

LE GARÇON.

Mais, Monſieur, il étoit bien fort.

M. PILLIER.

Voilà quelque choſe de rare !

Le GARÇON.

Mais c'eſt que ſi le feu avoit gagné, tout le quartier auroit été brulé.

M. PILLIER.

Oui, avec les pompes qu'il y a à préſent, comment voulez-vous que cela arrive ?

Le GARÇON.

Oh, il eſt vrai qu'il n'y a plus rien à craindre.

M. PILLIER.

Il y a des choſes bien plus intéreſſantes que tout cela. Avez-vous entendu parler de l'Opéra ?

Le GARÇON.

De l'Opéra ?

M. PILLIER.

Oui, de l'Opéra ?

Le GARÇON.

Oui, Monſieur, on dit qu'il y en a un nouveau.

M. PILLIER.

Je le ſçais parbleu bien, on ne veut pas donner des anciens.

Le GARÇON.

Mais les nouveaux ne dureront ils pas davantage ?

M. PILLIER.

Eh non vraiment ! malheureux Opéra ! & perſonne n'y penſe !

Le GARÇON.

Ah, tenez, Monſieur, voilà Monſieur Sanglier, que vous demandiez.

M. PILLIER.

Monſieur Sanglier?

Le GARÇON.

Oui, Monſieur.

M. PILLIER.

Nous allons voir ce qu'il nous dira.

Le GARÇON.

Vous ne voulez rien à préſent, Monſieur?

M. PILLIER.

Non, non.

SCENE II.

M. SANGLIER, M. PILLIER.

M. SANGLIER.

Ah, bonjour, Monſieur Pillier.

M. PILLIER.

Eh bien, Monſieur ſanglier, cette voix que vous diſiez que nous aurions?

M. SANGLIER.

Je n'en ai pas entendu dire la moindre

choſe, que ce que l'on nous en a dit avanthier.

M. PILLIER.

Et vous ne vous en êtes pas informé depuis?

M. SANGLIER.

Je n'en ſais pas davantage : les uns me diſent qu'elle eſt au concert de Lion, d'autres, à Rouen ; cela n'eſt pas clair & c'eſt dommage ; car on prétend que cétoit la même voix préciſément que celle de Mademoiſelle le Maure.

M. PILLIER.

Il faudroit donc qu'on y envoyât.

M. SANGLIER.

La moitié des gens diſent que l'on n'a pas beſoin de ces voix-là, qu'elles ne ſavent que crier & qu'elles ne chantent point.

M. PILLIER.

Voilà comme l'Opéra françois, la gloire de la Nation ſe perdra ! eſt-ce que vous ne voyez pas cela ?

M. SANGLIER.

Eh, je ne le vois que trop !

M. PILLIER.

Il faudroit donc ſonger à y remédier.

M. SANGLIER.

J'y ſonge auſſi ; mais cette diable de Muſique d'Opéra-Comique, nous écraſera tôt ou tard.

M. PILLIER.

Il faut pourtant prendre un parti, il n'y a pas à balancer.

M. SANGLIER.

Si l'on pouvoit donner des Opéra de Lully, il n'eſt pas douteux que nous reprendrions bientôt le deſſus, j'en ſuis bien ſûr, moi.

M. PILLIER.

Qu'on nous donne du Rameau ſeulement ; allons je le veux bien, je le leur paſſe.

M. SANGLIER.

Du Rameau !

M. PILLIER.

Oui, Monſieur ; c'eſt toujours du véritable Opéra.

M. SANGLIER.

Si vous voulez.

M. PILLIER.

Il ne faut pas être ſi difficile.

M. SANGLIER.

Il eſt vrai qu'il y a du récitatif.

M. PILLIER.

Et de belles ſcenes!

M. SANGLIER.

Pas tant que dans Lully, voilà le vrai goût Francois & que je voudrois bien voir renaître, ſans cela nous ſommes perdus.

M. PILLIER.

Les Ballets nous écraſeront tout-à-fait, Monſieur, quand la Muſique nouvelle ne prendroit pas le deſſus.

M. SANGLIER.

Comment faire donc?

M. PILLIER.

Je n'en ſçais rien.

M. SANGLIER.

Il n'y a preſque plus de gens de notre parti.

M. PILLIER.

On ne veut que des Ariettes.

M. SANGLIER.

Et de la Danſe.

M. PILLIER.

Je cherche depuis longtemps quelque moyen de remédier à tout cela.

M. SANGLIER.

Et moi, donc ? Je ne reſte pas les bras croiſés. Croyez-vous que je ne gémiſſe pas de cette décadence du gôut ?

M. PILLIER.

Armide avoit réuſſi.

M. SANGLIER.

J'en eſpérois beaucoup.

M. PILLIER.

Il faudroit redonner Armide.

M. SANGLIER.

Sans doute, mais faites entendre cela à tout Paris.

M. PILLIER.

Ils aimeront mieux tout perdre.

M. SANGLIER.

Ils nous propoſerons de mettre l'Opera-Comique à l'Opéra, & d'y joindre des Ballets.

M. PILLIER.

Il ne faut pas le ſouffrir.

M. SANGLIER.

J'y ſuis bien réſolu.

M. PILLIER.

Mais comment l'empêcher ?

M. SANGLIER.

Emparez-vous du Parterre.

M. PILLIER.

Il n'y a plus perſonne de goût ?

M. SANGLIER.

Et dans le foyer ?

M. PILLIER.

On y vient parler nouvelles & chevaux pendant les Scenes & l'on n'en ſort, que pour les Ballets

M. SANGLIER.

On ne penſe ſérieuſement à rien à préſent.

M. PILLIER.

Il n'y a que vous & moi qui nous occupions de cela.

M. SANGLIER.

Oui, mais nous y rêvons en vain, l'Opéra ſera detruit malgré nous.

M. PILLIER.

Voilà Monſieur Qu'importe, il faudroit le gagner, lui qui voit beaucoup de monde.

M. SANGLIER.

Bon ! il ne ſe ſoucie de rien.

M. PILLIER.

Il faut eſſayer, l'Opéra ne ſauroit lui être indifférent, il n'en manque pas un.

M. SANGLIER.

Eh bien, voyons ?

M. PILLIER.

Laiſſez-moi faire.

SCENE III.

M. QU'IMPORTE, M. PILLIER, M. SANGLIER.

M. PILLIER.

On voit bien qu'il n'y a pas d'Opéra, Monſieur, aujourd'hui, ſans quoi on ne vous verroit ſurement pas ici.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Moi, je vais à l'Opéra, aux Italiens, aux Francois, cela m'eſt égal.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avoit pas d'Opéra cependant, vous en feriez fâché ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Il y auroit autre choſe, ou bien j'irois à la promenade ces jours-là, ou je ferois des viſites.

M. PILLIER.

Mais vous n'entendriez plus de bonne Muſique francoiſe.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? j'entendrois toujours de la Muſique.

M. SANGLIER.

Quoi, de la Muſique d'Opéra-Comique ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? Si elle me faiſoit plaiſir.

M. PILLIER.

Mais, c'eſt qu'il n'y a pas là de grandes voix.

M. QU'IMPORME.

Qu'importe ? pourvu qu'on les entende, voilà tout ce qu'il faut.

M. SANGLIER.

C'eſt vrai ; cependant il ſeroit fâcheux de perdre ces beaux récitatifs de Lully.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? n'avons-nous pas le récitatif obligé ?

M. PILLIER.

Ce n'eſt pas la même choſe.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? quand on ne ſe connoît pas en Muſique.

M. SANGLIER.

Sans doute ; mais je ne penſe pas que vous ne vous y connoiſſiez point.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe, que vous le penſiez ou non? cela n'en eſt pas moins vrai.

M. PILLIER.

C'eſt une plaiſanterie & ſi vous ne vous connoiſſiez pas en Muſique, vous ne viendriez pas tous les jours à l'Opéra.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? moi j'y vas pour voir le monde, pour cauſer ou me chauffer.

M. SANGLIER.

Quoi, Monſieur, vous n'êtes pas affligé de voir qu'un Opéra eſt à préſent preſque tout ſans paroles?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? je ne les ai jamais entendues.

M. PILLIER.

Comment, vous cauſiez donc pendant qu'on chantoit, vous ne pouviez pas prendre d'intérêt au Poëme.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe? je n'ai que faire d'aller m'intéreſſer à tout cela, je ſais ſeulement en gros qu'il y a deux Amans perſécutés, par deux perſonnes qui s'entendent enſemble pendant toute

toute la piéce pour les tourmenter ; mais qu'à la fin il viendra un Dieu qui raccommodera tout & que l'on danſera une Chaccnne.

M. SANGLIER.

Et ſi l'on n'en danſoit pas ?

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? je ſuis toujours ſûr que l'on danſera quelque choſe.

M. PILLIER.

Mais il faut que les airs de violon ſoient bons, pour que l'on danſe bien.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? même quand on ne danſeroit pas ; pourvu que l'Opéra finiſſe & qu'on puiſſe aller ſur le Théatre après.

M. SANGLIER.

Mais s'il n'y avoit plus d'Opéra, vous ne pourriez pas aller ſur le Théâtre.

M. QU'IMPORTE.

Qu'importe ? j'irois ailleurs, où je vais à préſent, par exemple. Adieu, Meſſieurs, je vous ſouhaite bien le bonjour.

M. PILLIER.

Monſieur, je ſuis bien votre ſerviteur.

SCENE IV.

M. SANGLIER, M. PILLIER.

M. SANGLIER.

Nous nous étions bien adreſſés, pour fortifier notre parti, Monſieur Pillier, qu'en dites-vous?

M. PILLIER.

Ma foi, Monſieur Sanglier, cela va mal pour nous; il y a à Paris comme cela mille gens qui profitent de tout & qui ne ſe ſoucient de rien.

M. SANGLIER.

Oui & ils jetteroient les hauts cris ſi on leur retranchoit quelque choſe de ce dont ils ne s'inquiettent point.

M. PILLIER.

Cela eſt ſûr, nous avons la peine & eux le plaiſir; demandez-moi pourquoi? par exemple.

M. SANGLIER.

C'eſt que nous ſommes trop bons.

M. PILLIER.

C'eſt vrai; mais comme c'eſt le bien public qui nous occupe, il ne faut pas s'y refuſer.

M. SANGLIER.

Non vraiment, il faut être citoyen avant tout.

M. PILLIER.

Ah voilà Monſieur Pointdutout ; c'eſt un homme qui a les meilleurs expédiens du monde dans tous les cas.

M. SANGLIER.

Vous le croyez ?

M. PILLIER.

Ma foi on me l'a dit.

M. SANGLIER.

Tant-mieux, voilà ce qu'on appelle un homme enfin.

SCENE V.

M. POINTDUTOUT, M. PILLIER, M. SANGLIER.

M. PILLIER.

MONSIEUR, je parie que vous vous ennuyez aujourd'hui ; parce qu'il n'y a pas d'Opéra ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, Monſieur, je ne m'ennuie jamais; quand on a. *Il montre ſon pouce, le premier doigt & le ſecond.* Cela, cela, & cela, on ne ſçauroit s'ennuyer. *

M. SANGLIER.

Vous êtes bienheureux, Monſieur, voilà ce qu'on appelle avoir des reſſources; mais dans les grandes affaires, il faut de grands moyen pour les faire réuſſir.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout : écoutez-moi. Avec cela, cela, & cela, vous ferez toutes les affaires du monde, je dis même celles de la plus grande conſéquence.

M. PILLIER.

Donnez-nous donc un moyen pour ſoutenir l'Opéra; car ſi l'on n'y prend garde, il tombera inceſſamment.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout; avec cela, cela, & cela, il ne tombera jamais.

M. PILLIER.

Mais, Monſieur, vous ne prenez pas garde à

* Toutes les fois qu'il dit cela, cela & cela, il montre les mêmes doigts.

une choſe ſans doute ; pour que l'Opéra François ſe ſoutienne, il faut de belles voix.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, de belles voix, de belles voix ! Pour quoi faire ? Il ne faut point de belles voix, il ne faut que cela, cela & cela.

M. SANGLIER.

J'entends bien ce que veut dire Monſieur à moi.

M. PILLIER.

Quoi donc ?

M. SANGLIER.

C'eſt trois choſes.

M. PILLIER.

Mais encore ?

M. SANGLIER.

Un bon Poëme, une bonne Muſique & des Acteurs qui chantent bien & qui ſachent bien débiter.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, on peut s'en paſſer très-bien.

M. PILLIER.

Vous ne voulez pas un bon Poëme ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Pas de bonne Muſique?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Pas de bons Chanteurs?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Vous ne voulez donc que des Ariettes?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Des Ballets?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. SANGLIER.

Des décorations?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Quoi, pour avoir un Opéra, il ne faut pas

avoir tout ce que nous venons de vous nommer ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je n'en ai que faire, il n'y a rien de ſi difficile à réunir. D'abord que j'ai cela, cela, & cela, je ſuis ſûr d'avoir un Opéra toute la vie, & un Opéra excellent.

M. SANGLIER.

Vous conviendrez pourtant qu'il ne faut rien épargner pour avoir un Opéra.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, la dépenſe n'eſt pas néceſſaire, on aime l'Opéra à Paris & quel qu'il ſoit, je ſuis ſûr avec cela, cela & cela, qu'il y aura toujours du Monde.

M. PILLIER.

Je vous entends à préſent.

M. SANGLIER.

Je ne le comprends pas moi.

M PILLIER.

Il n'y a pourtant rien de ſi aiſé. Monſieur veut dire que les petites Loges ſoutiendront toujours l'Opéra.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je n'ai que faire des petites

Loges, il n'y en auroit pas, qu'avec cela, cela & cela, je ne m'embaraſſe de rien.

M. SANGLIER.

Oui, oui, Monſieur, vous avez raiſon, cela eſt clair à préſent.

M. PILLIER *rêvant.*

Je ne devine pas.

M. SANGLIER.

Comment, vous ne voyez pas que Monſieur, veut dire que le Monde attire le Monde & que l'habitude d'aller à l'Opéra y fera toujours aller ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, ce n'eſt point l'habitude qui y fera venir ; mais j'attirerai toujours tout Paris, avec cela, cela & cela.

M. PILLIER, *ſouriant.*

Ah, oui, oui.

M. SANGLIER.

Comment ?

M. PILLIER.

Avec les Actrices, les Danſeuſes.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout. Les Actrices, les Danſeuſes ne me font rien. Je ne veux pas autre choſe que ce que je vous dis ; cela, cela, & cela.

M. SANGLIER.

Pour moi, rien ne me raſſure.

M. PILLIER.

Je n'ai que l'eſpoir des anciens Opéra.

M. SANGLIER.

Voilà ce qu'il faudroit perſuader de donner aux Directeurs.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout.

M. PILLIER.

Comment, Monſieur, vous ne le croyez pas ?

M. SANGLIER.

C'eſt s'aveugler, je vous aſſure, que de penſer autrement.

M. POINTDUTOUT.

Point du tout, je ne m'aveugle point & vous avez tort de vous déſeſpérer.

M. PILLIER.

Quand on n'a pas d'autres reſſources, car vous en conviendrez bien ?

M. POINTDUTOUT.

Point du tout; ſongez donc que vous avez cela cela & cela; tranquiliſez-vous; je vous ſouhaite bien le bon ſoir. *Il s'en va.* Ecoutez,

n'oubliez jamais que vous avez cela, cela & cela, & vous ne vous déſeſpérerez pas.

SCENE DERNIERE.

M. PILLIER, M. SANGLIER.

M. SANGLIER.

Eh bien, Monſieur Pillier ?

M. PILLIER.

Eh, bien ; Monſieur Sanglier, que dites-vous ?

M. SANGLIER.

Je dis toujours qu'il n'y aura bientôt plus d'Opéra,

M. PILLIER.

Et moi auſſi.

M. SANGLIER.

Nous ſommes perdus !

M. PILLIER.

Je n'en puis plus douter. *Ils s'en vont.*

LE

BON MARI,

CINQUANTE-CINQUIÉME PROVERB.

PERSONNAGES.

Le COMTE DE BOURVILLE.

La COMTESSE DE BOURVILLE.

Le VICOMTE DES COINSIERES.

Le CHEVALIER DE LA CERISAYE.

DUVAL, *Valet de Chambre de la Comteſſe de Bourville.*

La Scene eſt chez la Comteſſe de Bourville.

LE
BON MARI,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le VICOMTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

MAIS dis-moi donc, Vicomte, qu'eſt-ce que c'eſt que cette conduite-là ? Que viens-tu faire encore ici ?

Le VICOMTE.

Ce que j'y ai toujours fait depuis que j'y viens.

Le CHEVALIER.

Quoi, n'as-tu pas quitté la Comteſſe ?

Le VICOMTE.

Moi la quitter ? j'en ſerois au déſeſpoir, je l'aime réellement, j'en ſuis aimé à la fureur, pourquoi la quitterois-je ? non, jamais je n'aurai cette penſée.

Le CHEVALIER.

Voilà un très-beau projet de conſtance, il eſt rare ; mais entendons-nous. Qu'eſt-ce que tu fais de la Marquiſe de Villenon ?

Le VICOMTE.

De la Marquiſe ?

Le CHEVALIER.

Oui, parle-moi naturellement ?

Le VICOMTE.

La Marquiſe eſt aimable ; mais elle ne vaut pas la Comteſſe.

Le CHEVALIER.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette fantaiſie de les avoir enſemble ?

Le VICOMTE.

Paix donc, ſi on t'entendoit.

Le CHEVALIER.

Eh bien, réponds-moi nettement là-deſſus.

Le VICOMTE.

Pourquoi cela ?

Le CHEVALIER.

C'eſt que tu es venu me troubler dans le moment où j'eſpérois toucher la Marquiſe, & que tu as renverſé tous mes projets. Si tu l'aimois véritablement, je ne te dirois rien; mais vouloir la conſerver en même tems que la Comteſſe; c'eſt les trahir toutes les deux.

Le VICOMTE.

Les trahir! c'eſt un grand mot. Si je leur plais également, c'eſt au contraire faire à la fois le bonheur de deux femmes.

Le CHEVALIER.

Tout cela eſt bon pour la plaiſanterie; mais ſi tu reſtes attaché à la Comteſſe, je te réponds que j'emploirai tous mes ſoins pour réuſſir auprès de la Marquiſe.

Le VICOMTE.

A la bonne heure, je ne ſçaurois t'en empêcher.

Le CHEVALIER.

Je ne négligerai rien, je t'en avertis.

Le VICOMTE.

Je te le conſeille.

Le CHEVALIER.

Tu n'auras point de reproches à me faire, après ce que je viens de te dire.

Le VICOMTE.

Un rival eſt un triomphe de plus.

Le CHEVALIER.

Tu parles en homme bien ſûr de plaire.

Le VICOMTE.

On plaît toujours quand on eſt aimé.

Le CHEVALIER.

Mais on peut ceſſer de l'être.

Le VICOMTE.

Il eſt vrai que cela arrive quelquefois, & il ne faut que de certains hommes, comme j'en connois, pour donner à une femme la réputation d'être légère.

Le CHEVALIER.

Tu n'as donc jamais connu de ces femmes-là ?

Le VICOMTE.

Non ; parce que j'ai ſçu les fixer.

Le CHEVALIER.

A la bonne heure ; nous verrons ſi tu parleras toujours ſur le même ton.

Le VICOMTE.

Je l'eſpére.

Le CHEVALIER.

Adieu, tu vois que je me comporte en galant Homme. Le

Le VICOMTE.

Tous les Hommes ont le droit de tenter fortune auprès des Femmes, & lorſqu'elles changent ce n'eſt qu'à elles qu'il faut s'en prendre; & très-ſérieuſement, je ne me brouillerai jamais avec mon ami, parce qu'il aura trouvé le moyen de plaire mieux que moi.

Le CHEVALIER.

Si tu deviens modeſte, tu ne vaux plus rien, je m'enfuis.

SCENE II.

La COMTESSE, Le VICOMTE.

La COMTESSE, *entrant par une autre porte.*

Le Chevalier n'eſt plus ici?

Le VICOMTE.

Non, Madame.

La COMTESSE.

Mais il étoit avec vous tout-à-l'heure.

Le VICOMTE.

Il vient de ſortir dans l'inſtant.

La COMTESSE.

Je croyois qu'il m'auroit attendu.

Le VICOMTE.

Ces regrets m'étonnent, je ne ſaurois m'empêcher de vous le dire, Madame. J'oſois me flatter que vous ne ſeriez pas fâchée de vous trouver ſeule avec moi.

La COMTESSE.

Vous vous flattiez un peu légérement, comme vous le voyez.

Le VICOMTE.

Ce n'eſt pas ſérieuſement que vous dites cela ?

La COMTESSE.

Très-ſérieuſement.

Le VICOMTE.

Madame, expliquez-vous de grace.

La COMTESSE.

Expliquez-moi, vous-même, pourquoi pendant que j'ai été à Courci, je ne vous y ai vu qu'une fois, une ſeule fois en quinze jours ! il y a ſix mois que vous n'auriez pas été ſi longtems ſans me voir.

Le VICOMTE.

J'ai eu l'honneur de vous dire & de vous

mander, que les affaires de mon Régiment m'obligeoient d'être à Verſailles, preſque tous les jours.

La COMTESSE.

Ce n'eſt pas ce que vous m'avez dit que je veux ſavoir ; c'eſt ce qui eſt, ce que vous ne m'avez pas dit.

Le VICOMTE.

Je ſerois bien embarraſſé de vous dire autre choſe.

La COMTESSE.

Je le crois ; puiſque vous ne me le dites pas. Avez-vous des projets d'ambition qui puiſſent m'allarmer ? Ne le craignez pas, je ſçaurai ſacrifier tout à votre gloire, & je ne me plaindrai pas.

Le VICOMTE.

Moi, avoir d'autre ambition que de vous aimer & de vous plaire toute ma vie ! Ah, Madame, ne le croyez pas, l'ambition étouffe la tendreſſe, elle eſt avide, ne jouit jamais & je perdrois pour elle un bonheur réel, ſans lequel il me ſeroit impoſſible de vivre. Non, Madame, vous ne devez avoir aucune inquiétude. Banniſſez toutes ces craintes, je

vous en ſupplie, pour votre repos & pour le mien.

La COMTESSE.

Ah, Vicomte! je ne ſçai pourquoi ; mais je ne puis m'ôter de l'eſprit que vous me trompez.

Le VICOMTE.

Vous pouvez me ſoupçonner....

La COMTESSE.

Je me le reproche ; mais en même temps rien ne peut me raſſurer, ni ce que je me dis en votre faveur, ni ce que vous me dites vous-même.

Le VICOMTE.

Souvenez-vous du tourment que vous ont donné les ſoupçons que vous avez eus que j'aimois Madame d'Ancille.

La COMTESSE.

Eh bien voilà juſtement ce que j'ai déja penſé, je vous vois le même air & la même conduite que dans ce tems-là.

Le VICOMTE.

Cependant, vous avez été bien ſûre que je ne l'aimois pas.

La COMTESSE.

Bien ſure; parce que vous m'avez dit que je me trompois & que je trouvois indigne de vous & de moi de ne vous pas croire, & de faire d'autre recherche pour ſavoir ſi cela étoit vrai; voilà comme je ſuis.

Le VICOMTE.

Et vous pourriez avec cette façon de penſer & d'aimer, croire que je vous ſacrifierois à un autre! où trouverai-je rien auſſi digne de m'attacher pour la vie? Ah, Madame, rendez-vous plus de juſtice...

La COMTESSE.

Si vous me trompiez, Vicomte, à quels maux ne ſerois-je pas en proie! ſongez donc à tout ce que j'ai ſouffert pour réſiſter à ce penchant invincible où tout m'entraînoit malgré moi; les reproches que je me ſuis toujours faits & que je me fais encore, ſans ceſſe, de tromper un mari, dont je n'ai jamais eu un inſtant lieu de me plaindre.

Le VICOMTE.

Mais il n'a point d'amour pour vous.

La COMTESSE.

Cela peut être; mais il m'eſtime & être tou-

jours au moment de ne pas mériter cette eſtime & craindre de me voir confondue avec tant d'autres Femmes, eſt un ſupplice continuel. S'il étoit poſſible que ce fût pour un ingrat, j'en mourrois de douleur.

Le VICOMTE.

Que dites-vous, Comteſſe, moi Ingrat!...

La COMTESSE.

Je le crains.

Le VICOMTE, *à genoux.*

Je jure à vos pieds...

La COMTESSE.

Ah, Vicomte!... O Ciel! levez-vous; c'eſt mon mari. Il vous a vû, je ſuis perdue!

Le VICOMTE, *toujours à genoux.*

Non, non, laiſſez-moi faire, & ne vous troublez pas.

SCENE III.

Le COMTE, La COMTESSE, Le VICOMTE.

Le VICOMTE, *ſe levant lentement.*

AH, Comte, je vous en prie aidez-moi à

obtenir de la Comteſſe de me raccommoder avec une Femme que j'aime, il ne s'agit que de lui perſuader que j'ai ſoupé hier ici, & elle ne veut pas conſentir à le lui dire ; c'eſt en vain que je l'en prie, elle me déſeſpére.

Le COMTE.

La ruſe que vous employez là pour détourner mes idées, mon cher Vicomte, eſt tout-à-fait ſpirituelle ; mais par malheur pour vous j'ai lu dans la Bibliotheque de campagne l'hiſtoire du Comte de Tende, & je connois cetet ſituation-là.

Le VICOMTE.

Que voulez-vous dire?

Le COMTE.

Que les maris des Romans ne ſont pas faits comme ceux d'à préſent, non plus que les amans. Ces derniers ne trompoient que les maris ; mais jamais les femmes. La mode change tout.

Le VICOMTE.

Quelle erreur ! quoi ....

Le COMTE.

Il n'y a point d'erreur à cela ; & je ne pardonne jamais, à qui ſe donne pour un galant homme : de tromper une femme : je ſuis bien

ſûr que je paſſerai pour ridicule en paroiſſant auſſi délicat.

Le VICOMTE.

Ridicule, non vraiment; je penſe comme vous.

Le COMTE.

Pourquoi donc agir différemment?

Le VICOMTE.

C'eſt un perſiflage que tout cela.

Le COMTE.

Je ne perſifle point, je ſais très-bien que vous êtes attaché depuis près d'un mois à la Marquiſe de Villenon.

La COMTESSE.

Moi?

Le COMTE.

Oui, vous, & trahir une femme honnête pour une femme auſſi légère, rien n'eſt plus affreux!

Le VICOMTE.

Je vous aſſure que je n'aime point Madame de Villenon.

Le COMTE.

Vraiment je ſai bien vous n'irez pas en convenir ici.

Le VICOMTE.

Ni ici, ni ailleurs.

Le COMTE.

Allons, allons, je ſais là-deſſus tout ce que l'on peut ſavoir. *Il veut s'en aller.*

Le VICOMTE.

Non, attendez, que je vous explique. . . .

Le COMTE.

Cela ne me regarde pas, je ne me mêle des affaires de perſonne.

Le VICOMTE.

Il m'eſt très-important de vous déſabuſer.

Le COMTE.

Chacun a ſa maniere de ſe comporter.

Le VICOMTE.

Si vous vouliez m'entendre. . . .

Le COMTE.

Cela eſt inutile. Que diable pourriez-vous me dire, vos principes ſont différens des miens, & quand on penſe différemment, on ne ſe perſuade jamais l'un l'autre.

Le VICOMTE.

Mais je penſe comme vous & je vous jure que je ne tromperois jamais une femme, quand il s'agiroit de tout au monde. . . .

Le COMTE.

Ce n'eſt pas à moi que l'on fait croire ces choſes-là. Adieu, adieu.

Le VICOMTE.

En vérité, Comte, je peux vous déſabuſer. Revenez.

Le COMTE.

Oui, je reviens; mais c'eſt pour vous dire que vous êtes un Etourdi : il falloit me mettre dans votre confidence pour m'empêcher de dévoiler votre ſecret, cela eût été même très-adroit & bien plus neuf que ce que vous avez voulu me faire croire, quand je vous ai trouvéaux genoux de Madame. *Il ſort.*

SCENE IV.

La COMTESSE, Le VICOMTE,

Le VICOMTE *à la Comteſſe qui veut rentrer chez elle.*

MADAME, que faites-vous ?

La COMTESSE.

Non, Monſieur, ne me retenez pas, ou craignez mon indignation.

Le VICOMTE.

Il n'y a rien à quoi je ne m'expoſe plutôt que de vous laiſſer daus une auſſi cruelle erreur. Le Comte n'eſt point jaloux, je le ſais ; mais l'amour-propre apparemment lui fait employer ce moyen pour me perdre auprès de vous, cela n'eſt pas difficile à comprendre ; comment vous-même ne l'avez-vous pas imaginé, & n'avez-vous pas cherché à ne me pas trouver coupable ?

La COMTESSE.

Seroit-il poſſible ?...

Le VICOMTE.

Madame, en vérité, j'ai lieu de me plaindre de la facilité avec laquelle vous vous livrez à tout ce qui peut me détruire auprès de vous.

La COMTESSE.

Non ſeulement je vous perds ; mais je perds encore l'eſtime de mon mari !

Le VICOMTE.

Vous ne me perdrez, point Madame, & vous ne me perdrez jamais. Quant à l'eſtime de votre mari, elle ne ſauroit être diminuée. Sa maniere de penſer n'eſt point différente de celle de tout le monde. Ce qui perd une Femme

à préſent c'eſt le choix qu'elle fait, voilà ſur quoi on peut ſe récrier, quand l'Homme qui s'attache à elle eſt un Homme réellement mépriſable.

La COMTESSE.

Quelle morale ! pouvez-vous croire que je l'adopte, & que ſans cette chaîne qui me tyranniſe j'euſſe jamais voulu la ſuivre ? Je ſai qu'on plaint & même qu'on a dans le monde une ridicule vénération pour une Femme qui a un attachement durable ; mais pour cela peut-elle ne pas ſentir qu'elle agit contre ſes devoirs, contre ce qu'elle ſe doit à elle-même ?

Le VICOMTE.

Ce qu'elle ſe doit ! mais ſe doit-elle plus que ſon mari ne lui doit ?

La COMTESSE.

Les torts des autres peuvent-ils nous excuſer ? Le penchant nous entraîne & ſi l'on avoit le courage de le combattre plus fortement....

Le VICOMTE.

Ah, banniſſez ces idées, ne vous occupez à l'avenir que de la douceur d'aimer & d'être aîmée. C'eſt un bien auquel il ne faut point méler d'amertume ; vous devez être ſûre de moi, ne me cachez rien de ce qui ſe paſſe

dans votre ame, je ne veux pas y laiſſer établir le plus léger ſoupçon, je vous ſacrifierai tout; il n'eſt pas juſte que vous ayez la moindre inquiétude. Promettez-moi donc de me mettre à portée de détruire toutes celles qui pourroient naître, & je vous jure que jamais....

SCENE V.

La COMTESSE, Le VICOMTE, DUVAL.

DUVAL, *donnant une lettre à la Comteſſe.*

MADAME; c'eſt de la part de Madame la Marquiſe de Villenon.

La COMTESSE.

La Marquiſe de Villenon?

DUVAL.

Et il n'y a point de réponſe.

La COMTESSE.

C'eſt aſſez.

Le VICOMTE, *à part & troublé.*

O Ciel! que peut-elle lui mander?

SCENE VI.

LA COMTESSE, Le VICOMTE.

La COMTESSE, *après avoir lu la lettre.*

Mes preſſentimens étoient donc vrais !

Le VICOMTE.

Ah, Madame, pourriez-vous croire...

La COMTESSE.

Oui, Monſieur, je vous crois capable de tout. Voyez le billet de la Marquiſe. *Elle lit.*

» Le Vicomte m'avoit juré qu'il ne vous » aimoit plus, Madame, il nous trompoit » également, je vous l'abandonne & je ne » veux le revoir de ma vie.

Le VICOMTE.

Ne croyez pas, Madame, qu'elle veuille ne plus me voir, elle veut me brouiller avec vous, voilà tout ; elle ſe vange de ma froideur pour elle....

La COMTESSE.

Pouvez-vous eſpérer de me tromper davantage ? Votre ingratitude anéantit tout l'a-

mour que j'avois pour vous. Il ne me reſte que le regret de vous avoir aimé.

Le VICOMTE.

Que dites-vous ? quoi, Madame...

La COMTESSE.

C'en eſt aſſez, ne me revoyez jamais. *Elle ſort.*

Le VICOMTE, *douloureuſement.*

Le Chevalier ne m'a que trop bien tenu parole, je perds tout en un jour, je ſuis déſeſpéré ? *Il s'en va.*

LA

LA
CORBEILLE
DE
MARIAGE,

CINQUANTE-SIXIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Le CHEVALIER DE ROUVAL.

VICTOIRE, *Femme de Chambre de Mlle de Péraudiere.*

M. DE BOURSAULE, *Oncle de Mlle de Péraudiere & ſon Tuteur.*

M. BOURNIN, *Notaire.*

COMTOIS, *Laquais de Madame de Péraudiere.*

La Scene eſt dans le Jardin de Madame de Péraudiere à la Campagne.

LA CORBEILLE DE MARIAGE, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mlle DE PÉRAUDIERE, VICTOIRE.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Eh bien, Victoire, le Chevalier viendra-t-il ?

VICTOIRE.

Oui, Mademoiſelle, il étoit chez lui, & il me l'a promis.

Mlle DE PERAUDIERE.

Comment t'a-t-il reçu, quand tu lui as parlé de moi ?

VICTOIRE.

D'abord il a ſouri, & puis il a pris un air très-ſérieux ; il m'a demandé ſi je ſavois ce que vous aviez à lui dire ; je lui ai répondu que non, j'irai le ſavoir dans l'inſtant, tu peux lui aſſurer, a-t-il repris : Je lui ai remis la clef de la porte de la ruelle & je ſuis revenue tout de ſuite.

Mlle DEPÉRAUDIERE.

Il avoit donc l'air tranquille ?

VICTOIRE.

Oui, tantot gai, tantot ſérieux.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

L'ingrat ! il épouſe Mademoiſelle de Charville.

VICTOIRE.

Mademoiſelle de Charville, avec qui vous avez été au Couvent ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Elle-même.

VICTOIRE.

Elle eſt bien jolie au moins, je l'ai vu à Paris il n'y a pas quinze jours. Et qui vous a mandé cela ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt Mademoiſelle Alari, qui l'a dit hier à quelqu'un, qui me l'a redit.

VICTOIRE.

Il faut que cela ſoit vrai ; car Mademoiſelle Alari, eſt ſa Marchande de mode.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt une trahiſon affreuſe ! je ne puis croire après cela qu'il oſe ſe préſenter devant moi.

VICTOIRE.

Je vous aſſure qu'il viendra.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Mais que pourra-t-il me dire ?

VICTOIRE.

Je n'en ſai rien.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

M'avoir juré qu'il m'aimeroit toujours, & en épouſer une autre !

VICTOIRE.

Mademoiſelle, j'entends du bruit à la petite porte ; c'eſt peut-être lui.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ne t'éloigne pas & avertis-nous ſi ma mere venoit, afin qu'elle ne nous ſurprenne pas.

SCENE II.

Mlle DE PÉRAUDIERE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

COMMENT, Mademoiſelle, vous conſentez enfin à me voir, à m'entendre ! Etre dans le même lieu que vous depuis deux mois, ne pouvoir ni vous parler, ni vous écrire, & parce que vous ne le voulez pas.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ne vous ai-je pas dit mes raiſons ; ſi ma Mere eût ſoupçonné la moindre intelligence entre nous, tout notre eſpoir n'étoit-il pas détruit ? Ne valoit il pas mieux attendre avec prudence l'arrivée de mon Oncle ; puiſqu'il eſt mon tuteur, qu'il conſent à tout & qu'il y ſera conſentir ma mere ?

Le CHEVALIER.

Mais pourquoi avez-vous pû croire que Madame votre mere me connoiſſant, s'oppoſeroit à notre mariage ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt une foibleſſe qu'il étoit inutile de vous

dire ; mais que je veux bien vous apprendre à préſent, pour vous prouver à quel point vous avez tort. Vous ſçavez combien ma mere aime à plaire ; mais vous ne ſavez pas quelle eſt la ſource de l'humeur qui s'eſt emparée d'elle depuis quelque temps ; c'eſt la crainte de vieillir qui la tourmente continuellement ; je lui ai entendu dire qu'elle ne concevoit pas comment une femme encore jeune pouvoit ſupporter le tître de grande mere. Après cela, croyez-vous que l'idée de me voir vous épouſer pourroit lui plaire? non elle n'y conſentita jamais que lorſqu'elle y ſera forcée & bruſquement, ſans pouvoir eſpérer de l'empêcher.

Le CHEVALIER.

Ah, quand on aime bien, il eſt ſi doux de le prouver, qu'on eſt moins occupée que vous ne l'étiez de toutes ces craintes.

Mlle DÉPERAUDIERE.

Et quand on aime bien, ſe rebute-t-on ſi facilement & ſe détermine-t on à en epouſer un autre ? Croyez-vous que j'en euſſe été capable ? non, jamais, je me ſerois reprochée juſqu'à cette penſée.

Le CHEVALIER, *avec joie.*

Vous croyez donc ? ..., quoi, vous m'aimez toujours !

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Moi qui faiſois tout mon bonheur de l'eſpoir d'une union délicieuſe, je ne m'occupois que d'un ingrat !

Le CHEVALIER.

O Ciel ! que dites-vous ? ...

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ce n'étoit donc qu'un goût foible, paſſager ; peut-être ſeulement le plaiſir de vous voir aimer ? je frémis de le penſer !

Le CHEVALIER,

Mais écoutez-moi. ...,

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Non, je ne veux plus rien entendre, & je n'ai voulu vous voir que pour vous dire que je vais vous bannir entierement de mon cœur.

Le CHEVALIER.

Ah, vous me raviſſez !

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Quoi, vous inſultez à ma douleur ! perfide !

Le CHEVALIER.

Je ne me ſens pas de joie. Arretez.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Non, laiſſez-moi vous fuir pour jamais.

Le CHEVALIER.

Non, vous ne me fuirez point, apprenez...

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Je n'en ſais que trop; ce n'étoit donc que pour jouir de mon déſeſpoir que vous avez pu conſentir encore à me voir! ce n'étoit que....

Le CHEVALIER.

Ah, je vous prie de m'écouter, vous ne me condamnerez point, j'en ſuis bien ſûr.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Et comment voulez-vous que j'approuve ce mariage? je le devrois, je devrois ſentir que je ſuis trop heureuſe de n'être point engagée avec un homme qui ne vouloit que me tromper, qui ne m'a jamais aimée; mais....

Le CHEVALIER.

Vous m'offenſez cruellement par cette penſée, calmez-vous, ce mariage ne ſe fera point.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Il ne ſe fera point?

Le CHEVALIER.

Non, il n'a même jamais dû ſe faire.

Mlle DE PÉRAUDIERE, *avec joie*

Je ne vous comprends pas, ſe pourroit-il...

Le CHEVALIER.

La contrainte où vous m'avez fait vivre depuis deux mois, l'excès de précaution & de prudence que vous avez exigée de moi, tout cela m'a tourné la tête, je me ſuis cru à la veille de vous perdre.

Mle DE PÉRAUDIERE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

J'ai vu tant de fois desDemoiſelles avec beaucoup d'amour ne pouvoir pas réſiſter à leurs parens & prendre le parti d'éloigner d'elles ſous quelque pretexte, leur amant pour éviter leurs reproches & ſe rendre plus capables d'obéir à ce qu'on exigeoit d'elles, que j'ai craint que vous n'employaſſiez ce moyen pour conſentir à me perdre.

Mle DE PÉRAUDIERE.

Ah, Chevalier ! vous m'avez cru capable de vous abandonner ?

LE CHEVALIER.

Quand on aime vivement, on s'allarme de même, j'ai voulu vous forcer de rompre ce ſilence qui me déſeſpéroit, pour voir ſi je ne me trompois pas & calmer mes inquiétudes.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Et qu'avez-vous fait ? je crains que vous ne vous ſoyez trop engagé, pour pouvoir à préſent....

Le CHEVALIER.

Il n'y a pas même l'apparence d'engagement. Pour vous faire parvenir que j'allois me marier, je n'ai fait autre choſe qu'envoyer un inconnu, avec un air de myſtere, commander une Corbeille de Mariage chez Mademoiſelle Alari, & il a nommé Mademoiſelle de Charville, plutôt qu'un autre ; voilà tout. Mais ce n'a pas été ſans craindre que ce moyen ne fût inutile ſi vous aviez conſenti à en épouſer un autre.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Ah, Chevalier ! j'ai donc eu tort de vous ſoupçonner d'être infidelle & vous m'aimez toujours ?

Le CHEVALIER.

Eh, puis-je faire autrement ? J'aimerois mieux mourir que de ceſſer jamais....

SCENE IV.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE, Le CHEVALIER, Mlle DE PÉRAUDIERE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Ah, Mademoiſelle. Voilà Madame votre mere, elle a ſûrement vu Monſieur le Chevalier.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Laiſſez-moi faire & ne démentez point tout ce que je lui dirai.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Que faites-vous donc ici, avec Monſieur, Mademoiſelle ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Tenez, Monſieur le Chevalier, dites vous-même à ma mere, ce que vous me diſiez.

Le CHEVALIER.

Moi, Mademoiſelle, je n'oſerois jamais.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

De quoi s'agit-il donc, Monſieur ? Parlez, je vous prie.

Le CHEVALIER.

Madame, je ne puis.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE *d'un air ſévere.*

Et vous, Mademoiſelle ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Vous paroiſſez fâchée, ce n'eſt pas ma faute.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Comment ce n'eſt pas votre faute.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Non, ma mere, & c'eſt à vous-même qu'il faut s'en prendre, ſi cela peut vous déplaire.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Quoi, expliquez-vous ?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Mais c'eſt qu'il me ſemble qu'il n'eſt pas décent que ce ſoit moi qui vous l'apprenne.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Vous m'impatientez, je veux abſolument que vous parliez.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

J'obéïs. Monſieur le Chevalier m'avoit en-

tendu dire quelquefois, la répugnance que j'aurois de vous voir remarier.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

La répugnance, votre répugnance ne me feroit rien ſi j'en avois envie, & je me remarierai quand il me plaira, entendez-vous, Mademoiſelle?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Je le ſai bien, ma mere.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Qu'eſt-ce que fait ici votre répugnance?

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt qu'il dit qu'il y a quelqu'un qui voudroit bien avoir le bonheur de vous plaire & qui craint de ne pas réuſſir; parce que je pourois lui nuire auprès de vous.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Il me connoît bien, oui, je vous conſulterai; je ne crois pas un mot de cela, on ne ſonge guère à une veuve qui a une Fille de treize ans; car, Monſieur, il faut que vous ſachiez que ma Fille n'a que cela, quoiqu'elle paroiſſe davantage & je ne conçois pas pourquoi elle eſt ſi formée; car j'ai été mariée bien jeune au moins.

Le CHEVALIER.

Vous n'avez pas beſoin de le dire, Madame.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Si tout ce que je viens d'entendre eſt vrai, j'eſpére que je ſaurai quel eſt celui pour qui vous vous intéreſſez, Monſieur le Chevalier.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Quel qu'il ſoit, je jure bien qu'il ne ſera jamais mon beau-pere.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Vous jurez bien, Mademoiſelle, voyez un peu l'aſſurance : j'aurois preſque envie de vous faire voir le contraire pour vous apprendre à parler : mais helas ! après la perte que j'ai faite de mon mari, il faudroit une ame bien ſenſible pour la réparer.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt ce que Monſieur le Chevalier dit auſſi que vous trouveriez dans celui qui ſe propoſe ; c'eſt un homme qui veut être aimé avant que d'épouſer, qui veut pandant un an éprouver celle qu'il aime, pour s'en aſſurer.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Mais vraiment ; c'eſt un homme très-délicat ; c'eſt un tréſor dans le ſiécle où nous ſommes.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

C'eſt un homme fort peu empreſſé de vous avoir, moi, je n'y vois que cela.

VICTOIRE.

Pour moi, je penſe comme Mademoiſelle.

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Voilà comme la jeuneſſe penſe à préſent. Monſieur, je veux abſolument connoître cet homme-là.

Le CHEVALIER.

Madame, il ſeroit trop heureux de pouvoir réuſſir à vous plaire.

Mᵉ. DE PÉRAUDIÈRE.

Il faut abſolument que vous me l'ameniez.

Le CHEVALIER, *embaraſſé.*

Madame... *Il regarde Mlle de Péraudiere.*

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Vous avez beau chercher à lire dans les yeux de ma fille, ſi elle le trouve bon; d'abord que je le deſire, cela ſuffit.

Le CHEVALIER.

Je ferai ce que vous m'ordonnez, Madame.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Mais en attendant, Monſieur le Chevalier,

ne

ne puis-je pas toujours ſavoir qui c'eſt, ſavoir ſon nom du moins ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Pour moi à votre place il y a longtems que je l'aurois demandé. Allons, Monſieur, dites donc ?

Le CHEVALIER.

Mais...

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Vous vous troublez.

Mlle DE PERAUDIERE.

Ma mere, j'ai deviné.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Comment ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Je ſçai qui c'eſt.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Si c'eſt ce que j'imagine...

Mlle DE PERAUDIERE.

Eh oui, ſurement ; c'eſt lui-même.

Le CHEVALIER, *à part.*

Ah ! je ſuis perdu !

Mᵉ. DE PERAUDIERE, *minaudant.*

Eh bien, Monſieur ?

Le CHEVALIER, *regardant Mlle de Peraudiere, qui lui fait ſigne de dire oui.* Oui, Madame. *à part.* Je ne ſçai où j'en ſuis.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

La modeſtie avec laquelle vous vous annoncez eſt d'un heureux préſage, je ne ſuis point coquette; mais je jurerois preſque que vous êtes incapable de jamais tromper.

Le CHEVALIER.

Ah, Madame, ſi vous ſçaviez ce que cela me coûte!

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Ce que cela vous couteroit, j'en ſuis perſuadée, tenez, Chevalier, votre trouble peint plus que tout ce que vous pourriez dire. Oui, Mademoiſelle, voilà comme on aime & comme on doit aimer; mais vous n'êtes pas capable de concevoir toute cette délicateſſe, vous.

Mlle DE PERAUDIERE.

Je n'ai pas autant d'expérience que vous, ma mere.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Pourquoi voulez-vous donc parler? En vé-

rité, Chevalier, je crois que pour vous convaincre de ma ſenſibilité, vous n'aurez pas beſoin d'attendre un an.

Le CHEVALIER.

Madame, je ne ſuis pas accoutumé à me flatter de l'eſpoir d'être heureux, je l'ai dit à Mademoiſelle, & je n'ai pas l'honneur d'être aſſez connu de vous, Madame, pour eſpérer que vous puiſſiez penſer longtems auſſi favorablement de moi,

Mᵉ. DE PÉRAUDIERE.

Quand même vous auriez quelques défauts, je le ſuppoſe, chacun n'a-t-il pas les ſiens? l'amour les fait diſparoître & le deſir de plaire corrige tout.

Mlle DE PERAUDIERE, *ſouriant.*

Il y a des choſes dont on ne ſe corrige jamais.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Oui vous, qui êtes opiniâtre, qui voudriez peut-être vous oppoſer aux deſirs de Monſieur le Chevalier, & qui ſeriez trop heureuſe de lui reſſembler; oui, M. le Chevalier, je ne veux plus que nous nous quittions, vous êtes un exemple pour ma fille dont

je lui conſeille de profiter, je veux qu'elle apprenne comme la douceur a ſeule le droit de charmer l'ame.

Le CHEVALIER.

Madame, je ne croyois pas devoir être cité jamais comme un modéle.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Quand on eſt capable d'une vraie tendreſſe, il eſt rare qu'on ne mérite pas la plus parfaite eſtime, je dis de tout le monde.

Le CHEVALIER.

En ce cas-là j'ai donc plus de mérite que je n'oſois m'en croire.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Voulez-vous que je vous diſe votre défaut; c'eſt le manque de confiance, oui...

SCENE V.

Mᵉ. DE PERAUDIERE, Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE, COMTOIS.

COMTOIS.

MADAME, il y a un Monſieur, qui vous demande.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Quel eſt ce Monſieur ?

COMTOIS.

C'eſt un Monſieur, qui arrive de Paris ; j'ai oublié ſon nom, en venant vous chercher.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Dites-lui que je le prie de m'attendre. Chevalier, ne vous en allez pas, je viendrai bientôt vous rejoindre. Je ne crains pas, avec l'humeur de ma fille, que vous preniez pour elle d'autres ſentimens que ceux que vous avez.

SCENE VI.

Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE.

Mlle DE PERAUDIERE.

Je ne puis m'empêcher de rire de l'embarras où je vous ai vû.

Le CHEVALIER.

Je ne pouvois pas imaginer quel étoit votre projet.

Mlle DE PERAUDIERE.

Vous avez très-bien joué votre rôle & j'ai eu le plaiſir de me vanger de l'inquiétude que vous m'avez cauſée avec ce prétendu mariage.

Le CHEVALIER.

Oui ; vous m'avez engagé dans une aventure dont je ne ſçais pas comment je me tirerai.

Mlle DE PERAUDIERE.

Mais très-bien : Par ce moyen, je m'aſſure le plaiſir de vous voir tous les jours & de n'avoir plus l'inquiétude de vous perdre.

Le CHEVALIER.

Oui ; mais Madame votre mere, ſera peut-être preſſée de conclure.

Mlle DE PERAUDIERE.

Ne lui ai-je pas annoncé que vous ne vouliez pas vous marier avant un an ?

Le CHEVALIER.

Il eſt vrai ; mais...

Mlle DE PERAUDIERE.

Mais mon oncle peut arriver d'un moment à l'autre & d'ici à ce moment-là nous ne nous quitterons plus.

LE CHEVALIER.

Et comment faire entendre à adame votre mere que c'étoit vous que j'aimois au lieu d'elle ? elle ne me le pardonnera jamais.

Mlle DE PERAUDIERE.

Mon Oncle arrangera tout cela.

VICTOIRE.

Ah Mademoiſelle !

Mlle DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

VICTOIRE.

Je crois voir Monſieur votre Oncle, avec Madame votre Mere.

Mlle DE PÉRAUDIERE.

Mon Oncle, *elle regarde.* C'eſt lui-même.

Le CHEVALIER *avec regret.*

Mon impatience a tout perdu.

SCENE VII.

Mᵉ. DE PERAUDIERE, M. DE BOURSAULE, Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE, M. BOURDIN, *un peu en arrière.*

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Je ſai bien que vous avez eu de mauvais chemins ; mais ils ſeront accommodés l'année prochaine.

M. DE BOURSAULE.

J'ai cru périr vingt fois ; ah, voilà ma niéce. *Il l'embraſſe.*

Mlle DE PERAUDIERE.

Mon Oncle, je ſuis charmée de vous voir.

M. DE BOURSAULE.

Et moi auſſi, ma chere Enfant, eh, voilà le Chevalier de Rouval. Vous ſçavez donc... Vous ont-ils parlés ?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Mais oui, ce n'a pas été ſans peine.

M. DE BOURSAULE.

Je ne vois pas pourquoi. Le parti vous convient-il enfin ?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

On ne peut pas davantage.

M. DE BOURSAULE

C'eſt que nous avions peur... parce que quelquefois... les femmes... vous ſavez bien ce que je veux dire... je ſuis charmé de vous voir raiſonnable.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Je ſuis bien-aiſe de vous voir approuver ce deſſein.

Le CHEVALIER *à Mlle de Péraudiere.*

Je crains l'explication.

Mlle DE PERAUDIERE.

Prolongeons l'erreur de ma mere.

M. DE BOURSAULE.

Qu'eſt-ce que vous dites, vous autres?... Enfin pour vous montrer que j'approuve ce mariage, j'ai amené le Notaire avec moi & le contrat eſt tout prêt, très-bien fait, il n'y a plus qu'à le ſigner, j'ai tout examiné, & vous ſavez que je m'entends en affaire, moi?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Sans doute; mais je crains...

M. DE BOURSAULE.

Quoi?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Que Monſieur le Chevalier, ne ſoit pas ſi preſſé de conclure que nous.

M. DE BOURSAULE.

Comment donc ?

Le CHEVALIER.

Madame, vous vous trompez, rien ne peut me faire autant de plaiſir, que tout ce qui pourra hâter mon bonheur.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Vous l'entendez, ma fille ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Oui, ma mere.

M. DE BOURSAULE.

Tout cela ce ſont des propos qui ne ſont bons à rien ; Monſieur Bourdin, avez-vous là notre contrat ?

M. BOURDIN.

Oui, Monſieur,

M. DE BOURSAULE.

Allons, faites-les ſigner, je ſignerai après.

M. BOURDIN.

Je vais lire. *Il lit.* Pardevant...

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Eh non, Monſieur à quoi bon ? d'abord que

mon beau-frere a tout réglé, je crois que Monſieur le Chevalier eſt comme moi, qu'il s'en rapportera bien à lui. *Elle ſigne.* Allons, ſignez, Chevalier, prenez que l'année ſoit finie.

Le CHEVALIER.

Vous plaiſantez, mais je vous aſſure que je ſuis plus heureux que vous ne le ſerez. *Il ſigne.*

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Allons, allons, à la bonne heure, c'eſt à vous, ma fille.

Mlle DE PERAUDIERE.

Très-volontiers. *Elle ſigne.*

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

C'eſt bien fait de faire les choſes de bonne grace.

M. DE BOURSAULE.

Je veux ſigner auſſi. *Il ſigne.* Monſieur Bourdin ira ſe repoſer en attendant le ſouper.

M. Bourdin s'en va.

SCENE DERNIERE.

Mᵉ. DE PERAUDIERE, M. DE BOURSAULE, Mlle DE PERAUDIERE, Le CHEVALIER, VICTOIRE.

M. DE BOURSAULE.

Vous voyez bien que je ſai finir une affaire tout de ſuite, moi.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Celle-là ne devoit rencontrer aucunes difficultez, je penſe.

M. DE BOURSAULE.

Ma niéce craignoit pourtant que vous ne vous oppoſaſſiez à leur mariage ; mais moi jétois déterminé à tout & je crois que j'avois ce droit-là ; puiſque je donne à ma niéce ma Terre de Bourſaule.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, mon beaufrere ?

M. DE BOURSAULE.

Je dis qu'en la mariant au Chevalier.....

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Qu'eſt-ce que vous parlez de la marier au Chevalier ?

M. DE BOURSAULE.

Mais celui-là eſt fort bon, vous êtes excellente avec vos queſtions! quoi, nous ne venons pas de la marier au Chevalier?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Mais, non; c'eſt moi...

M. DE BOURSAULE.

Vous?

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Sans doute.

M. DE BOURSAULE.

En vérité, ma chere ſœur, la tête vous tourne.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Expliquez donc cela, Mademoiſelle?

Mlle DE PERAUDIERE.

Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir trompé, ma mere; mais le hazard a encore plus fait que nous n'aurions pu l'eſpérer.

Mᵉ. DE PERAUDIERE.

Je ſuis trahie! non, je ne veux jamais vous revoir, ni l'un ni l'autre.

Le CHEVALIER.

Ah, Madame, croyez....

Mᵉ DE PERAUDIERE.

Non, non, ne me parlez jamais. *Elle s'en va.*

Mlle DE PERAUDIERE.

Nous ne nous croyions pas ſi près d'être heureux, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Rien ne peut égaler mon bonheur ! *Il lui baiſe la main.*

M. DE BOURSAULE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

Mlle DE PERAUDIERE.

Nous vous expliquerons cela, mon oncle.

M. DE BOURSAULE.

Oui, oui, allons-nous-en ſouper.

VICTOIRE.

Monſieur, écrirai-je à Mademoiſelle Alari, d'envoyer ici la corbeille ?

Le CHEVALIER.

Vous me ferez plaiſir, mandez-lui d'y joindre une montre pour vous, ma chere Victoire.

VICTOIRE.

Monſieur, je vous remercie.

L'OFFICIER
DU
GOBELET,
CINQUANTE-SEPTIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE S. BRICE, *Capitaine d'Infanterie.*

M. DU PARC, *Capitaine de Cavalerie.*

M. DE PLAVEAU, *Bailli de Nogent & Officier du Gobelet.*

MARIANNE, *Servante.*

La Scene eſt à Verſailles dans une Auberge.

L'OFFICIER DU GOBELET,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE S. BRICE, M. DU PARC, MARIANNE, *les éclairant.*

M. DU PARC.

C'est donc ici où tu loges ?

M. DE S. BRICE.

Oui pour deux ou trois jours, je ne suis pas mal.

M. DU PARC.

Tu es fort bien. Si je logeois à l'auberge,

je logerois ici à cauſe de cette belle Enfant-là. *Il prend Marianne par le bras; il veut l'embraſſer.*

MARIANNE.

Finiſſez, Monſieur.

M. DU PARC.

Comment, tu fais la cruelle, je crois?

MARIANNE.

Non, Monſieur; mais c'eſt que je n'aime pas ces manieres-là.

M. DU PARC.

Ah, tu n'aimes pas ces manieres-là. *Il la pourſuit, elle ſe défend & le repouſſe.*

Elle eſt plus forte que moi. Elle m'a déchiré mes manchettes.

MARIANNE.

J'en ſuis bien-aiſe, pourquoi badinez-vous auſſi?

M. DU PARC.

Attends-moi.

MARIANNE, *s'en allant.*

Je ne vous crains pas. Monſieur vous n'avez beſoin de rien?

M. DE S. BRICE.

Non pas à préſent.

MARIANNE.

S'il vous faut quelque choſe, vous le direz.

SCENE II.

M. DE S. BRICE, M. DU PARC.

M DU PARC.

POURQUOI ne veux-tu pas venir ſouper chez Madame de St. Placide? c'eſt une très-bonne Maiſon.

M. DE S. BRICE.

Je le ſai bien.

M. DU PARC.

Elle t'en a prié, & ſi tu reviens ici quelquefois, tu ſeras bien-aiſe de la trouver.

M. DE S. BRICE.

Si mon affaire ſe finit, je ne crois pas qu'on m'y revoye de ſitôt.

M. DU PARC.

Oui; mais il faut qu'elle ſe faſſe.

M. DE S. BRICE.

C'eſt pour cela que je veux faire mon mémoire, afin de le préſenter demain.

M. DU PARC.

Tu trouverois peut-être chez Madame de St. Placide, des gens qui pourroient te ſervir.

M. DE S. BRICE.

Qui?

M. DU PARC.

Des premiers Commis, il en vient beaucoup chez elle, & qui ſont très-honnêtes.

M. DE S. BRICE.

Tu as raiſon, diable!

M. DU PARC.

Quand je te dis, allons; viens, viens.

M. DE S. BRICE.

Je veux faire mon mémoire avant, il eſt encore de bonne heure.

M DU PARC.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que ton affaire?

M. DE S. BRICE.

On m'a dit que j'aurois de la peine à l'obtenir.

M. DU PARC.

Il faut en parler à Madame de St. Placide.

M. DE S. BRICE.

Si tu crois qu'elle puiſſe m'y ſervir, je ne demande pas mieux.

M. DUPARC.

Je te dis que c'eſt la meilleure Femme du monde & la plus obligeante.

M. DE S. BRICE.

Voici dequoi il eſt queſtion. J'ai paſſé l'hyver chez mon Pere, comme tu ſais.

M. DU PARC.

Oui. Quel âge a-t-il ton pere ?

M. DE S. BRICE.

Soixante & quinze ; mais il ſe porte bien.

M. DU PARC.

Il faudroit demander la ſurvivance de ſa Lieutenance de Roi.

M. DE S. BRICE.

C'eſt cela juſtement que je veux.

M. DU PARC.

Tu as raiſon.

M. DE S. BRICE.

Tu connois, Mademoiſelle Adélaïde ?

M. DU PARC.

La fille de Madame de la Belliere, à Douai ?

M. DE S. BRICE.

Eh, non !

M. DU PARC.

Ah, la fille de Monſieur Desfoins, votre Major.

M. DE S. BRICE.

Juſtement : elle eſt charmante !

M. DU PARC.

Mais il me ſemble que non.

M. DE S. BRICE.

C'eſt que tu ne te la rappelles pas.

M. DU PARC.

Et parbleu ſi fait ; n'eſt-ce-pas une grande fille pâle, qui avoit mal à la poitrine ?

M. DE S. BRICE.

Oui, mais ce mal-là n'eſt rien, notre Chirurgien Major l'a entrepris, il m'a promis qu'avant un mois elle ſeroit guérie.

M. DU PARC.

Si tu avois connu le nôtre ! il n'en manquoit pas des maladies de poitrine ; c'étoit bien le plus habile Homme du monde. Acheves donc. Je parie que tu es amoureux de Mademoiſelle Adélaïde.

M. DE S. BRICE.

Il eſt impoſſible de l'aimer davantage.

M. DU PARC.

Et t'aime-t-elle auſſi, elle ?

M. DE S. BRICE.

Tout ce qu'on peut aimer, & je parie que ſa langueur ne vient que de ce que ſon pere ne veut pas conſentir à notre mariage.

M. DU PARC.

Quoi, le bonhomme Desfoins, eſt donc un peu entêté ?

M. DE S. BRICE.

Que trop. Il n'y a que dans le cas où j'aurois la ſurvivance de mon pere, qu'il le voudroit bien.

M. DU PARC.

Je le crois.

M. DE S. BRICE.

Mon pere a écrit à ſon ancien Colonel qui l'aimoit beaucoup, il venoit de mourir. Il a encore écrit pour cette ſurvivance à bien des Officiers généraux de ſa connoiſſance ſous leſquels il avoit ſervi, quelques-uns ne lui ont pas répondu & les autres lui ont mandé qu'on n'accordoit plus de ſurvivances, & comme il y a un de ſes camarades qui en a obtenu une pour ſon fils, j'ai pris le parti de venir ici, ce n'a pas été ſans être déſeſpéré de me ſéparer de Mademoiſelle Adélaïde.

M. DU PARC.

Il faudra conter tout cela à Madame de St. Placide. Si tu veux, je la préviendrai.

M. DE S. BRICE.

N'oublies pas de dire que c'eſt celle du Lieutenant de Roi du Queſnoi, qui a été accordée.

M. DU PARC.

Celle du Queſnoi ?

M. DE S. BRICE.

Il y a ſix ſemaines.

M. DU PARC.

Ah ça, tu viendras bientôt ?

M. DE S. BRICE.

Oui, quand j'aurai fini mon mémoire.

M. DU PARC.

Allons, c'eſt bon ; je m'en vais t'annoncer. Ne ſois pas longtems.

M. DE S. BRICE.

Non, non.

M. DU PARC.

Adieu.

SCENE III.

M. DE S. BRICE, *cherchant dans le tiroir de la Table.*

Il n'y a ici ni plume, ni encre. Voyons ſi j'en ai. *Il fouille dans ſes poches.* J'ai oublié mon écritoire auſſi. La Fille. Il n'y a pas de ſonnettes ici? La Fille.

SCENE IV.

M. DE S. BRICE, MARIANNE.

MARIANNE.

On y va.

M. DE S. BRICE.

Allons donc.

MARIANNE.

Qu'eſt ce que vous voulez, Monſieur?

M. DE S. BRICE.

Une écritoire.

MARIANNE.

Eſt-ce qu'il n'y en a pas là? Ce mâtin. . .

M. DE S. BRICE.

J'y ai regardé.

MARIANNE, *s'en allant.*

Vous en allez avoir tout-à-l'heure.

M. DE S. BRICE.

Pourvu que je me ſouvienne de ce qu'il y avoit dans ce mémoire. *Il rêve.*

MARIANNE, *revenant.*

Monſieur, voilà de l'encre.

M. DE S. BRICE.

Et une plume?

MARIANNE, *s'en allant.*

Vous ne dites pas auſſi.

M. DE S. BRICE.

Allez, allez.

MARIANNE, *revenant avec une plume.*

Tenez, voilà une plume.

M. DE S. BRICE.

Et du papier donc?

MARIANNE, *s'en allant.*

Il falloit donc le dire en même tems. Pardi, il vous faut bien des choſes toujours.

M, DE S. BRICE.

Ce diable de mémoire que j'ai perdu! *Il cherche dans ſes poches.* Voyons encore. *Il regarde tous ſes papiers & il baiſe une lettre.* Ah, chere Adélaïde!

MARIANNE, *apportant du papier, &c.*
Voilà tout ce qu'il vous faut, n'eſt-ce pas ?

M. DE S. BRICE.

C'eſt bon ; laiſſez-moi.

MARIANNE.

Il ne vous faut plus rien ?

M. DE S. BRICE.

Non.

SCENE V.

M. DE S. BRICE, Une VOIX *dans la chambre prochaine.*

M. DE S. BRICE, *ſe mettant à écrire.*

Il faudra bien que je me ſouvienne de ce qui étoit dans ce Mémoire. *Il rêve.* Oui, je crois que voilà comme il commençoit. *Il écrit.*

La VOIX, *ſur des tons différens.*

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE, *écoutant.*

Qu'eſt-ce que j'entends là ?

La VOIX.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Que diable eſt-ce que cela veut dire?

La VOIX.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je n'entends pas bien. Qu'importe-t-il?

La VOIX.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Cela m'a fait oublier.... Il faudra bien que je le retrouve. *Il rêve.*

La VOIX.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Encore? Ah, je n'entends plus rien. *Il rêve.* Ah!... dire que je ne puiſſe pas me ſouvenir!..

La VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je n'y tiens pas!...

La VOIX.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je ne comprends pas qui ce peut être, il

ſemble qu'il y a trois ou quatre Voix.

La VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Il m'eſt impoſſible de rien faire du tout, tant que cela continuëra.

La VOIX.

A boire pour le Roi. A boire pour le Roi. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Il faut ſavoir ce que c'eſt. *Il frappe contre le mur.* Qu'eſt-ce qui eſt là?

La VOIX.

C'eſt moi.

M. DE S. BRICE.

Qui, vous?

La VOIX.

J'ai l'honneur d'être votre voiſin, Monſieur, & ſi vous voulez, je m'en vais vous aller voir.

M. DE S. BRICE.

Qu'eſt-ce que vous avez?

La VOIX.

Je m'en vais vous le dire, Monſieur, je m'en vais vous le dire.

M. DE S. BRICE.

Ce ſera ſurement quelque importun, ou quelque fou.

SCENE VI.

M. DE S. BRICE, M. DE PLAVEAU.

M. DE PLAVEAU, *à la porte.*

Est-il permis d'entrer ?

M. DE S. BRICE.

Entrez.

M. DE PLAVEAU, *en robe de chambre, une chandelle à la main.*

Monſieur, j'ai bien l'honneur de vous ſaluer.

M. DE S. BRICE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, je vous demande bien pardon de paroître comme cela devant vous ; mais c'eſt que c'eſt mon uſage quand je ſuis rentré chez moi, de me mettre en robe de chambre ; parce que vous entendez bien ; cela fait que... je dis... enfin l'on eſt plus à ſon aiſe.

M. DE S. BRICE.

C'eſt vrai.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, il me paroît que vous êtes en affaire, vous avez là une plume & de l'encre...

M. DE S. BRICE.

Oui, Monſieur, j'ai un mémoire de très-grande conſéquence à écrire, & je n'ai pas de tems à perdre.

M. DE PLAVEAU.

Oh oui, quand on vient dans ce pays-ci... je m'en doutois bien... parce que...

M. DE S. BRICE.

C'eſt ce qui fait que je ne vous propoſe pas de vous aſſeoir.

M. DE PLAVEAU.

Oh, moi, vous vous moquez, je ne m'aſſis jamais; je reſterois comme cela toute la journée. Permettez ſeulement que je mette ma chandelle ſur votre table.

M. DE S. BRICE.

Non, je ne veux pas vous déranger; car vous avez auſſi affaire, vous, Monſieur, à ce qu'il me ſemble.

M. DE PLAVEAU.

Oui vraiment & je n'ai pas de tems à perdre non plus, car c'eſt demain... Vous ne ſçavez pas... C'eſt que...

M. DE S. BRICE.

Quand on n'eſt ici que pour peu de tems...

M. DE PLAVEAU.

Oh, moi j'y ſuis pour trois mois, & c'eſt parce que... Vous avez été étonné de ce que vous entendiez ?

M. DE S. BRICE.

Un peu, & ſi pouviez parler un peu plus bas....

M. DE PLAVEAU.

Plus bas ?

M. DE S. BRICE.

Oui, vous me feriez plaiſir.

M. DE PLAVEAU.

Cela eſt bien difficile, ce n'eſt pas que je veuille faire ce que vous voudriez ; car moi... Monſieur eſt Officier, je crois ?

M. DE S. BRICE.

Oui, Monſieur.

M. DE PLAVEAU.

Je le diſois bien ; quand je vois qu'on a comme

comme cela, la croix je dis, il faut que ce ſoit quelqu'un qui ſerve ou qui a ſervi; car nous avons une Etape à Nogent.

M. DE S. BRICE.

Vous êtes de Nogent?

M. DE PLAVEAU.

Oui, Monſieur, je me nomme Plaveau, & je ſuis Officier auſſi, moi; mais pas de même que vous, je ſuis Officier de Juſtice, j'en ſuis le Bailli; & j'ai voulu être encore Officier autrement; c'eſt à dire.... avoir une charge... C'eſt bien une charge que celle de Bailli; mais je veux dire une charge plus honorable, quand je dis plus honorable; c'eſt-à-dire une charge chez le Roi.

M. DE S. BRICE.

Vous êtes Officier du Roi?

M. DE PLAVEAU.

Oui Monſieur, j'ai cet honneur-là, je ſuis Officier du Gobelet.

M. DE S. BRICE.

Ah, c'eſt très-bien, Monſieur: je vous ſouhaite le bonſoir.

M. DE PLAVEAU.

Monſieur, vous-avez bien de la bonté;

mais pour en revenir à ce que nous diſions ; c'eſt une charge où il faut parler devant le Roi. Je ſuis bien accoutumé à parler en Public ; car j'ai été reçu Avocat à Bourges & puis je juge tous les jours ; c'eſt-à-dire quand il y a des cauſes à mon Bailliage, pour lors je parle ; mais parler devant le Roi, c'eſt bien différent, & il faut un peu s'étudier pour cela.

M. DE S. BRICE.

En ce cas-là, Monſieur, je vous demande bien pardon de vous avoir interrompu, je ſuis bien votre ſerviteur.

M. DE PLAVEAU.

Vous ne m'avez point interrompu, Monſieur, au contraire & je penſe une choſe même.

M. DE S. BRICE.

Quoi ?

M. DE PLAVEAU.

Vous pourriez.... je dis ſi vous vouliez, vous pourriez me donner votre avis ſur la maniere dont....

M. DE S. BRICE.

Une autre fois, tant que vous voudrez.

M. DE PLAVEAU.

C'eſt bien honnete à vous, Monſieur ; mais c'eſt demain que je commence &...

M. DE S. BRICE.

J'en ſuis bien fâché ; mais...

M. DE PLAVEAU.

C'eſt l'affaire d'un inſtant.

M. DE S. BRICE.

En vérité, je ne peux pas.

M. DE PLAVEAU.

Je vous en prie. Demain quand le Roi ſera à table ; car j'ai déjà vû tout cela, il eſt là, & moi ici. Le Roi demande à boire, & moi voilà ce que je dis auſſitôt. A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

C'eſt fort bien.

M. DE PLAVEAU.

Oui ; c'eſt ce que je dois dire ; mais c'eſt le ton que je cherche, j'ai envie de dire comme cela. * A boire pour le Roi, ou à boire pour le Roi, ou à boire pour le Roi, non, je n'y ſuis pas.

M. DE S. BRICE.

Je trouve que c'eſt fort bien.

M. DE PLAVEAU.

Non, j'avois trouvé un autre ton à Nogent que je cherche. Ah, je crois que le voilà. écoutez, je vous prie. A boire pour le Roi, non, non,

* Il prend différens tons.

A boire pour le Roi ; ce n'eſt pas tout-à-fait cela, je le ſens bien.

M. DE S. BRICE.

Je vous aſſure que c'eſt à merveille.

M. DE PLAVEAU.

Vous me flattez ; mais ſi vous maviez entendu à Nogent, vous verriez bien... tenez, voilà, je crois, comme je diſois, à boire pour... je ne ſaurois retrouver ce ton-là ; mais d'ici à demain il faudra bien en venir à bout.

M. DE S. BRICE.

Surement, je vous demande bien pardon, mais...

M. DE PLAVEAU.

C'eſt juſte, il faut que chacun faſſe ſes affaires, je ſuis bien-aiſe d'avoir fait l'honneur de votre connoiſſance ; parce qu'on cauſe quelquefois.

M. DE S. BRICE.

Prenez donc votre lumiere.

M. DE PLAVEAU.

Ah oui, j'oubliois... quand on a quelque choſe comme cela dans la tête.... je vous remercie bien, Monſieur, je ſuis votre très-humble ſerviteur. *Il ſort.*

M. DE S. BRICE.

Enfin, le voilà parti !

M. DE PLAVEAU, *revenant.*

Monſieur, je penſe une choſe ; ſi je pourvois vous être utile pour votre mémoire...

M. DE S. BRICE.

Non, Monſieur, je vous prie de vouloir bien...

M. DE PLAVEAU.

Je fais acte de bonne volonté, au moins.

M. DE S. BRICE.

Je vous en ſuis obligé, permettez que je finiſſe mon mémoire. *M. de Plaveau ſort & revient.*

M. DE PLAVEAU.

Ah ! je le tiens pour le coup, tenez, Monſieur, écoutez. A boire pour le Roi, non, ce n'eſt pas cela, je vous demande bien pardon. *Il ferme mal la porte.*

M. DE S. BRICE.

Et laiſſez la porte.

M. DE PLAVEAU.

C'eſt que la clef...

M. DE S. BRICE.

Cela ne fait rien.

M. DE PLAVEAU.

Je vous ſouhaite bien le bonſoir. Si je retrouve le ton de Nogent, je viendrai vous le dire.

M. DE S. BRICE.

Adieu, adieu.

SCENE VII.

M. DE S. BRICE, M. DE PLAVEAU *dans ſa chambre.*

M. DE S. BRICE.

Le diable emporte l'importun. *Il s'aſſied.* L'impatience dérange plus la mémoire! *Il réve*, ah, m'y voilà. *Il écrit.* Fort-bien. A près, qu'eſt-ce qu'il y avoit? *Il cherche.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Ah, le voilà qui recommence. Je voudrois que... Ne l'écoutons pas. *Il rêve.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Je ne ferai jamais rien de la ſoirée.

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Voyons l'heure qu'il eſt. Comment, dix heures moins un quart. *Il ſe léve.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi.

M. DE S. BRICE.

Demain matin, je me leverai de bonne heure. *Il prend ſon Epée & ſon Chapeau.*

M. DE PLAVEAU.

A boire pour le Roi. M. l'Officier, je le tiens, écoutez, à boire pour le Roi, entendez-vous?

M. DE S. BRICE.

Allons-nous-en, car il va venir. *Il ſort.*

SCENE DERNIERE.

M. DE PLAVEAU, *dans ſa chambre.*

MONSIEUR l'Officier, j'y ſuis. A boire pour le Roi. Etes-vous content de cela ? *Il vient avec ſa lumiere à la main.* A boire pour le Roi. *Il eſt étonné de ne plus trouver M. de S. Brice.* Il eſt ſorti, j'en ſuis bien fâché, mais je ne veux pas oublier ce ton-là toujours. *Il s'en va en diſant*, à boire pour le Roi, à boire pour le Roi.

LA RECOMMANDATION,

CINQUANTE-HUITIÉME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE LA BRUYERE, *Conſeiller d'Etat.*

M^e. DE LA BRUYERE..

LA COMTESSE DE S. LEGER.

M. DUMONT.

LE GRAND, *Valet de Chambre de M^e. de la Bruyere.*

La Scene eſt chez M^e. de la Bruyere.

LA
RECOMMANDATION,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M^e. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE.

M^e. DE LA BRUYERE *liſant, un mouchoir à la main.*

QUI eſt là ?... Ah, c'eſt vous, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE.

Dans quel état vous voilà ?

M^e. DE LA BRUYERE.

Vous me voyez dans le plus grand attendriſſement.

M. DE LA BRUYERE.

Quoi toujours avec vos Romans.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Oui, celui-ci eſt charmant !

M. DE LA BRUYERE.

Bon ; c'eſt toujours la même choſe.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Vous le croyez, & vous n'en avez peut-être jamais lû.

M. DE LA BRUYERE.

Pardonnez-moi, autrefois, au Collége ; mais c'eſt du tems perdu.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Je ne trouve pas cela. Quand des gens vraiment vertueux éprouvent des malheurs qu'ils pourroient faire ceſſer, s'ils étoient capables de renoncer à l'honneur, à la vertu ; ces ſituations ſont ſi intéreſſantes, ſi touchantes, que je voudrois connoître ces malheureux, pour pouvoir les conſoler, adoucir leurs maux, les partager ; ce deſir eſt une jouiſſance délicieuſe !

M. DE LA BRUYERE.

Vous n'avez pas beſoin de ces livres-là,

pour jouir de toute la délicateſſe, de toute la ſenſibilité de votre ame.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

A quoi bon me flatter ? Je ſuis bien-aiſe que vous ayez bonne opinion de moi, certainement ; mais convenez que vous ſeriez fâché de me voir de l'orgueil ?

M. DE LA BRUYERE.

Je ne vous en crois pas capable.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Et moi, je craindrois d'être toute prête d'en avoir, étant louée par vous.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi ne pas louer ce qu'on aime ; pourquoi ne pas lui rendre juſtice ?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Ah, parce que lorſque l'on aime, on peut s'aveugler ſur l'objet de ſon amour, & en lui ſuppoſant une perfection auſſi grande, on peut l'empêcher d'acquérir la véritable. Quand on eſt bien content de ſoi, on eſt bien près de mériter de ne plus l'être.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi cela ?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Mon Dieu, l'on eſt ſi récompenſé de faire le bien ; on goûte une ſi grande ſatisfaction, qu'il n'y a pas un grand mérite à s'en occuper.

M. DE LA BRUYERE.

C'eſt pouſſer trop loin le ſcrupule : lorſque les autres en jouiſſent, c'eſt toujours bien fait, n'importe quel en eſt le principe.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Vous parlez en homme d'état, ainſi chacun de nous fait ſon métier.

M. DE LA BRUYERE.

Vous faites bien celui d'une femme qui mérite l'eſtime & l'amour de ſon mari.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Comment ne ſerois-je pas occupée de plaire à l'homme que j'aime & que j'eſtime le plus ? Notre bonheur commun dépend de nous ; vous penſez aſſez ſolidement pour fuir les gens frivoles, légers ou perfides ; comment ne les haïrois-je pas, & comment pourrois-je les craindre ? L'amour ne ſe trouve pas toujours avec l'eſtime ; mais quand ils

ſont réunis, rien ne peut détruire un attachement de cette eſpéce.

M. DE LA BRUYERE.

Je ſuis bien-aiſe de vous voir cette façon de penſer.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Si vous étiez capable de quelques goûts paſſagers, je vous plaindrois ; parce que les remords ne vous en laiſſeroient pas jouir tranquillement. On n'eſt point jaloux de ce qu'on eſtime véritablement.

M. DE LA BRUYERE.

Vous me charmez ! je ne vous ferai point de ces proteſtations, ridicules ſouvent ; parce qu'on ne peut pas répondre dune foibleſſe quand on eſt homme ; mais ces remords dont vous me parlez, m'effrayent ſi fort, que je me crois au-deſſus de danger.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Ayez de la confiance en moi, & nous nous aimerons toujours.

M. DE LA BRUYERE.

Dites une eſtime réciproque, une amitié durable nous réunira ſans ceſſe ; le paſſage de l'amour à l'amitié ſera inſenſible, & l'habitude

du bonheur l'établira ſi vivement en nous, que rien ne pourra le détruire.

M. DE LA BRUYERE.

Vous me charmez chaque jour de plus en plus, oui...

SCENE II.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, La COMTESSE, LE GRAND.

LE GRAND.

MADAME la Comteſſe de S. Léger.

M. DE LA BRUYERE.

Que veut cette femme?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Elle auroit été bien ſurpriſe, ſi elle nous avoit entendus.

La COMTESSE.

Madame, je ſuis déſeſpérée de ne m'être pas trouvée chez moi, lorſque vous m'avez fait l'honneur d'y venir.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Il eſt vrai, Madame, qu'on ne vous trouve guère.

La

La COMTESSE.

Oui, je ſors beaucoup, pour Monſieur de la Bruyere; on ne le voit nulle part, & depuis Fontainebleau, je ne l'ai pas rencontré une ſeule fois.

M. DE LA BRUYERE.

Cependant la ſemaine derniere à Verſailles...

La COMTESSE.

Eh mon Dieu oui, à propos, je ne ſais ce que je dis. Madame, comment vous trouvez-vous de ce tems-là?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Mais, Madame, aſſez bien.

La COMTESSE.

Vous êtes bienheureuſe, pour moi il y a des jours où je ſuis anéantie &, ſi cela dure.... à propos, Madame, aimez-vous toujours les Tragédies?

M. DE LA BRUYERE.

Oui, Madame, & beaucoup.

La COMTESSE.

Vous en allez avoir une nouvelle, à ce qu'on m'a dit, qui ſera admirable; j'ai fait louer une loge, parce que je n'en ai pas à ce ſpectacle-là, je ne le puis ſouffrir; je ne vais qu'à l'Opéra

& aux Italiens ; mais pour cette Piéce-là, je veux abſolument la voir : ſi vous n'aviez pas de loge, & que vous vouluſſiez...

M^e. DE LA BRUYERE.

Ma belle-ſœur aura la ſienne, Madame ; mais je ne vous en ſuis pas moins obligée de votre offre.

La COMTESSE.

C'eſt qu'on entend parler pendant huit jours d'une Piéce nouvelle, & quand on n'eſt pas au fait, cela ennuye à mourir. Les livres nouveaux par la même raiſon, me mettent au déſeſpoir ; c'eſt la même choſe.

M. DE LA BRUYERE.

Quoi, Madame, vous n'aimez pas la lecture ?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, aſſez, quand je travaille ſurtout, cela me diſtrait ; mais autrement cela fait perdre trop de temps : j'ai toujours du monde, je ſors beaucoup & on ne peut pas ſuffire à tout ce que l'on a à faire. D'un autre côté mes voyages de Verſailles....

M. DE LA BRUYERE.

Mais là, Madame, n'auriez-vous pas le tems de lire pendant vos ſemaines?

LA COMTESSE.

Non vraiment, j'écris que c'eſt affreux! & puis j'ai commencé un ouvrage charmant, je ne ſaurois le quitter; j'ai déja fini un fauteuil.... Madame, il faut que je vous diſe comment il eſt.

Mᵉ DE LA BRUYERE.

Voyons, Madame, parce que je veux faire un meuble.

LA COMTESSE.

Oh, il faut que vous faſſiez le mien. Imaginez, Madame, un fond... je ne peux pas vous bien dire... ce n'eſt pas jaune, ce n'eſt pas blanc; c'eſt ſoufre pâle, ou paille; oui c'eſt paille: un ruban couleur de noiſette & bleu, qui entoure un faiſceau de Roſes, qui fait la bordure; le milieu, des Pavots & des Lis, avec des Grenades & des inſtrumens de Muſique.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Cela doit être ſuperbe!

La COMTESSE.

Vous imaginez bien ?

M. DE LA BRUYERE.

Et vous vous aſſoirez ſur des inſtrumens de Muſique ?

La COMTESSE.

Oui vraiment. Mais à propos, vous avez raiſon, cela eſt abſurde ! allons me voilà dégoutée de mon meuble, je ne l'acheverai pas. Ah ça, je m'en vais voir Madame votre ſœur.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Eh bien, paſſez par ici.

La COMTESSE.

Voulez-vous bien, Madame ?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Sans doute, c'eſt plus court.

La COMTESSE.

Ah, mon Dieu ! j'oubliois, j'ai une affaire à vous, Monſieur de la Bruyere ; c'eſt même ce qui m'a fait ſortir de bonne heure ; parce que plus tard je craignois de ne pas vous trouver.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous bien me dire ce que c'eſt ?

La COMTESSE.

C'eſt une perſécution ; mais vous n'en ferez que ce que vous voudrez.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi ? Si cela vous intéreſſe, je ſerai charmé....

La COMTESSE.

Vraiment cela m'intéreſſe beaucoup ; c'eſt-à-dire comme cela ; c'eſt mon Oncle qui me tourmente pour faire placer le fils de ſon Receveur, un joli Sujet, il eſt là dans votre antichambre.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous que je le faſſe entrer ?

La COMTESSE.

Fi donc ! mon Oncle prétend que vous avez des Bureaux ; j'ai ſon mémoire quelque part, voyons dans mon ſac ; bon ! je l'ai laiſſé chez moi. Enfin je lui dirai que je vous en ai parlé ; m'en voilà quitte.

M. DE LA BRUYERE.

Mais ſi je pouvois....

La COMTESSE.

Non, je ne veux pas vous tourmenter da-

vantage là-deſſus. Madame, vous voulez donc bien que je paſſe par là ?

M^e. DE LA BRUYERE.

Pour cela ſurement.

La COMTESSE.

Je reviendrai par ici, ainſi je vous verrai en ſortant.

M^e. DE LA BRUYERE.

Je l'eſpere bien.

La COMTESSE.

Où voulez-vous donc aller, Monſieur de la Bruyere ? Ah ça, je dirai à mon Oncle que cela ne ſe peut pas ; me voilà débaraſſée. Reſtez donc là, je vous prie.

M. DE LA BRUYERE.

Puiſque vous le voulez...

La COMTESSE.

Sans doute, ſans doute.

SCENE III.

M. DE LA BRUYERE, Mᵉ DE LA BRUYERE.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

VOILA un homme bien recommandé.

M. DE LA BRUYERE.

Comment voulez-vous que cela ſoit autrement, avec une Femme comme celle-là ?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

C'eſt inconcevable tout ce qu'elle dit. Mais cet Homme-là, la croit fort occupée de ſon affaire.

M. DE LA BRUYERE.

Surement.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Tenez, cela me fait de la peine ; c'eſt peut-être quelque malheureux qui n'a aucune reſſource.

M. DE LA BRUYERE.

Cela ne ſeroit pas étonnant, il y a tant de gens qui meurent de faim.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Monſieur, ſi vous pouviez faire quelque choſe pour lui.

M. DE LA BRUYERE.

Mais je ne le connois pas.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

C'eſt peut-être réellement un bon Sujet; voyez-le.

M. DE LA BRUYERE.

Il peut être bon Sujet; mais il faut qu'il ſache travailler.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Avez-vous une place à donner?

M. DE LA BRUYERE.

Oui, j'en ai une.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Eh bien, parlez-lui, vous jugerez facilement de quoi il eſt capable. S'il n'avoit pas compté ſur Madame de St. Léger, il auroit trouvé quelqu'un qui l'auroit mieux protégé, ne n'ôtez pas cette ſatisfaction.

M. DE LA BRUYERE.

Ah, mon Dieu, de tout mon cœur.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Je voudrois que vous puiſſiez faire quelque choſe pour lui; quand ce ne ſeroit que

pour faire ſentir à la Comteſſe, que quand on ne fait pas mieux les affaires dont on ſe charge, on ne devroit pas s'en mêler ; & qu'on y fait plus de tort que de bien.

M. DE LA BRUYERE.

Je m'en vais le faire entrer. *Il ſonne.*

SCENE IV.

Mᵉ. DE LA BRUVERE, M. DE LA BRUYERE, LE GRAND.

M. DE LA BRUYERE.

N'y a-t-il pas quelqu'un là-dedans qui attend Madame de St. Leger ?

LE GRAND,

Oui, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE.

Faites-le entrer.

LE GRAND.

Monſieur, donnez-vous la peine d'entrer.

SCENE V.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

C'EST de vous, Monſieur, que Madame de St. Leger m'a parlé ?

M. DUMONT.

Oui, Monſieur.

Mᵉ. DE LA BRUYERE. *à M. de la Bruyere.*

Il a l'air d'un honnête homme.

M. DE LA BRUYERE.

Oui. Mais, Monſieur, qu'eſt-ce que vous voudriez avoir ?

M. DUMONT.

Eſt-ce que Madame la Comteſſe de St. Leger, Monſieur, ne vous a pas donné mon mémoire ?

M. DE LA BRUYERE.

Non vraiment, elle l'avoit oublié.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Si vous en avez un, Monſieur, donnez-le, ou dites vous-même votre affaire.

M. DUMONT.

Si Monſieur veut ſe donner la peine de lire, voilà la copie du mémoire que j'avois fait.

M. DE LA BRUYERE.

Voyons. *Il lit.* Quoi, c'eſt vous qui travaillez dans les domaines?

M. DUMONT.

Oui, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE.

On vous avoit deſſervi?

M. DUMONT.

Monſieur.....

Me. DE LA BRUYERE.

Dites naturellement; il eſt tout ſimple de ſe plaindre; c'eſt une conſolation qu'on ne doit pas ſe refuſer.

M. DUMONT.

Si on le pouvoit, ſans faire tort à ceux dont on a à ſe plaindre, je crois que cela pourroit être permis.

Me. DE LA BRUYERE.

Voilà une façon de penſer très-honnête.

M. DE LA BRUYERE.

Tenez, Monſieur, Dumont, vous aviez

une ſi bonne réputation, que je vous ai fait chercher partout; je vous ai demandé à Monſieur de la Bonde, il m'a dit qu'il ne ſavoit ce que vous étiez devenu.

M. DUMONT.

Je le crois bien, Monſieur; c'eſt lui qui m'a perdu.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Et comment cela ?

M. DUMONT.

J'avois eu le bonheur de plaire à M. de Rondiere chez qui ſe tient le Bureau....

M. DE LA BRUYERE.

Il m'a beaucoup parlé de vous, Monſieur de Rondiere, c'étoit ce qui m'avoit donné envie de vous avoir.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Laiſſez-le donc achever, Monſieur.

M. DUMONT.

Eh bien, Monſieur de la Bonde a profité de trois jours, que je n'ai pas pu quitter ma mere, qui étoit à toute extrémité, pour me faire ôter mon emploi.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

C'eſt affreux! & eſt-elle un peu à ſon aiſe, Madame votre mere ?

M. DUMONT.

Ah, Madame; c'eſt là ce qui cauſe mon déſeſpoir! avec mon emploi je l'aidois à vivre, & je comptois en augmentant d'appointemens pouvoir mieux la ſoulager encore, & l'on m'a ôté toutes mes reſſources!

Mᵉ. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyere.*

Monſieur, eſt-ce que cela ne vous touche pas? *à M. Dumont.* & eſt-elle guérie du moins?

M. DUMONT.

Non, Madame: de cette maladie elle eſt devenue aveugle, & mon malheur l'a accablée de chagrin. Je vous demande bien pardon de vous expoſer tout cela; mais je ne l'aurois jamais fait, ſi votre bonté ne m'avoit raſſuré, ſans m'humilier.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

J'aime beaucoup votre façon de ſentir, & de penſer, Monſieur Dumont.

M. DE LA BRUYERE.

Et moi auſſi, & je vais vous le prouver.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyere.*

Ah, Monſieur, que je vous en aurai d'obligation!

M. DE LA BRUYERE.

Vous êtes folle. Je ſuis trop heureux de pouvoir avoir Monſieur Dumont, s'il le veut bien.

M. DUMONT.

Monſieur, je ſuis pénétré de reconnoiſſance...

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Vous lui donnez donc la place que vous avez ?

M. DE LA BRUYERE.

Non.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Ah, pourquoi ?

M. DE LA BRUYERE.

Parce qu'elle n'eſt pas aſſez bonne ; mais comme mon Sécretaire eſt vieux & qu'il a beſoin de ſe repoſer, voilà la place que je lui offre : il me faut quelqu'un de confiance, & je crois que je ne peux pas mieux choiſir.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Ah, Monſieur, vous me faites un plaiſir !...

M. DE LA BRUYERE.

Et je penſe même, que pour qu'il puiſſe continuer de rendre à ſa mere tous ſes ſoins, ſans ſe détourner, nous pourrions lui donner ici un logement.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Aſſurément, j'allois vous le propoſer, vous m'avez prévenue.

M. DE LA BRUYERE.

Je ſuis charmé que nous ayons eu la même idée.

Mᵉ. DE LA BRUYERE *à M. Dumont qui s'appuye ſur une chaiſe.* Monſieur Dumont, qu'avez-vous ?

M. DUMONT.

Madame, je ſuis ſi ſaiſi d'étonnement, d'admiration, que tout mon regret eſt de ne pouvoir pas vous témoigner ma reconnoiſſance, comme je le deſire...

SCENE VI.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LA COMTESSE, M. DUMONT.

M. DUMONT, *allant à la Comteſſe.*

Ah, Madame la Comteſſe !...

La COMTESSE *ſéchement à M. Dumont.*

Eh bien, pourquoi donc êtes-vous entrée ici ?

M. DUMONT.

Ah, Madame!... je ne puis pas parler....

La COMTESSE.

Mais, Monſieur, ce n'eſt pas ma faute ſi vous n'avez pas réuſſi, vous demandez une choſe impoſſible, Monſieur de la Bruyere doit vous l'avoir dit; je lui ai donné votre mémoire.

M. DUMONT, *étonné.*

Mais....

La COMTESSE.

Je vous dis que j'ai fait l'impoſſible: vous direz à mon Oncle, que ce n'eſt pas ma faute.

M. DUMONT.

Je n'y comprends rien: quoi, ce n'eſt pas à vous, Madame, que je dois le bonheur qui m'arrive?

La COMTESSE.

Quel bonheur donc? je crains que la tête ne lui ai tourné, il faut le renvoyer. Allons, en voilà aſſez.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Non, Madame, la tête ne lui a pas tourné; mais il faut vous avouer ce qui eſt arrivé.

La

La COMTESSE.

Quoi, réellement lui auriez-vous donné l'emploi que je demandois pour lui? j'en ſerois charmé; c'eſt un très-honnête garcon à qui je m'intéreſſe vivement & vous ne ſauriez me faire un plus grand plaiſir.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

La maniere dont vous vous y intéreſſez, Madame, m'a fait faire quelques refléxions & c'eſt moi qui ai engagé M. de la Bruyere à le voir.

La COMTESSE.

Madame, je vous en fais tous mes remercimens.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Madame, vous ne nous en devez aucun; & c'eſt ſon mérite qui a déterminé M. de la Bruyere en ſa faveur.

La COMTESSE, *à M. de la Bruyere.*

Si je n'avois pas ſçu ce qu'il valoit, je ne vous en aurois pas parlé non plus. Mon Oncle viendra ſurement vous remercier. A propos, M. de la Bruyere, j'ai à vous ſolliciter pour moi-même.

M. DE LA BRUYERE.

Si vous ſollicitez auſſi bien que pour les autres, vous devez être ſûr de réuſſir.

La COMTESSE.

Vous plaiſantez toujours : mais je vous en prie, écoutez moi. J'ai un échange à propoſer au Roi, d'une partie de terre qui pourroit lui convenir en me cédant une autre portion de domaines, qui m'agrandiroit & rendroit ma terre bien plus agréable. Me ferez-vous ce plaiſir-là ?

M. DE LA BRUYERE.

C'eſt une choſe à examiner.

La COMTESSE.

Eh bien, je vous apporterai tous mes papiers un de ces jours.

M. DE LA BRUYERE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Envoyez-les à Monſieur Dumont ; c'eſt lui qui a cette partie-là actuellement & ſi ce que vous demandez eſt juſte, je ne doute pas qu'il ne faſſe valoir vos intérêts.

La COMTESSE.

Monſieur Dumont ? je ne le connois pas.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Il eſt pourtant devant vous, Madame; mon mari le prend pour Secrétaire.

La COMTESSE, *ſurpriſe.*

Quoi, Monſieur? Ah! mais; j'en ſuis ravie! Monſieur Dumont, je vous recommande mon affaire au moins; j'eſpere qu'à la conſidération de mon oncle, vous voudrez bien la rapporter favorablement.

M. DUMONT.

Madame, je ſerai trop heureux de pouvoir vous prouver combien je ſuis reconnoiſſant de toutes vos bontés.

La COMTESSE.

Ne parlons pas de cela, Madame, vous ne vous ne voulez donc pas de ma loge pour la Piéce nouvelle?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Madame, ſans mes engagemens, j'en profiterois avec grand plaiſir.

La COMTESSE.

Je m'enfuis, j'ai tout plein de viſites à faire; je ſuis charmée d'avoir eu l'honneur de vous trouver. Où allez-vous donc? je vous en prie.

M^e. DE LA BRUYERE.

Puiſque vous me le défendez abſolument...

La COMTESSE.

Vous vous moquez de moi. Allons, Monſieur de la Bruyere, n'allez-vous pas encore vouloir me conduire auſſi ?

M. DE LA BRUYERE.

Mais...

La COMTESSE.

Non, je veux que vous reſtiez. Monſieur Dumont, je me recommande à vous. J'eſpere que vous viendrez nous voir ?

M. DUMONT.

Madame, j'aurai l'honneur de vous aller remercier.

SCENE VII.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

Vous étiez là en bonnes mains, Monſieur Dumont.

M. DUMONT.

Quoi, Monſieur, eſt-ce que Madame la Comteſſe ne vous avoit pas parlé en ma faveur ?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Ah, d'une jolie maniere ! Elle vous avoit bien recommandé.

M. DUMONT.

Je ſens bien plus les obligations...

M. DE LA BRUYERE.

Vous n'en avez qu'à votre mérite. Ne parlons plus de cela. Demain matin, je vous verrai ?

M. DUMONT.

Oui, Monſieur, j'aurai cet honneur-là Mais j'ai un ſcrupule, je crains d'ôter une place à quelqu'un qui vaut ſurement mieux que moi.

M. DE LA BRUYERE.

Tranquiliſez-vous, ce quelqu'un ne ſera pas à plaindre, il vous connoît de réputation, & il ſera ſurement votre ami.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Nous vous montrerons auſſi demain l'établiſſement de Madame votre mere.

M. DUMONT.

Je ne ſçai ſi je veille, tant je ſuis étonné de tout ce qui m'arrive; mais je ſuis bien ſûr du plaiſir que je vais faire à ma mere & de tous les efforts que je ferai pour mériter toute ma vie autant de bontés. *Il ſe retire.*

SCENE VIII.

Mᵉ. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Je me ſuis un peu réjouie de l'embarras de la Comteſſe.

M. DE LA BRUYERE.

Je n'ai pas pû m'empêcher de la ren-

voyer pour ſon affaire à Monſieur Dumont.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Oui, dont elle ne ſavoit ſeulement pas le nom.

M. DE LA BRUYERE.

Cela m'a diverti, je l'avoue.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que voilà une bien bonne journée pour moi.

M. DE LA BRUYERE.

Je vous réponds que c'eſt un très-bon Sujet que cet homme-là.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Je l'aurois juré en le voyant.

M. DE LA BRUYERE.

Où ſoupez-vous ce ſoir?

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Chez ma mere. Y viendrez-vous?

M. DE LA BRUYERE.

Un peu tard, & je vous renmenerai.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

En ce cas-là, je renverrai mes Chevaux. A ce ſoir. Je vais m'habiller. Adieu, Monſieur.

M. DE LA BRUYERE, *en s'en allant,*

Vous êtes bien contente.

Mᵉ. DE LA BRUYERE.

Oh pour cela oui !

LE FAUX
EMPOISONEMENT,
CINQUANTE-NÉUVIÉME PROVERB.

PERSONNAGES.

La MARQUISE DE ROUVIERE.

Le COMTE DE BELVILLE.

JULIE, *Femme de Chambre de la Marquiſe.*

LAFLEUR, *Laquais du Chevalier.*

M. MARCELLIN, *Médecin.*

LAFRANCE, *Laquais de la Comteſſe.*

Un OFFICIER d'office.

La Seene eſt chez la Marquiſe.

LE FAUX *EMPOISONNEMENT*, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

La MARQUISE, JULIE.

JULIE.

En vérité, Madame, je ne vous reconnois plus ! Vous qui n'avez jamais eu la moindre humeur, qui ne voyez rien que ſous une forme plaiſante, vous ſoupirez, vous êtes languiſſante, abbatue, je n'y comprends rien. Vous êtes veuve & jeune, vous aimez le Comte de Belville, vous êtes ſure qu'il vous adore....

La MARQUISE, *ſe laiſſant tomber dans un fauteuil.*

Ah, Julie, que dis-tu?

JULIE.

Quoi, pourriez-vous douter de ſon amour?

La MARQUISE.

J'ai de cruels ſoupçons!

JULIE.

Lui, dont vous faites la fortune, ſur le point de l'épouſer, de quoi pourriez-vous le ſoupçonner? C'eſt lui faire injure; peut-on outrager ainſi quelqu'un que l'on aime? Non Madame, je ne ſçaurois le croire ingrat.

La MARQUISE.

Si je pouvois juſtifier ſa conduite avec moi, ne l'aurois-je pas déjà fait; mais ſa froideur, ſon peu d'empreſſement, tout m'a fait craindre le malheur qui marrive; non, le Comte ne m'aime plus.

JULIE.

Mais, Madame, je ne vois pas où eſt la froideur dont vous l'accuſez.

La MARQUISE.

Tu n'as pas remarqué qu'il eſt moins occupé

de moi, qu'il eſt rêveur, diſtrait, contraint; eſt-ce là de l'amour ?

JULIE.

Il eſt ſûr de votre cœur ; les hommes quelquefois veulent être tourmentés & ſi vous vouliez lui donner un peu de jalouſie....

La MARQUISE.

Quelle miſere ! j'irois employer de pareils moyens pour le ramener, j'irois flatter l'amour-propre d'un homme que je n'aimerois pas, pour tourmenter celui que j'aime.

JULIE.

C'eſt prendre ſa revanche, il vous tourmente bien : mais faites une choſe plutôt, ſi vous croyez avoir à vous plaindre de lui, pourquoi ne pas lui parler à cœur ouvert ? Vous vous éviteriez peut-être bien des peines. Quand on s'aime véritablement, peut-on manquer de confiance l'un pour l'autre ?

La MARQUISE.

Et s'il a le projet de me trahir, s'il en épouſe une autre, à quoi me ſerviront les reproches ?

JULIE.

Vous pourriez croire qu'il vous abandonneroit ?

La MARQUISE.

Je le crains, te dis-je. Il voit ſouvent Madame de Méranci, elle eſt veuve comme moi, beaucoup plus riche, alliée à des gens puiſſants, tout me fait craindre...

JULIE.

Ah, Madame, ſeroit-il poſſible?...

La MARQUISE.

Quoi?

JULIE.

Elle ſe marie, j'en ſuis ſûre; mais le nom de celui qu'elle épouſe eſt un ſecret.

La MARQUISE.

C'eſt lui, je n'en doute plus! Ah, Julie!

JULIE.

Madame, je le ſaurai, ſi vous le voulez.

La MARQUISE.

Il a plus d'ambition que d'amour!

JULIE.

Madame, conſentez....

La MARQUISE.

Madame de Brécy, doit m'inſtruire de tout; je veux lorſqu'il viendra, l'obſerver encore mieux, le pouſſer à bout, & s'il me vient des éclairciſſements qui ne me

laiſſent plus douter de ſon projet, je lui dirai tout ce que je ſaurai, je veux le confondre & le déteſter après.

JULIE.

Ce ſera très-bien fait, Madame, au lieu de vous laiſſer dépérir : il faut prendre un parti qui vous ſauve du déſeſpoir.

La MARQUISE.

Et en le déteſtant, en ſerai-je moins malheureuſe?

JULIE.

J'entends quelqu'un, c'eſt peut-être lui.

SCENE II.

La MARQUISE, Le COMTE, JULIE, LAFRANCE.

LAFRANCE.

MONSIEUR le Comte de Belville.

La MARQUISE.

Julie, reſtez ici, & obſervez-le.

JULIE.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Ah, Comte ; c'eſt vous ?

Le COMTE.

Madame, je me reprochois d'avoir paſſé hier la journée ſans vous voir, j'ai été à la Campagne & j'ai voulu m'en dédommager aujourd'hui en venant de bonne heure.

JULIE, *bas à la Marquiſe.*

Vous devez être contente.

La MARQUISE.

Vous avez été à la Campagne ? Vous ne m'en aviez rien dit.

Le COMTE.

Je l'avois oublié. Je craignois de ne vous pas trouver aujourd'hui. *Il s'aſſied.*

La MARQUISE.

Pourquoi cela ? Vous deviez être bien ſûr de l'impatience que j'aurois de vous voir ; quand on aime véritablement, qui peut nous intéreſſer aſſez vivement, pour le préférer à l'objet de notre amour ?

Le COMTE.

Ceci n'eſt pas un reproche, j'eſpere ?

La

La MARQUISE.

Non, pourquoi vous en ferois-je ? vous n'en méritez ſurement pas.

Le COMTE, *troublé.*

Non, Madame. Et je crois que vous me rendez trop de juſtice pour penſer autrement de moi.

La MARQUISE.

S'il m'arrivoit jamais de pouvoir vous ſoupçonner d'infidélité, je me le reprocherois comme un crime.

Le COMTE, *avec embarras.*

Oui.... vous avez raiſon.... C'en ſeroit un à vous. *Il ſe léve.*

La MARQUISE.

Où allez-vous donc ?

Le COMTE.

Je reviendrai ; c'eſt que ....

La MARQUISE.

Comte ?

Le COMTE.

Madame ?

La MARQUISE.

Je connois votre impatience...

Le COMTE.

Mon impatience ?

La MARQUISE.

Oui, la contrarieté vous eſt inſupportable ; je le ſçai.

Le COMTE, *intrigué.*

Je ne vois pas à propos de quoi vous me dites cela.

La MARQUISE.

Cependant je n'ai point à me plaindre de vous, vous avez eu l'attention de me cacher combien elle vous faiſoit ſouffrir.

Le COMTE.

Mais... ſurement.

SCENE III.

La MARQUISE, Le COMTE, JULIE, La FRANCE.

La FRANCE.

On demande, Mademoiſelle Julie.

JULIE.

Madame, n'a pas beſoin de moi ?

La MARQUISE.

Non, voyez ce que c'eſt.

SCENE IV.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE.

Asséyez-vous donc.

Le COMTE.

Comme vous voudrez.

La MARQUISE.

Les retardemens qui ſe ſont oppoſés à notre mariage ne m'ont point inquiétée ; parce qu'il ne me rendra pas plus ſûr de votre coeur que je le ſuis.

Le COMTE.

Il eſt vrai que ſi j'ai ceſſé de me plaindre ; c'eſt que j'ai craint de vous déplaire par cette même impatience, voilà ce qui m'a fait garder le ſilence juſqu'à préſent.

La MARQUISE.

Je m'en étois doutée & ſans vous le dire, j'ai fait tout ce qu'il m'a été poſſible pour hâter le moment que nous deſirons : les

formalités nécſſaires ſeront terminées dans peu de jours.

Le COMTE., *cachant ſa ſurpriſe.*

Dans peu de jours ?

La MARQUISE.

Oui, Comte, on vient de me l'annoncer.

Le COMTE, *avec contrainte.*

Vous me raviſſez, je craignois les obſtacles que le tems améne quelquefois.

La MARQUISE.

Il n'y en aura plus, Comte, & nous ſerons enfin heureux.

Le COMTE.

Oui, très-heureux. Cependant, je crains pour votre ſanté. Il me ſemble que depuis quelque tems vous n'êtes pas bien.

La MARQUISE.

C'eſt peu de choſe, & le plaiſir de me voir entierement à vous, me remettra bientôt.

Le COMTE, *ſe levant.*

Je crois que vous ne doutez pas combien je deſire que rien ne retarde mon bonheur ?

La MARQUISE.

J'en ſuis perſuadée. Vous avez quelque choſe à faire, Comte ?

Le COMTE.

Oui, cela ne ſera pas long.

La MARQUISE.

Revenez tout de ſuite.

Le COMTE.

Oui, Madame.

La MARQUISE.

Vous me le promettez ?

Le COMTE,

Surement ; que voulez-vous que je faſſe quand je ne vous vois pas ? *Il ſort.*

La MARQUISE.

Mon ſort eſt donc décidé ! avec quelle froideur il a reçu ce que je lui ai dit ! Ah !

SCENE V.

La MARQUISE, JULIE.

La MARQUISE.

Eh bien, Julie, ce que je craignois, n'eſt que trop vrai !

JULIE.

Ah, Madame ; je ne ſaurois vous raſſurer ;

voici une lettre de Madame de Brécy, qu'elle m'a fait donner pour vous remettre lorſque vous ſeriez ſeule; je crains bien... *La Marquiſe prend la lettre.*

La MARQUISE, *après avoir lû.*

Il n'y a donc plus à en douter, l'ingrat épouſe Madame de Méranci! Je me meurs!

JULIE.

Ah, Madame, pourquoi vous ai-je donné cette lettre?

La MARQUISE.

Le Perfide! *Elle ſe léve.* Non, je ne l'aime plus, je rougis même de l'avoir autant aimé.

JULIE.

C'eſt bien fait, Madame, oubliez-le & pour toujours.

La MARQUISE.

Pour toujours! que je l'oublie, moi, Julie!

JULIE.

Eſpérez tout du tems.

La MARQUISE.

Ah, j'en mourrai! Il jouira du fruit de

ſon crime & il ſera ſans-doute charmé de ſe voir à l'abri de mes reproches.

JULIE.

Mais, Madame, ſi vous eſſayez de le retirer de cet égarement ?

La MARQUISE.

Que ne lui ai-je pas ſacrifié ! mais c'étoit moi que je ſatisfaiſois ; quand je le préférois à tout au monde, il avoit ceſſé de m'aimer, il me trompoit ; mais non, je me trompois moi-même, je croyois lire au fond de ſon cœur ce que ſes yeux ne me diſoient plus.

JULIE.

Eh bien, Madame, ne le revoyez point.

La MARQUISE.

Ne crains pas que je lui montre ma douleur, ſon parti eſt pris, ce ſeroit peut-être pour lui un triomphe. Vangeons-nous plutôt ; le mépris ſeul ſuffiroit ; mais je ne ſaurois trop lui rendre les inquiétudes qu'il m'a données.

JULIE.

Comment ?

La MARQUISE.

Tu vas approuver mon projet.

JULIE.

Si vous le bnaniſſez de votre cœur, Madame, c'eſt tout ce que vous pouvez faire de mieux.

La MARQUISE.

Oui, je l'en bannirai, je te le promets; mais je veux lui faire éprouver un tourment ſingulier. Il va revenir, fais préparer quelques taſſes de glaces; je lui en ferai prendre, & je veux qu'il ſe croye empoiſonné: pour lors je l'abandonnerai à toutes les horreurs que lui cauſera cette crainte.

JULIE.

Cette vangeance eſt encore trop douce.

La MARQUISE.

On vient, c'eſt lui peut-être, va t-en. Faiſons tous nos efforts pour nous contraindre juſqu'au momenr d'éclater.

SCENE VI.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE.

Vous êtes de parole, Comte.

Le COMTE.

Il n'y a pas de mérite. Vous aviez quelque choſe à me dire, à ce qu'il m'a ſemblé tantôt.

La MARQUISE.

Oui ; d'ailleurs j'étois bien-aiſe de vous revoir. Je voulois vous demander ſi vous iriez encore bientôt à la campagne ?

Le COMTE, *étonné & embarraſſé.*

Oui, Madame, j'irai chez mon frere.

La MARQUISE.

Chez votre frere ?

Le COMTE.

Oui, il m'a mandé qu'il avoit abſolument beſoin de moi, & je compte y aller paſſer quelques jours.

La MARQUISE.

Chez lui ?

Le COMTE.

Oui, à Dorci.

SCENE VII.

La MARQUISE, Le COMTE, JULIE.

Un OFICIER, *portant des glaces.*

JULIE.

MADAME, veut-elle les glaces qu'elle a demandées?

La MARQUISE.

Oui, le Comte en prendra. Tenez, mettez-les là & laiſſez-nous. *On met les glaces ſur une table proche de la Marquiſe.*

SCENE VIII.

La MARQUISE, Le COMTE.

La MARQUISE, *prenant des glaces.*

EH bien, Comte, pourquoi donc ne prenez-vous pas de glaces?

Le COMTE.

Je ne m'en ſoucie pas.

La MARQUISE.

Allons, je veux que vous preniez cette taſſe. *Elle lui donne une taſſe de glaces.*

Le COMTE.

Tout comme il vous plaira. *Il prend la taſſe de glaces.*

La MARQUISE.

Comptez-vous ſouper avec moi ce ſoir ?

Le COMTE.

Ce ſoir ?

La MARQUISE.

Oui, ce ſoir. Qu'eſt-ce que cette queſtion a d'extraordinaire ?

Le COMTE.

Rien. Oui, Madame, j'y ſouperai.

La MARQUISE.

Vous y ſouperez ? je vous réponds bien que non.

Le COMTE, *à part.*

O Ciel, auroit-elle deviné ? ... Madame ; il eſt vrai que j'ai voulu vous cacher que je partois ce ſoir ; de crainte de vous affliger.

La MARQUISE.

De crainte de m'affliger ?

Le COMTE.

Oui, Madame, j'ai craint la douleur que peut cauſer une ſéparation, quoique de peu de jours, quand on aime auſſi vivement que....

La MARQUISE.

Quoi, vous pouvez feindre à ce point-là! pourquoi affecter une tendreſſe que vous ne ſentez plus?

Le COMTE.

Moi, Madame? je veux mourir....

La MARQUISE.

Vous n'allez pas chez le Baron de Granvilliers? vous vous troublez. Ce n'eſt pas tout, il doit vous préſenter à la Marquiſe de Méranci, que vous allez épouſer.

Le COMTE.

Ah, Madame, vous pouvez me ſoupçonner d'une pareille perfidie?

La MARQUISE.

Vous avez l'audace de nier?

Le COMTE, *voulant fuir.*

Permettez....

La MARQUISE.

Non, arrêtez & écoutez-moi, je le veux,

Le COMTE.

Eh bien, accablez-moi, Madame, je le mérite; mais ſi vous ſaviez....

La MARQUISE.

Taiſez-vous. Rien ne peut vous juſtifier; non: depuis longtems je ne vois en vous que de la froideur, on ne trompe point un cœur ſenſible & délicat, ſans qu'il s'en apperçoive; je n'ai pas voulu me plaindre, je me ſuis même flatté d'un retour que vous deviez à l'amour le plus tendre; c'étoit vainement, je ne vous en ferai point de reproches, vous ne méritez pas que je m'abaiſſe juſquà ce point-là, je reconnois que vous êtes indigne dema tendreſſe, & je ne vous aime plus.

Le COMTE.

Vous ne m'aimez plus!

La MARQUISE.

Non; mais je dois une vangeance à l'Amour outragé, elle eſt remplie: je viens de vous empoiſonner ainſi que moi, en prenant des glaces.

Le COMTE.

Que dites-vous? quoi!...

La MARQUISE.

Mais, vous me ſurvivrez, je n'ai rien épargné pour hâter l'inſtant de ma mort. Adieu.

SCENE IX.

Le COMTE, *ſeul, avec la plus grande agitation.*

QUELLE funeſte vangeance ! quoi, nous péririons tous les deux ! ô Ciel, qui nous ſecourera ? oh là quelqu'un ? malheureux que je ſuis ! Lafleur, Lafleur.

SCENE X.

Le COMTE, LAFLEUR *en bottes fortes.*

LAFLEUR.

MONSIEUR, tout eſt prêt, & vous pourrez partir quand il vous plaira, je n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez.

Le COMTE.

Ah, Lafleur, du ſecours ; c'eſt fait de moi, du ſecours, un Médecin.

LAFLEUR.

Qu'avez-vous donc?

Le COMTE.

Eh, ne perds pas un inſtant; un Médecin; va, cours promptement.

LAFLEUR.

Monſieur Marcelin, le Médecin de la maiſon eſt ici.

Le COMTE.

Va donc le chercher, ou crains....

LAFLEUR.

Mais ſi vous vouliez me dire....

Le COMTE.

Eh va donc, le mal commence, je ſens que je m'affoiblis.

LAFLEUR, *en s'en allant.*

Je crois qu'il eſt devenu fou.

SCENE XI.

Le COMTE, *ſe traînant à un fauteuil où il s'aſſied.*

Je crois déja voir la mort s'emparer de moi; oui je ſens agir le poiſon. Ah, malheureuſe

femme ! elle périt auſſi, & c'eſt ſon amour pour moi qui eſt cauſe... ma tête s'embarraſſe, il me ſemble que ma vue ſe trouble, je vois moins clair aſſurément. Je n'entends rien qu'un bourdonnement. O Dieux, quel ſort j'éprouve!

SCENE XII.

Le COMTE, M. MARCELIN, LAFLEUR.

M. MARCELIN, *à Lafleur.*

MAIS encore, quel mal a-t-il votre Maître?

LAFLEUR.

Monſieur, je n'en ſai rien, je crois qu'il eſt enragé.

M. MARCELIN, *voulant fuir.*

Enragé?

Le COMTE, *à M. Marcelin que Lafleur retient.*

Monſieur Marcelin, j'attends de vous la vie.

M. MARCELIN.

Ah, Monſieur le Comte, je vous en prie, ne m'approchez pas.

Le

Le COMTE.

par pitié, Monſieur Marcelin, écoutez-moi; je ſuis empoiſonné.

M. MARCELIN.

Empoiſonné?.

Le COMTE.

Oui, Monſieur.

M. MARCELIN.

Sûrement?

Le COMTE.

Hélas, il n'eſt que trop vrai

M. MARCELIN.

A la bonne heure. Tant-mieux, tant-mieux; calmez-vous.

Le COMTE.

Mais, Monſieur, je vais peut-être tomber mort à vos pieds.

M. MARCELIN.

Doucement, doucement; aſſeyez-vous. Donnez-moi votre main.

Le COMTE.

Eh, Monſieur, aurai-je le tems de.....

M. MARCELIN.

Oui, oui, ne vous mettez pas en peine. Mais vraiment, votre pouls eſt fort agité. Répondez-moi.

Le COMTE.

Oui, Monſieur.

M. MARCELIN.

Je ne puis vous faire de reméde ſans ſavoir qu'elle eſt la cauſe du mal.

Le COMTE.

Je vous ai deja dit que c'étoit le poiſon.

M. MARCELIN.

Oui, oui, c'eſt le poiſon; fort bien, le pouls l'indique auſſi, je vous comprends.

Le COMTE.

Ordonnez donc ſans tarder ce qu'il faut faire. La fleur, va, cours.

M. MARCELIN.

Arrêtez, mon enfant, examinons ſenſément avant de rien ordonner. Que ſentez-vous?

Le COMTE.

Ce que je ſens?

M. MARCELIN.

Oui, avez-vous des cordialgis?

Le COMTE.

Des cordialgis? Eh, Monſieur!...

M. MARCELIN.

Je vois que vous ne m'entendez pas. Avez-vous des nauſées, des maux de cœur?

Le COMTE.

J'ai tous les maux enſemble, & je vous prie, hâtez-vous d'empêcher les progrès du poiſon.

M. MARCELIN.

Sentez-vous des douleurs dans la région hipégraſtique ? l'hypograſtique, ou aux deux hypocondres ?

Le COMTE.

J'ignore.....

M. MARCELIN.

Je vais m'expliquer, un moment, c'eſt-à-dire, l'eſtomach ou dans le ventre?

Le COMTE.

Aſſurément.

M. MARCELIN.

Dans les lombes, ou dans les reins?

Le COMTE.

Oui, oui.

M. MARCELIN.

Mais enſemble dans les différentes régions, rien n'indique la nature du poiſon.

Le COMTE.

Eh, qu'importe?

M. MARCELIN.

Comment, qu'importe? un reméde pour un autre peut hâter votre mort; il faut le connoître néceſſairement pour vous donner un contre-poiſon ſûr.

Le COMTE.

Je le crois; mais le tems ſe perd.

M. MARCELIN.

Point d'impatience. De quelle maniere avez-vous pris ce poiſon?

Le COMTE.

Dans une taſſe de glaces; la voilà.

M. MARCELIN, *mettant ſes lunettes & regardant les taſſes.*

La voilà?

Le COMTE.

Regardez-la. Je mourrai ſûrement d'impatience, ſi je ne me meurs pas de l'effet du poiſon.

M. MARCELIN.

Je ne vois rien là de déciſif, il faut que ce ſoit.... Attendez, comment eſt-ce que cela s'appelle en greç? .. je ne ſaurois trop vous dire.... cela ne me revient pas.

Le COMTE.

Eh, Monſieur, appellez quelqu'un à votre ſecours, ſi vous ne pouvez rien faire tout ſeul.

M. MARCELIN.

Quoi, Monſieur, vous m'inſultez?

Le COMTE.

Eh non, Monſieur, mais de grace...

M. MARCELIN.

Vous ne ſavez pas à qui vous avez affaire.

Le COMTE.

Je vous demande pardon.

M. MARCELIN.

Allons, je n'y prendrai pas garde, parce que le cas eſt preſſé. Cependant il faudroit ſavoir...

Le COMTE.

Eh, Monſieur, la Marquiſe eſt dans le même cas que moi, voulez-vous auſſi la laiſſer périr?

M. MARCELIN.

Madame la Marquiſe?

Le COMTE.

Oui ſans doute, & elle doit ſavoir quel eſt le poiſon que nous avons pris tous les deux.

M. MARCELIN.

Une Femme que j'aime, que je reſpecte, il faut la ſecourir promptement.

Le COMTE.

Oui ſans doute, Monſieur; je vous en conjure... Lafleur, appelle Julie, cherche-la; je crains qu'il ne ſoit trop tard, Dieux! & c'eſt moi qui la tue! *Lafleur ſort.*

SCENE XII.

Le COMTE, M. MARCELIN.

M. MARCELIN.

IL y a quarante ans que je ſuis le Médecin de toute ſa famille; c'eſt ſon Biſayeul à qui feu mon pere a dû l'honneur d'être Capitoul, & je la laiſſerois périr! périſſe plutôt toute la Pharmacie & la Faculté de Médecine.

Le COMTE.

Ne perdons pas un inſtant: Monſieur Marcelin, oubliez-moi, pour ne ſonger qu'à elle; trop heureux de mourir, ſi ſes jours ſont conſervés, & ſi elle peut voir mon repentir.

SCENE XIII.

Le COMTE, M. MARCELIN, JULIE, LAFLEUR.

LAFLEUR *revient en criant.*

JULIE, Julie, je ne trouve perſonne dans toute la maiſon.

JULIE.

Eh bien, me voilà, me voilà, qu'as-tu donc tant à crier?

Le COMTE.

Ah, Julie! que nous voyons ta maîtreſſe.

JULIE.

Cela ne ſe peut pas, Monſieur.

M. MARCELIN.

Comment, pourquoi?

JULIE.

Elle eſt renfermée, & elle m'a defendu abſolument de laiſſer entrer perſonne chez elle.

Le COMTE.

Que dis-tu? peut-être qu'elle expire, & je vis encore!

M. MARCELIN.

Mais il eſt néceſſaire que nous la voyons, il y va de ſa vie, elle eſt empoiſonnée !

JULIE.

Ma maîtreſſe empoiſonnée !

M. MARCELIN.

Faites-moi ouvrir promptement.

SCENE XV.

La MARQUISE, Le COMTE, M. MARCELIN, JULIE, LAFLEUR.

JULIE.

TENEZ, Meſſieurs, la voilà.

M. MARCELIN.

Ah, Madame ! je viens à votre ſecours ; vous êtes empoiſonnée ainſi que Monſieur le Comte, il prétend que vous ſavez quelle eſt la nature du poiſon que l'on a employé, hâtez-vous de me le nommer, les plus prompts & les plus ſûrs remédes vous tireront d'affaire.

La MARQUISE.

Il n'en eſt pas beſoin, Monſieur.

Le

Le COMTE.

Quoi, Madame, vous voulez mourir abſolument ? Ah, laiſſez-moi expier mon crime & vivez ; mais que je n'emporte pas dans le tombeau la douleur d'avoir cauſé votre perte.

M. MARCELIN.

Vous ne mourrez ni l'un ni l'autre, fiez-vous à moi ; Madame, ne différez plus....

La MARQUISE.

Monſieur Marcelin, je vous remercie de votre empreſſement & de vos ſoins, ils ſont inutiles ; nous ne ſommes point empoiſonnés ; non, Monſieur, ne craignez plus rien, j'ai voulu vous en faire la peur ; voilà toute la vangeance que je veux tirer de votre perfidie.

Le COMTE, *avec joie.*

Je n'ai plus rien à craindre pour vous, je reſpire !

M. MARCELIN.

Actuellement, Monſieur & Madame, je vois que je ne vous ſuis bon à rien & je vous donne le bon ſoir. *Il ſort ainſi que Julie & Lafleur.*

SCENE DERNIERE.

La MARQUISE, Le COMTE.

Le COMTE, *à la Marquiſe qui veut ſortir auſſi.*

AH, Madame, arrêtez, je vous en ſupplie. Quoi, vous pourriez m'abandonner ? ſeroit-il poſſible que mon repentir ne pût parvenir à vous toucher ? Ah, croyez qu'il n'eſt rien....

La MARQUISE.

Non, Monſieur, vous m'êtes devenu entiérement indifférent ; je ne vous veux aucun mal, au contraire, je ſouhaite même que les nœuds que vous allez former puiſſent faire votre bonheur.

Le COMTE.

Mon bonheur ! Ah, Madame, il n'en eſt plus pour moi, ſi vous ne me donnez l'eſpoir de pouvoir vous mériter un jour, oui, je vais percer ce cœur que vous croyez qui a pû vouloir vous offenſer ; c'eſt une erreur où il n'a point de part ; rien au monde ne peut lui tenir lieu de vous, ſans vous, la vie ne peut que

m'être odieuſe ; mes torts n'ont ſervi qu'à me faire connoître que je perds tout en vous perdant.

La MARQUISE.

C'eſt vainement que vous tenteriez de vouloir me perſuader; votre cœur vous avoit trompé, vous aviez crû pouvoir m'aimer toujours, vous pouvez le croire encore dans ce moment ; mais mon malheur ne ſeroit que retardé, ſi je me rendois à vos inſtances, ſi je pouvois vous rendre mon cœur.

Le COMTE, *aux pieds de la Marquiſe.*

Quoi, vous avez pû réellement ceſſer de m'aimer ? Ah, Madame, je ne le ſaurois croire je connois trop la délicateſſe de votre ame, & cette derniere action m'a bien prouvé que vous ne vouliez point ma perte. Regardez-moi, Madame, regardez-moi, je vous en ſupplie, ſi vos yeux ſont d'accord avec votre bouche, cet inſtant ſera le dernier de ma vie.

La MARQUISE, *lui tendant la main.*

Ah, Comte ! mériterez-vous le pardon que vous m'arrachez ?

Le COMTE, *lui baiſant la main.*

Ma reconnoiſſance égalera toujours mon amour.

EXPLICATION

DES PROVERBES

De la huitiéme partie.

54. *Beaucoup de paroles & peu d'effets.* 5
55. *Entre deux ſelles le cul à terre.* 29
56. *Dame touchée, Dame jouée.* 51
57. *Dieu vous garde d'un homme qui n'a qu'une affaire.* 81
58. *Avec les honnêtes gens, il n'y a rien à perdre.* 107
59. *Plus de peur que de mal.* 139

FIN.